

Massimo Scaligero

G R A A L

Essai sur le Mystère l'Amour Sacré

Tilopa

ISBN 88-86222-05-X

**Copyright : A.C. Fondazione Massimo Scaligero — Tilopa ed., Rome
2001**

INTRODUCTION

Scaligero écrivit *Graal. Essai sur le mystère du saint amour* entre juin et septembre 1969. C'est-à-dire qu'il rédigea et publia cet ouvrage en un laps de temps de trois mois seulement. Qui est rompu au métier de l'édition sait ce que cela veut dire de s'occuper en même temps d'écrire, de taper à la machine, de suivre les travaux rédactionnels et typographiques — le plomb était encore en usage — et de corriger les premières et secondes épreuves. Tout ceci, sans vouloir encore considérer l'aspect absorbant, et non moins éreintant, de l'élaboration conceptuelle des pensées.

La nouveauté pour lui, ce n'était pas le sujet du livre — il en avait déjà traité, quand bien même d'une façon non aussi systématique —, mais l'urgence de l'écrire à la main et de le faire connaître.



Il arrive parfois que le caractère absolu de l'expérience intérieure ourdisse le destin d'un ascète au sein de la destinée plus vaste d'un peuple et d'une époque. Il arrive parfois que l'expérience d'un ascète soit affectée, dans son intensité et sa direction, par le domaine dans lequel il œuvre, par les résistances qu'un tel domaine oppose à ce que l'ascète veut engendrer du néant, c'est-à-dire ce qui doit naître de neuf, justement parce qu'il en est privé. L'ascète se trouve alors placé dans la condition de devoir assumer une responsabilité plus grande que celle qui lui reviendrait si le domaine dans lequel il opère était plus prêt, ou moins récalcitrant, à la tâche qu'il a pourtant librement choisie. Comme dans celle sensible, une loi gouverne aussi dans l'économie invisible qui impose à certains les charges que d'autre refusent.

Les charges sont en vérité des responsabilités assumées en absence de forces spécifiques : le « surplus » par rapport auquel susciter, invoquer ou inventer l'énergie qu'on ne possède pas. Une fois entrée en lice, une telle force n'est pas immédiatement victorieuse, puisque le domaine dans lequel elle pénètre lui est naturellement hostile : et même, il arrive parfois que l'hostilité provoquée soit une mesure et une mise à l'épreuve de son authenticité. Si la force était accueillie sans effort par tout ce qui ne peut pas ne pas en être la contradiction, elle ne serait pas comprise en réalité : elle serait tout de suite comparée aux forces que l'on possède et aux connaissances que l'on détient ; affaiblie dans le circuit de la mentalité ; asservie à un degré moral différent de celui dont elle naît.

Celui du Graal est un sujet très délicat, puisque la « force » (ou l'énergie, *ndt*) dont il est question en lui est un Mystère inconnu, lequel, à partir du présent, concerne quelque chose qui doit encore trouver une réalisation accomplie. Sa délicatesse réside dans le fait qu'étant inconnu, on pense pouvoir le connaître à partir de tout ce qu'on peut en comprendre ou supposer retrouver dans son expérience. En réalité, il en est aussi ainsi, mais à un examen approfondi, il s'avère généralement que ce qui en est compris ou expérimenté, correspond à une représentation pré-constituée : quelque chose que l'on portait déjà en soi, inscrit dans son héritage mental. De là la facile, mais dramatique, confusion entre l'aspiration au Graal et le vrai chemin qui conduit à lui.

Il en va différemment, si l'aspiration s'affranchit du monde fallacieux des représentations pour se nourrir uniquement du dévouement au symbole. Ce dévouement devient alors lui-même une introduction au chemin et donc un instrument d'auto-connaissance. Une « aspiration » de ce type ne peut pas souffrir de désillusions, ni s'amoindrir en face de l'impossibilité à réaliser le but, puisque celui-ci se renouvelle dans l'âme au fur et à mesure qu'elle se donne à ce vers quoi elle est tendue. Toute chose se révèle à l'âme comme le passage d'un lieu à un autre de la conscience

et le symbole auquel elle aspire, comme une réalité actuelle qui la tire toujours vers le haut, quelle que soit l'impossibilité de son destin ou l'imperfection de son être.

Le Graal a toujours accompagné le cheminement de la conscience et de l'âme : depuis que son Mystère a éclipsé ceux antiques, lesquels étaient toutefois préparatoires au sien. Une de ses particularités, depuis son institution, a été en effet le caractère objectif de son Initiation. Pour cela, il ne pouvait pas ne pas être le cœur secret du Mystère chrétien : non pas le cheminement solitaire de l'âme vers la perfection, non pas son froid détachement des choses terrestres négligées, non pas non plus la progression subjective au travers d'épreuves assumées en signe de son élévation. La première marche, à laquelle s'arrêtent même les meilleurs, étant justement la déposition de la subjectivité.

Une marche très difficile, qui en soi confère déjà un sens à une vie et une qualification initiatique à une ascèse : on la rencontre à un moment donné, quand il semble qu'on l'a laissée derrière soi, telle une disposition déjà péniblement acquise durant une phase préparatoire indéterminable. On la reconnaît parce qu'en elle paraît se condenser — même s'il en est ainsi — la plus grande prise de l'humain dans l'âme. Mais la prise devient réellement telle, à savoir qu'elle révèle son maximum d'intensité, quand à l'horizon de l'alternance intérieur/extérieur surgit quelque chose d'inattendu et d'inopiné, pour la naissance duquel on s'était toutefois préparés par un travail de dévouement sacrificiel, de renoncement à soi, d'application avec sérieux. Ce qui naît est un pouvoir de vie, tel qu'il n'est pas donné de connaître à l'intérieur de la réalité corporelle : en résonant dans le corporel, ce pouvoir, malgré lui, devient une emprise dans l'âme, parce que le corps — selon une inclination submergée — voudrait immédiatement le faire sien. Tentative impossible parce qu'une fois saisi, il cesse de naître selon sa réalité émergente.

La difficulté est de reconnaître l'Auteur de cette vie. L'âme n'étant pas tout d'abord prête à lui offrir l'hospitalité, elle cherche à adapter l'Hôte à elle-même plutôt que de s'adapter elle-même à Lui. C'est pour l'âme le début d'un vrai cheminement parce qu'à chaque pas, il lui est possible de vérifier la spagirie de ses mouvements, de ses opérations simultanément auto-cognitives, transmutationnelles, élevatrices. Il lui est possible de comparer continuellement dans la pensée le plan et la vie avec celui des représentations rendues subjectives par l'emprise corporelle : il lui est donc finalement possible de choisir, en connaissance de cause, de s'abandonner à l'esprit, à partir d'une condition de liberté qui sanctifie et rend sacré, ce qui exigeait autrefois mortification et sacrifice. Sa tâche est à présent de surveiller que liberté et vie, en coïncidant, inspirent le plan moral : deviennent enveloppe du Principe, auquel confier la directivité précédemment demandée à la fonction des principes infligés par les anciens princes intérieurs.

C'est pour l'âme, et la conscience relative, le passage de Lucifer au Christ. Une possibilité, celle-ci — historiquement reconnaissable aussi dans la comparaison entre l'avant et l'après de la conscience par rapport aux événements du Golgotha — rituellement introduite dans l'âme humaine, dans la relation entre âme et âme, et surtout entre femme et homme, dans les Trois Ans qui précèdent l'épilogue de la Croix et dans les Trente qui précèdent ceux-ci. D'où l'on peut dire que toute impulsion à éluder un tel passage confirme la conscience dans son être « d'avant » en contraignant consécutivement l'âme à rester elle-même derrière la *facies* progressive de ses mouvements. Quelque grande, noble, dévouée, l'âme demeure liée à une façon d'être voulue pour elle par un autre, auquel elle est soumise comme le prisonnier au gardien de prison.

La manière dont le Christ avait changé l'ordre des Lumières était déjà connue des Pères de l'Église, à savoir comment Il avait inséré, dans les orbites célestes des destinées humaines, le nouveau principe solaire dont Il était porteur. Au destin de Lucifer, à la disposition de l'âme au sein d'une organisation rendue immuable par des causes implicites en elle, succède la destinée libre dont Christ est Seigneur : à vouloir, toutefois, par une décision qui, dans le cours des vies humaines, marque le passage définitif de l'avant à l'après de l'âme. Celle-ci choisit de se laisser montrer par le Christ le secret qui la concerne, de se laisser féconder par Lui du Je qui voudrait

naître en elle, d'engendrer pour l'autre, vraie figure du Christ, le Je qu'il attend. Elle choisit d'être une âme selon l'identité supérieure rendue vraie par la Vierge depuis la Conception et unie par elle à la facture humaine à partir du Jourdain et après.

Scaligero a traité de ce *passage* principalement dans deux œuvres fondamentales : dans *De l'Amour immortel* (1963) [disponible en français sur <http://users.belgacom.net/idcch/index1.html>, *ndt*] , surtout dans le chapitre consacré à la « Résurrection du sentir » (p.125, *ndt*) ; dans *Isis-Sophia. La déesse inconnue* (1980) [en français sur le même site, *ndt*], surtout dans le chapitre « Androgynie de l'âme ». Ces deux œuvres, qui bornent aussi temporellement avant et après son *Graal*, forment avec ce dernier un tout inséparable: une trilogie de l'Amour Sacré. Au même thème est également consacré le noyau le plus intime de l'enseignement de Rudolf Steiner, sous une forme telle qu'elle ne s'avère pas immédiatement reconnaissable mais le devient ensuite pour ceux qui décident, choisissent — quel que soit leur point de départ — de *se consacrer* à une entreprise dans laquelle la fidélité au transcendant, apprise par l'acte conscient du penser, substitue l'instinct de conserver quelque chose de soi dans la progression de la vie, quelque chose pour soi dans le dégel d'une direction libre dans la destinée. Surtout dans les cycles *Christ et l'âme humaine*, dans *Vers les mondes supérieurs*, dans l'arrière-scène imaginative du *Cinquième Évangile*, mais aussi dans les *Drames-Mystères* et dans quelques conférences commentant ceux-ci, Steiner relie libération et résurrection de l'âme à de subtils processus dont on fait l'expérience à proximité du Seuil.

Il traite du thème de l'Amour et de l'Androgyne dans certaines pages fondamentales de la *Science occulte (en esquisse, ndt)* et de la *Chronique de l'Akasha*, et pourtant sans jamais le relier directement au Graal, un sujet auquel, d'un autre point de vue, il consacre de nombreuses conférences. Une omission celle-ci — déclara Scaligero — trop importante pour ne pas être significative. En réalité, tout l'enseignement et la révélation de Steiner tournent autour de ce Mystère, dont la nature est telle qu'elle doit être préservée par d'infinis sous-entendus, équivoques, adaptations, naissant autour de quelque chose qui se présente comme l'unique point auquel se révèle sur la Terre une tangence entre sensible et suprasensible, éphémère et éternel, céleste et humain.

Il faut reconnaître à Scaligero le courage d'avoir été le premier à indiquer publiquement la connexion entre le Graal et le destin de l'androgyne et d'avoir sculpté par son expérience même, les marches initiales pour une ascension jamais tentée auparavant. Il le fait en partant de l'intérieur des terres de son ascèse particulière, en se dirigeant cependant résolument vers la nouveauté chrétienne, dont le Graal, en dépit de toute interprétation paganisante, orientalisante ou dogmatique, qui en été donnée ici ou là, est le symbole inscrit dans le futur progressant des consciences.

Il trace une voie à l'intérieur de la voie, assisté en cela par les ascètes les plus qualifiés de son groupe. Il la parcourt lui-même jusque là où le lui permet la destinée et plus encore dans le cadre intérieur offert par la libre adhésion des consciences : cela parce que celui du Graal n'est pas un cheminement solitaire, quoique exceptionnellement individuel. On le parcourt — comme c'est dit chez Jean — à deux ou à plus de deux, unis en Son nom : il naît à partir d'une exclusivité qui devient peu à peu inclusive. En se renforçant d'une telle exclusivité, on apprend le rarissime mouvement d'exclusion de soi des processus cognitifs, affectifs, volitifs, pour l'inclusion de Son nom, apporté par l'autre, selon une impulsion dont les vicissitudes de l'autre, sa destinée, sont le véhicule qui attend, d'être reconnu, affranchi et délivré. Un destin, ici, comme quête initiatique inconsciente *illo tempore*, et dans cette époque remise au soin des déités auxiliaires qui ont préparé une telle impulsion dans les esprits et cœurs voués à l'entreprise, aux pures pensées en montrant le sens perpétuel des rapports entre Ciel et Terre, en dévoilant liens et tâches, en enflammant suavement les âmes par d'imminentes pentecôtes.

La substance ténue du souvenir — son mouvement plutôt que les images — du temps dans lequel les dieux opéraient dans l'être indivis de l'homme, ensuite dans celui dans lequel ils le

dirigeaient et enfin dans se temps-ci où, s'étant initié avec son être devenu individuel l'homme est appelé à accomplir, dans la conscience de soi, ce que les dieux accomplirent autrefois pour lui : voici tout ce qui se récapitule dans l'autre, celui-ci devenant le terme de l'agir conscient dans lequel, à son tour, est refondu l'amour qui mut les Hiérarchises supra-humaines.

On comprend alors pourquoi Scaligero, autrement attentif et rigoureux jusqu'au détail dans sa présentation des disciplines ascétiques, eu égard au Graal offre plus qu'un autre des cadres méditatifs et des considérations intentionnellement ésotériques, en laissant à la liberté individuelle le choix de sa propre voie, d'accueillir des impulsions, d'assumer des décisions, de déterminer une pratique : cette liberté-là étant le résultat de l'infatigable application dans la corrélation du Je à l'acte du penser. Sauf à de rares exceptions, il n'indique donc pas de techniques spécifiques, mais renvoie continuellement à de subtils processus de libération du sentir et du vouloir, puisque c'est uniquement de ceux-ci que l'on peut faire jaillir, en accord avec l'image alchymique de l'*Operatio Solis*, les « eaux supérieures » de l'âme et donc projeter, à l'état lumineux d'*air* tout ce qui dans le sang, dans le cœur, dans le souffle et un jour aussi dans les os, se présente comme le coagulum de la retenue égoïque (ou inhérente à l'ego, ndt) et de la vision relative du monde.



« De certaines questions — disait Scaligero — il vaut mieux parler le moins possible. » Parce que rien que d'en parler, cela prend dans le mental la forme qui est propre à celui-ci : la forme inévitablement prescrite dans laquelle l'humain adapte à lui-même ce qui le transcende. Tout le vaste terrain intérieur auquel on se réfère par le nom de « mentalité », et qui comprend la stratification archéologique d'un individu, son passé spirituel, psychique et physique, dans le cas où elle ne s'est pas libérée par l'élévation constante à la pensée michaélique et par l'image-initiale conséquente du Je-Logos, tentera de réduire à soi ce vers quoi il se refuse à aller : les règles, les modèles, les archétypes, seront tous mobilisés pour justifier excès et défauts de l'âme récalcitrante à l'aiguillon de la transcendance et disposée à vénérer uniquement le divin qui lui est déjà connu.

À une âme non-libre, on ne peut pas tracer une voie délicate comme celle du Graal, sur laquelle on ne peut rien prévoir et où l'on demande tout à la capacité d'inventer une moralité inconnue au monde : techniques, modèles, archétypes, ne peuvent pas lui être suggérés qui ne soient celles aptes à favoriser sa libération. Sans cesse, Scaligero, dans ses œuvres spécifiques, montre comment il ne peut pas exister de technique pour le Graal qui ne soit celle prévue par l'ascèse : s'il en est une ultérieure, celle-ci doit être connue par intuition de l'ascète en relation avec ce qui vient à sa rencontre par don ou destin, ne se présentant jamais deux cas identiques pour lesquelles la même règle puisse valoir. Mais parmi les images, les indications que Scaligero avance sur le sujet, on peut en déduire une, extrêmement précieuses, laquelle, quand bien même non formulée ainsi, s'avère sous-entendue dans son œuvre : « Pour rencontrer le Graal, il faut déjà l'avoir fidèlement servi ».

Avant la rencontre, en effet, le fait de l'avoir poursuivi en a préparé l'image : s'agissant d'une réalité située au-delà du domaine sensible, il faut qu'elle soit aimée avant d'être connue, parce que c'est l'amour, ainsi voulu et offert, qui la rend reconnaissable dans le monde des sens. De là la nécessité de faire dériver l'atmosphère spéciale qui doit envelopper l'entreprise : non pas d'un ensemble de règles, mais de l'entraînement assidu à aimer, à savoir, à l'abnégation de soi, conduite cependant selon le pur mouvement conscient du vouloir, dans lequel le Je, confié le plus possible au sens occulte de sa destinée, opère la continuelle combustion de soi. Afin que le connaissable soit enfin connu et révèle le vrai nom du Je.

Le réveil du Je est en relation avec le réveil de la pensée ; en retour, le sommeil du penser est le sommeil du Je. D'un point de vue pratique, on peut dire qu'une pensée dort quand elle repose dans une révélation, sur un document, sur un fait, même sur une expérience — quand celle-ci est seulement remémorée et non reproduite. Lorsque révélation, document, fait et expérience, selon la représentation tant du réalisme primitif que de celui métaphysique, sont retenus en dehors de la pensée et de la perception et pris à l'appui de la conscience et de l'âme, ces derniers devenant ainsi subrogés du Je. Un tel Je ne peut pas aimer, parce qu'il a peu à offrir : il se perd lui-même dans l'amour, parce qu'il cherche, ou présuppose, en dehors de lui ce qu'au contraire il doit donner de lui. En se donnant, avec un mouvement appris du penser, avec le même intérêt asubjectif, il se renforce, en réveillant simultanément l'esprit dans le monde des sens, à savoir, en réalisant en lui ce qui y gît assoupi.

Son domaine — du Je, de l'Amour — c'est donc celui de la pensée vivante, si vraie et consistante en soi qu'elle peut donner vie à tout ce sur quoi elle se pose. La logique naturelle est renversée qui impose à l'âme d'être consommatrice de vie, puisqu'elle en devient la continuelle créatrice.

Le climat de la vie du penser étant raréfié et raréfiant, toute déflexion minimale de l'âme dans le sensualisme corporel a des effets immédiats sur lui. L'âme en est expulsée et doit demander à la douleur la purification noétique de l'imagination, pour être réintégrée dans la condition momentanément égarée. On comprend pour ceci la raison pour laquelle Scaligero attribue une importance spéciale à la conversion de la sensation en perception, étant réalisée dans l'âme au moyen d'elle la présence ordonnatrice et purificatrice du Je. Une particulière importance surtout au domaine imaginatif, dont l'indépendance vis-à-vis des processus affectifs, du sentir distrait par le corporel, permet l'expérience du vouloir appréhendé avant qu'il devienne acte. À cause de ces caractéristiques particulières, on a dit que la voie indiquée par Scaligero dans son œuvre sur le Graal est une voie essentiellement masculine, de l'homme dont a surtout été considérée la constitution intérieure, le monde des représentations, la manière dont celles-ci se forment, la voie par laquelle elles peuvent se libérer de la sujétion radicale à la convoitise (*brama*, en italien ou encore « désir violent », *ndt*).

Les nombreuses pages que Scaligero consacre au domaine instinctif — à l'*eros*, au rationalisme abstrait, au sentimentalisme, etc. — tout en ayant une valeur indifférenciée, semble pouvoir se référer efficacement à la polarité masculine de l'être humain, à savoir à son affinité avec la sphère conceptuelle et la nécessité que la lumière de celle-ci, pour ne pas mourir dans ses déterminations, soit continuellement vivifiée par la pure imagination, qui suit à la découverte du « cœur » en tant que siège et moteur de l'esprit : organe de compréhension (prendre avec soi, en français, *ndt*) dans lequel la dévotion, la fidélité, l'amour, leur effet psychique et émotif ayant été asséché, deviennent les « intelligences » au travers desquelles l'être masculin est réintégré dans l'unité d'un état originaire, dont il demeure, autrement, l'émanation incomplète.

De l'être féminin, ou de l'aspect féminin de l'être, Scaligero signale l'archétype déjà accompli — « la femme est virtuellement prête » — : non pas la voie par laquelle elle devient prête, mais sa réalité au sommet de la réalisation. De la purification de l'imagination féminine, de sa difficulté à s'ordonner dans la stabilité des concepts et au risque conséquent, continu, de se perdre dans l'éphémère et dans le fantastique, ou de se fonder unilatéralement dans la naturalité de l'instinct maternel, Scaligero demande que ses continuateurs s'en occupent, le *modus operandi* ayant été de toute manière — ce qui compte le plus — tracé par lui dans son ultime ouvrage.

Pareillement, il ne s'ensuit pas que Scaligero ne se soit jamais occupé de l'homosexualité masculine et féminine. Il faut se dire toutefois que la connaissance de la formation de l'être humain, arrière-scène cosmique du Mystère du Graal, et la pédagogie de l'amour indiquée dans ses œuvres spécifiques, offrent aussi dans ce cas l'occasion d'une distinction du plan sexuel de celui de la venue individuelle des forces pures sous-tendues à l'activité du penser de l'imaginer,

dans laquelle l'être humain, quelle que soit la condition de son destin, peut trouver unité et exhaustivité.

Scaligero a traité de la nécessité de la re-rencontre des deux polarités, en la définissant autrement réunion « de la lumière du penser avec la vie du sentir », en attribuant à l'initiation féminine une fonction d'accueil céleste et de « véhiculation » vers le haut (*Janua Coeli*) qui requiert sa mise au point spécifique. Il demande à l'être féminin la mise en organe cognitif d'une telle fonction et à l'être masculin la raréfaction du stéréotype ordinaire d'elle, dans lequel est en réalité à reconnaître sa peur de connaître ce qui se présente à lui de radicalement différent. En principe, il est uniquement disposé à reconnaître ce qui lui est connu ; quelque chose d'élevé ou de noblement idéal et/ou sa simple forme extérieure, d'une façon ou d'une autre, quelque chose qui a déjà une localisation dans sa mentalité. De même, elle, repousse ce qui ne coïncide pas, dans son intimité imaginative, avec le rêve aimé depuis toujours et poursuivi parfois avec l'obstination des illusions qui ne parviennent jamais à se traduire en réalité. Une très grande part de la douleur du monde trouve son origine dans cette dichotomie : également, toutes les limites imposées à la connaissance — si l'on regarde bien — naissent d'elle : de l'impossibilité pour l'image et le concept de s'unifier dans la conception d'un être et d'une moralité nouveaux.

Dans ses dernières années, Scaligero consacra une attention particulière au thème de l'androgynie, en le reliant d'abord à l'expérience de la transcendance de la pensée, ensuite à celui de son immanence en distinguant dans la praticabilité des deux mouvements le début d'une réconciliation cognitive, dans l'individu singulier, de tout ce qui fut séparé à un moment précis de l'évolution cosmique, en vue de la possibilité future pour l'homme et la femme de procréer leur propre semblable et d'élaborer de manière autonome du Ciel et de l'autre, son identité particulière. Avec cela, il voulait indiquer comment l'entreprise du Graal devait être précédée et accompagnée, aussi bien chez l'ascète masculin que chez l'ascète féminin, de l'élaboration autonome de la contre-partie cognitive absente à partir des constitutions respectives : l'image d'elle étant virtuellement ouverte à la transcendance, le concept de lui attiré par l'immanence. L'objection que des exceptions existent à cette distinction ne vaut pas, parce que celle-ci est une expression de lignes de tendance, de façons d'être universelles, dont l'inversion ou la confusion est en soi suffisante pour expliquer la grave crise de la civilisation.

Si la voie bien conduite de la pensée — comme l'a explorée Scaligero dans toute sa prémisse gnoséologique, pratique et finalité — renferme déjà le germe de l'androgynie, le pas ultérieur — qui n'est pas automatique, comme on le croit peut-être — consiste à fixer le mouvement appris par le penser, par l'asexualité du penser, dans la constitution inversement sexuée du corps de vie. Le résultat d'une telle opération se rendra évident dans la transformation de la sphère morale, qui sera rendue libre par la frappe que le corps physique imprime au mental, par suite de quoi à l'ascète — un nom justement de genre neutre — il sera possible d'engendrer « l'esprit » propre à partir de la conjonction avec la partie de soi qui se ravive au-delà de sa nature propre. Dans cet « au-delà », il peut lui être donné de recevoir l'ébauche d'un Je d'ordre supérieur, dont les traits sémantiques sont finalement indépendants de l'identification restrictive d'avec la constitution corporelle et surtout d'avec la personnalité qui, autour d'elle — non vue — s'est progressivement formée, selon la nécessité du destin et aussi de la nature.

Cette opération ne peut être menée en partant directement de l'âme, parce que la tension de ses forces, quand bien même positive, ne parvient pas à perforer la circonférence de la personnalité. Si elle le pouvait, l'Initiation ne serait au fond que le résultat d'une « bonne éducation » sur une nature déjà bonne. En effet, la question n'est pas celle de perfectionner la personnalité — d'affiner les qualités et de corriger les défauts — mais de faire intervenir en elle une force qui, en la transcendant, la transforme. L'unique force morale en mesure de briser la limite subjective de la personnalité est l'Amour, mais pour que celui-ci ne soit pas l'otage de la nature et redimensionné dans le calque de la personnalité, il faut qu'il devienne spirituel : à savoir, il faut que l'âme apprenne du penser l'art de se détacher de l'objet, de s'unifier avec la

transcendance, de se restituer — transformée — à l'immanence. Sacré, donc, parce qu'à travers ce processus, l'Amour n'est pas exproprié au Je-Logos, dont il est invariablement la manifestation, mais il rend possible à l'âme qui l'accueille la traversée des « abysses » et des « champs de la mort » disséminés tout au long du pèlerinage qui la mènera à la rencontre définitive avec elle-même.



Tout ceci, par de rapides esquisses, constitue pour Scaligero l'entreprise du Graal, et il est significatif qu'il l'ait poursuivie plus efficacement dans les douze années qui séparent la sortie de cet ouvrage qui lui est consacrée de celui d'*Isis-Sophia*, dans la période de sa vie où les circonstances extérieures, comme dans le mythe d'Orphée et d'Eurydice, voulaient le plus l'en empêcher. Dans ces douze années, il explore et expérimente le Mystère chrétien avec une intensité absolue, qui l'amène à supprimer de la vie le moindre acte non essentiel à son ascèse. Sans cesse, il transforme la douleur au moyen de la connaissance et de ceci il donne de la substance aux colloques, rencontres et séminaires. Sa pure noèse s'enrichit de témoignages de saints et d'ascètes chrétiens, les biographies desquels il demande aux amis de les lui procurer — parmi tant d'eux il fit grand cas de Catherine de Sienne, Antoine de Padoue, François de Paul, Joseph de Copertino, Jeanne d'Arc, Filippo Neri, Maître Philippe de Lyon, Le Cottolengo, Jean Bosco, Mère Thérèse. A tel égard que l'on peut penser qu'il voulût contrôler le passage de l'Impulsion-Christ dans l'âme sensible, dans l'âme rationnelle et comment celle-ci, enfin, put se transsubstantier dans le calice de l'âme de conscience. En substance, on peut dire qu'il explorait la manière dont leur synthèse pût en ce temps, devenir une pentecôte de volonté surhumaine.

En parcourant les titres des livres que Scaligero écrit entre 1969 et 1980 — par exemple, *Révolution. Discours aux jeunes* (1969), *Psychothérapie* (1974), *Guérir avec la pensée* (1975), *Méditation et miracle* (1977) — mais surtout en vérifiant le contenu, on se rend compte de la manière dont son attention se consacrait avec insistance à la douleur et à l'obscurité du monde : pour y apporter du réconfort, pour les illuminer du résultats de ses dépassements, pour y introduire l'être de ses victoires.

Dans la littérature aussi, il chercha les traces du Graal : outre celle médiévale, dont il fut un interprète attentif, surtout de Dante et des poètes du « *Dolce Stil Novo* », il considéra la littérature moderne, y rencontrant des symboles et climats qui annonçaient l'avènement de cette impulsion renouvelée. Ainsi, par exemple, chez Balzac, de *Saraphîta*, dans le livret de *Parsifal* de Wagner, chez Meyrink du *Visage vert*, chez Charles Morgan de la *Fontaine*, chez Ernst Wiechert de *Misse sine nomine* et *La vie simple*, dans les poésies d'Arturo Onofri.

Son entreprise du Graal devenait l'entreprise du monde.

Au travers de ce qu'elle suscitait en lui, il se sentait plongé à plein titre dans le jeu des forces en lutte pour la possession ou la libération de l'homme. Partage, co-responsabilité, compassion, sollicitaient la pénétration cognitive de la destinée humaine et au moyen d'identifications progressives avec les expériences mystérieuses du Golgotha — dont il laissait transpirer quelque chose aux disciples — il donnait l'essor à la force propulsive de l'Impulsion-Christ. Un processus, celui-ci, qui se rendait d'autant plus évident en lui par l'absence de toute connotation religieuse ou mystique quelconque. Il s'assurait en effet de la nouveauté de cette Impulsion avec et par la sécheresse et la fraîcheur de celui qui ne l'avait jamais connue auparavant.

L'image d'amour, peut-on dire, a d'abord déployé pour lui une fonction béatrice et puis, suite à l'éloignement de la contre-partie sensible de celle-ci, comme une récompense à la fidélité jamais autant consciemment poursuivie, a été redécouverte par lui chez toute entité ou tout être jusqu'à se manifester à lui sous sa forme archétype d'âme du Monde. À ce propos, il

disait être infiniment reconnaissant à la discipline du pur percevoir qui avait prédisposé en lui l'organe pour la vision d'une substance de vie extrêmement affine à celle devenue sujet couronnant son expérience.

Sa quête solitaire l'avait conduit à découvrir en lui ce qu'il avait aimé en dehors de lui : à ce « Non pas je, mais le Christ en moi », sens et accomplissement de l'âme devenue consciente de son affinité avec la Vierge Sophia.

Si l'ardente aspiration à l'Amour Sacré, dans sa jeunesse, avait revêtu chez lui les formes les plus hautes de l'idéalité pré-chrétienne — il y en a trace dans sa première production — et si dans la maturité, elle avait parcouru l'expérience la plus pure de l'Orient et de l'alchimie occidentale, par la suite, jusqu'à sa mort, cette aspiration s'est progressivement élevée au sens chrétien, à savoir à la perception d'une force extra-subjective puisant au sang et au cœur, dont le Calice confié à Joseph d'Arithmatie est beaucoup plus qu'un symbole. Mais ce qui apparaît évident à cette première observation de sa vie, c'est qu'elle se présente entièrement imprégnée par la direction du Graal : ce fut sa vocation, non disjointe de celle de la connaissance. Et il n'y a pas de doute que s'il avait pu, il l'aurait cultivée jusqu'à l'accomplissement prévu pour les temps à venir : cela s'entrevoit dans la teneur de ses années extrêmes, durant lesquelles il intensifia l'investigation sur la figure-clef de l'arrière-scène suprasensible de l'entreprise.

L'ensemble des forces envahissant l'âme humaine de l'intérieur, auxquelles la tradition judéo-chrétienne donne le nom de « Lucifer », commença à se montrer comme l'entrave authentique à la reconnaissance de l'Amour Sacré et donc aussi à son amenée. Dans le livre *Graal*, la raison cosmique en est signalée ; par la suite, dans la figure de l'Immaculée Conception, Scaligero commence à en contempler la conversion radicale, dans une mesure supérieure de beaucoup à tout ce qui est donné à un ascète non engagé dans la même quête. À celui-ci, en effet, Lucifer épargne la plus puissante de ses tentations, reconductible, en définitive, à la magie de la dualité, de la temporalité, de la spatialité, en profitant du concours apporté par l'autre poseur d'obstacle, auquel on doit l'enchantement dans la perfection sensible et de l'identification au corporel.

Une telle arrière-scène, qui lui était connue sur le plan purement cognitif, est à présent abordée par lui sur le plan beaucoup plus ardu, parce qu'impliquant des processus en profondeur reliés au destin du sentir-vouloir, de la recomposition androgyne de l'être. Cela lui donna un moyen de *voir* le jeu ultérieur des forces adverses au Graal, même s'il ne lui fut pas toujours possible d'en éviter les profonds assauts, surtout quand d'autres se font l'entremise de ceux-ci. Il s'avéra clair que l'opposition au Graal, lorsqu'on s'adonne à sa quête sous la forme authentique prévue pour l'âme de conscience, fût « métaphysiquement » inévitable — une composante essentielle de l'entreprise même. Il s'avéra clair également comment une telle opposition se servît de l'incapacité ascétique, même chez les plus avertis, à dépasser la limite cognitive propre également au mental le plus élaboré. Il appela une telle limitation : « puissance immense du conventionnel » — jusqu'à la fin, il dut s'y confronter.

Il est à présent évident que l'opposition au Graal privilégie le vacillement du sentir étendu à la tête ou inversement, la faiblesse du penser contaminé au sentir, tous deux mouvements amorcés en protection par une expérience intérieure qui sait devoir s'accomplir au-delà du niveau habituel de la conscience et de son reflet dans les perspectives existentielles. Opposition incertaine, par moments concédant une adhésion incertaine : si Scaligero n'en fut pas aidé, assurément il n'en fut pas affecté comme par celle « consciente ». La volonté est propre à celle-ci, en effet, de faire valoir sur le plan de la pensée, la donnée des faits, assumée cependant, non pas avec la capacité illimitée du penser de la comprendre, mais utilisée pour démontrer l'inexistence et l'invalidité de ce qu'en réalité on redoute en soi.

Il s'agit de coulisses sur lesquelles Scaligero posa un regard de compassion silencieuse, conscient qu'il était qu'elles dissimulaient une opposition « spirituelle » à l'esprit, qui aurait pu aussi pour cela revêtir les formes extrêmes de l'aversion. Il garda la fleur de son expérience avec

une volonté poétique et noétique de fidélité non humaine, constamment transférée à tout être rencontré par lui : une confiance magique accordée au point lumineux — ou Soi supérieur — naissant en chacun : vraie *therapeia*, pratiquée par lui, avec des résultats dont beaucoup peuvent témoigner, sur la multitude des chercheurs qui s'adressèrent à lui. S'y ajouta pour finir la vision complète de tout ce qui résiste à ce point de lumière, et ceci aussi il le convertit en douloureuse, mais victorieuse occasion de connaissance : il comprit comment le centre directif de la vie intérieure était à préserver en soi eu égard aux oppositions et résistances et la manière dont on devait concéder à celles-ci d'exercer leur action destructive. Une action qui, chez l'ascète et dans l'harmonie entre ascètes, risque de voiler la priorité de la présence du Seigneur sur tout ce qui est secondaire par rapport à cette présence : non seulement les attentes personnelles, non seulement l'intimité sacrée de l'âme, mais même l'ascèse elle-même. Pour ceci, il conclut l'expérience sensible de sa vie et de l'Amour Sacré par l'action qui résout : « Non pas je, mais Christ en moi », qui constitue le seuil lumineux des Mystères du Graal, comme le « Connais-toi toi-même » l'avait été pour les Mystères de Delphes.

Cette affirmation-là achève donc sa vie et illumine ce que d'imparfait est nécessairement connexe à une destinée humaine, pour aussi grande qu'elle soit. Elle récapitule et matérialise la discipline de la Connaissance et de l'Amour et confie une tâche non équivoque à ses successeurs : rendre plus vrai et réel encore tout ce qui a été conquis par lui avec l'effort et le courage du pionnier, ce par quoi il parvint à établir un pont entre le Je et le penser qu'il jeta au-dessus des décombres spiritualistes qui recouvraient son époque de poussières. Sur ce pont, il permit au Christ de passer selon l'impulsion un et trin dont Il est le porteur, en tant que Logos « qui était auprès du Père », comme Logos d'Amour, Logos de Pentecôte.

En réalité, hors la conscience du Christ en soi, tout est illusion.



En 1969, Scaligero est plongé dans la rédaction de son *Graal*, incité en cela par la coïncidence d'une forte vicissitude personnelle avec le destin confus d'une génération née des ruines d'une guerre qui, par la façon dont elle avait été menée et conclue, avait détourné pour la civilisation européenne l'achèvement de la mission prévue pour elle : la recomposition d'esprit et d'âme, d'image et concept, de tête et de cœur. Une génération qui recherchait convulsivement et dans le désordre, ce que Massimo Scaligero, avec une urgence inhabituelle, était en train de transcrire : le témoignage d'une fidélité consciente, plus forte que l'apparence, parce que tramée de la pensée originale qui rend vrai aussi ce qui s'oppose à elle ; le témoignage de la puissance de l'Amour, comme intellect et sentir silencieux, de renaître de ce en quoi il est nié et meurt ; le témoignage d'une perspective pour laquelle l'agir humain pût collaborer avec le ciel à la réalisation d'un nouveau pacte, dans lequel à la gloire du Très Haut commençât à correspondre une vraie paix sur la Terre.

Le témoignage, donc, qu'origine, entremise et fin, pussent trouver le parachèvement prévu pour ce temps italien et européen.

L'éditeur

Massimo Scaligero : Graal – Essai sur le Mystère de l'Amour Sacré.

Éditions Tilopa ;

Association culturelle – Fondation Massimo Scaligero : Écrits de Massimo Scaligero Vol. XIII

(Traduit de l'italien par Daniel Kmiécik)

À Marina Sagramora

G R A A L

Essai sur le Mystère de l'Amour Sacré

I La voie adamantine d'Occident

Là où n'est plus possible une descente ultérieure, parce que la substance à dégrader ultérieurement fait d'abord défaut, il peut survenir que soit tentée la spiritualisation du degré de la chute, selon la valeur concevable à un tel niveau, et que soit quand même proposée la tâche d'une réintégration de ce qui est mort, donc, la vivification du cadavre. Ainsi le sexe, tombé dans l'automatisme général, qui est son caractère abstrait rempli d'*hybris* instinctive, en arrive aujourd'hui à avoir son ésotérisme, non pas parce qu'en de semblables conditions il puisse disposer d'une contrepartie ésotérique, mais parce qu'à un tel niveau n'importe quelle doctrine peut se plier à en justifier le contenu.

En réalité, au degré où l'on en est aujourd'hui, il ne peut y avoir de doctrines de réintégration du sous-humain, devenu un état existentiel, mais seulement des techniques opérantes de la conscience sur elle-même. C'est compréhensible si l'on admet que, quel que soit le degré d'abjection atteint, celui-ci de toute manière est possible parce qu'il y a une conscience qui s'y identifie ou le supporte.

Sur le plan auquel n'est plus possible une opération intérieure, qui sépare l'idée du sexe de celle de l'amour, d'où la mythification du sexe par l'amour en tant que principe métaphysique, toute méthode de réintégration qui ne dispose pas de moyens pour prévenir à son égard l'empêchement grossier constitué par l'actuelle condition dialectique de la conscience, est destinée à alimenter l'équivoque. Laquelle est la tentative extrême du sous-humain : la propre dignification spirituelle. Le Tantrisme ne se dérobe pas à un tel sort, en tant que système doctrinaire qui, en posant au centre le *Sakti*, ou la puissance cosmique originaire, discerne dans le sexe la fonction humaine dans laquelle elle se dissimule le plus profondément et où elle peut être réveillée. Quelle pensée est toutefois capable de penser Sakti ? Ce que l'homme considère comme puissance présuppose la connaissance que n'étant pas possédée comme une valeur, elle ne peut être qu'une mesure relative de puissance. Incontestablement, le système tantrique, dans lequel convergent et s'interpénètrent les métaphysiques de l'Inde, depuis l'antique ritualisme védique jusqu'à la mystique récente qui adore Vishnou, apporte un élément nouveau dans le monde de la tradition : la conscience de la constitution intérieure modifiée de l'homme du *kaliyuga* et l'exigence d'un nouveau type d'action métaphysique, mais il ne peut pas connaître une telle exigence en rapport au type d'homme de l'ère technologique.

La solidité du Tantrisme exerce une attirance particulière sur l'actuel homme affaibli, qui a la nostalgie de la force magique. Dans les textes tantriques, cette connaissance semble acquise qui en Occident se trouve à la base de la philosophie moderne, quant à la fonction épuisée des métaphysiques antiques : un secours des Dieux ne se manifeste plus par révélations et inspirations : les Dieux ont abandonné l'homme, pour qu'il se tienne debout tout seul, pour qu'il réalise en soi sa nature originaire avec son énergie à lui. Celui qui veut revenir en arrière, suit la « voie des morts », parce qu'il ne fait qu'exhumer en lui d'antiques états de conscience au-delà desquels, désormais, l'homme devrait se porter, pour être. Qu'il parcoure jusqu'au bout la voie de la libération, c'est effectivement ce que les Dieux attendent de lui : et non pas son retour à un état de dépendance qui n'était justifié qu'autrefois, quand il retirait encore ses énergies du giron de la Mère. Tout au long du temps, accompagnée par la révélation corrélative, l'individualité de l'homme devient toujours plus indépendante de l'ancienne matrice cosmique, mais elle paye cette indépendance par des états de conscience transcendants. Son expérience se fait toujours plus terrestre : c'est le *kaliyuga*, la nuit obscure qui précède l'aube. La Mère abandonne l'homme à la solitude de l'expérience sensible, pour qu'il aborde l'entreprise de la liberté : mais justement à cause de ceci, ici dans la matière, dans le sensible, dans le corps physique, doit désormais être

retrouvé la puissance de la Mère. La décision de le retrouver ne peut pas provenir d'un don de la Mère, mais plutôt d'une initiative autonome de l'homme : ce qu'il peut vouloir, mais aussi ne pas vouloir. La voie de la liberté est aussi celle de la découverte du Divin, selon une communion incompréhensible à celui qui est immergé dans ce traditionalisme dans lequel la Tradition a cessé de couler. Retrouver la Mère, en tant que vertu originaire ou conscience cosmique, par rapport à laquelle l'actuelle conscience est plongée dans un sommeil profond, c'est une tâche dont on peut discerner des aspects similaires dans la mystique d'Occident. Dans le Tantrisme, la Mère devient épouse, coopératrice de l'entreprise de réintégration : selon le *satcakra sādhana*, le pur principe de la conscience doit être puisé dans son siège, *sahasraracakra*, dont il tire son énergie pour descendre jusqu'au *mūlādhāracakra* et rencontrer le principe de la force créatrice, la Sakti, qui y dort sous forme du serpent, kundalini.

La méthode pour réaliser une semblable tâche, présente théoriquement quelque affinité avec la position idéaliste occidentale de l'immanence absolue. Toute transcendance est une abstraction pour l'homme qui n'a plus la perception directe du Divin : la conscience dont on part, c'est l'immédiateté identique à soi, qui ne peut plus être ignorée ou sautée. La conscience que l'on a, la constitution que l'on a, le corps que l'on a, sont les points de départ. Il s'agit de voir s'il est possible d'arriver à la source de ces modes de l'être : si le divin est à la base du monde, il sera retrouvé. Telle est la thèse que, théoriquement, une méthode « occidentale » pourrait partager avec celle tantrique : laquelle se développe selon des actes qui excluent tout présupposé gnoséologique, se suffisant à eux-mêmes, parce que ce sont des expressions de la communion avec la puissance primordiale. L'être, en tant que réalité extérieure, physique ou supra-physique, s'oppose au penser dans la mesure où c'est le faible penser à s'opposer à lui comme à une altérité, à savoir le penser qui, ne possédant pas l'acte par lequel consacrer l'être, vit comme une fonction abstraite, étrangère à son pouvoir central. La réalité de l'être ne procède pas d'un principe référentiel à elle, mais plutôt du type de rapport par lequel le Je peut l'assumer. Ce qui dans le Tantrisme distingue les formes d'expérience variées qui en résultent, c'est le potentiel de rencontre de l'élément métaphysique masculin avec celui féminin, selon le degré auquel il se réalise.

Il est évident que le principe de la dyade, comme élément immanent, duquel il est inévitable de se mouvoir, est le point essentiel, comme point de départ : qu'est-il ? Le Tantrisme ne peut pas répondre d'un tel point de départ, parce qu'il le présuppose : peut au contraire en répondre une Science de l'Esprit qui tient compte, gnoséologiquement, de l'immanence absolue et de la synthèse comme d'un acte originaire. Le Tantrisme met de côté les méthodes intellectuelles ou dévotionnelles des écoles précédentes, en vue d'une conquête du centre le plus profond de l'individualité, et cependant d'une maîtrise directe de la vie et de la réalité physique. L'ordre extérieure des choses est lui-même puissance, mais la puissance d'une chose intellectuellement reconnue est une dépendance : *māyā* est une façon de se présenter du Sakti, une puissance dont on est dominé, si l'on n'est pas capable de la dominer c'est *Māyāsakti*. Le *jīva* peut aussi s'abandonner à la conception du monde comme à un jeu illusoire, un rêve, une apparence, mais celle-ci aura toujours la force de s'imposer à lui comme une nécessité brutale, si sa position est purement mentale. Le fait que le Tantrisme demande la certitude des principes à une réalisation personnelle, parce que la puissance réalisée est la démonstration d'elle-même, a suscité chez plus d'un spécialiste la persuasion qu'il fournit la technique urgente à l'homme de ce temps : celle du dépassement de la limite mentale. Mais on ne tient pas compte du fait que le Tantrisme ne peut pas connaître le mental de cette époque-ci.

La pure puissance divine, la Mère, se réalise à chaque degré de la manifestation jusqu'à prendre pour l'homme la forme de *māyā*, mais à chaque degré, la connaissance étant une avec l'acte, seul le connaître qui expérimente la synthèse au degré de la *māyā* peut répondre d'un degré supérieur à celui-ci. On peut reconnaître aux ascètes du Tantrisme passé leur expérience yoghique, mais pas la possession de l'élément mental qui est inné dans l'expérience

technologique et logico-mathématique. L'événement fondamental en vérité, c'est que l'idéal de l'immanence absolue est réalisé justement par une semblable expérience occidentale ; c'est pourquoi la contrepartie consciente de celle-ci ne peut pas venir d'autres systèmes, mais seulement d'une élaboration intérieure de ce même processus, au moyen des forces qui y sont engagées. L'immanence peut devenir une expérience de la conscience, en plus d'une conquête rationaliste technologique. Mais il s'agit d'un événement irréalisable par un yoga, quand bien même hardi comme celui tantrique.

Le décors du monde apparaît fixe et objectif, parce qu'on le voit achevé en soi indépendamment de l'acte de le regarder et de le connaître : il s'agit, cependant, de découvrir que d'un tel spectacle, on n'est pas seulement spectateurs, mais avant tout acteurs. Un tel spectacle est devant nous comme une somme, continuellement changeante, de perceptions sensibles : le voir organiquement, et non pas comme une simple multiplicité de caractéristiques extérieures, mais comme un ensemble harmonieux d'éléments soit minéraux, soit végétaux, soit animaux, avec un sommet humain, c'est un acte de l'esprit. À partir de la conscience et de l'expérience de cet agir immédiat de l'esprit, naît un processus formateur de la conscience qui conduit l'homme à la liberté : il peut commencer à se libérer dans la source intérieure de soi, s'il est capable de parvenir au point auquel coïncident son auto-réalisation comme conscience et révélation de l'être (ou le « se-donner » de l'être, *ndt*). La synthèse qu'il expérimente de cette façon, est en vérité le processus de puissance du monde : l'unité originaria est ici retrouvée.

Dans la mesure où la pensée occidentale est capable d'une pénétration semblable de la réalité, elle apporte un élément d'immanence qui fait défaut au tantrisme. L'absence d'un tel élément rend ambigu à un expérimentateur l'aspect magico-érotique du yoga tantrique. L'*éros*, en effet, est le phénomène intérieur relié au groupe des instincts et sensations le plus irréductible à la domination de la connaissance. Faire de l'*éros* un pouvoir saktique exige la mise en œuvre d'un élément originaria de la conscience qui soit immanent au connaître — à savoir au véhicule du Je — et qui se meuve simultanément dans le courant même de la *kundalini*.

Il s'agit aujourd'hui d'avoir la capacité, ou le courage, de comprendre qu'un tel élément originaria est la pensée, comme pure en soi, dans le cas où l'on est lucides et décidés à l'expérimenter de la sorte. Il est évident qu'il ne peut s'agir d'une expérience possible au moyen d'une pensée inconsciente de son immanence, ou encore immergée dans le rêve de son être spirituel, tournée vers des objets spirituels : ce ne peut être la pensée tantrique, mais celle plus aride, apsychique, abstraite et, toutefois, capable de conscience de soi : la pensée rationaliste.

Il y a une intuition de l'idéalisme occidental, désormais égarée, qui, dans le cas où elle eût été menée à ses conséquences logiques, aurait pu opérer comme une introduction à la Science de l'Esprit : la pensée pressentie dans son moment dynamique, à ce moment-là de la conscience où elle naît, sans présupposés, unique raison à elle-même : là où elle n'a pas besoin de logique, ou d'une gnoséologie, pour être. Il est clair que dans l'instant où le chercheur spirituel entend traduire en acte cette intuition de l'idéalisme, outre le plan de la simple spéculation, il doit abandonner le monde des argumentations : se révèle alors à lui comme nécessaire, par pure transition logique, la discipline de méditation. Que l'on prenne garde au sens de la pensée pure : elle ne peut pas devenir une expérience sinon comme possession du moment dynamique du penser : mais cela, en définitive, c'est l'art de la concentration.

La thèse, c'est la concentration comme perception de la pensée vivante, et non la rumination intellectuelle ou sentimentale d'un sujet posé comme objet, qui liera inévitablement toujours le mouvement mental à l'objet. Si l'être n'est pas un monde idéal en soi, mais l'idée qui surgit d'une somme de perceptions, comment l'acte méditatif peut-il se réaliser autrement que comme une identité d'être et de non-être, à savoir, comme une synthèse à partir d'une dualité momentanée, grâce à une vertu de source intérieure, qui ne suppose rien avant elle ? On dit pensée pure, parce qu'elle se crée elle-même, en s'extrayant d'une sienne universalité devenant continuellement une identité : elle ne peut être avant de se créer : dans le moment où elle se

détermine dialectiquement comme un être, comme une catégorie, comme un concept, elle n'est déjà plus, elle meurt comme une abstraction, ou comme un savoir.

Le sens métaphysique d'une pareille identité est son vouloir comme début de la synthèse, à savoir comme pénétration initiale de la catégorie plus profonde de la dualité opposant être au non-être : la catégorie de l'*éros*. On ne peut pas dire que, dans ce sens, le Tantrisme offre l'élément métaphysique pur, nécessaire comme principe (de commencement, *ndt*) de la synthèse. De la présence de celui-ci, de sa vertu imprononçable, l'expérience de l'*éros* est la mesure profonde : en exigeant comme un moment résolutif cet état d'évidence parfaite par lequel le penser renaît comme un être, un être en soi, un être les choses : identité absolue dans laquelle le Je et le monde sont un. Le Tantrisme présuppose une telle synthèse, mais par rapport à la situation de l'homme moderne, il ne possède pas le commencement : l'élément premier, celui de l'immanence essentielle, fait défaut.

Le système oriental, qui semble surtout développer les thèmes d'un magisme érotique, répondant à l'exigence du type humain actuel, manque en effet de l'élément radical indispensable à la situation de l'homme déchu : le mouvement de la froide pensée abstraite qui, ayant jailli comme pensée scientifique, occidentale, échappe toutefois au savant comme au philosophe. Dans l'aridité de la pensée mathématique agnostique, brille en effet une lumière froide, signe insoupçonnée d'une lumière de vie invisible, plus proche des lignes nettes de la géométrie et de la logique formelle, que des tensions de la psyché yoghique ou mystique. Une telle pensée, produite en conscience et appréhendée dans son incorporité (dans son caractère incorporel, *ndt*), se révèle jaillissante d'un courant de vie, dont la *dynamis* est justement ce que le yoga tantrique appelle *kundalini*.

Pour l'occidental capable du courage d'être moderne, à savoir, d'assumer sa condition réelle par un acte de la conscience, tout ce qui est représenté par la pensée réfléchie ne peut qu'être contingent ou illusoire, parce que produit de l'aliénation de l'élément originaire de la pensée : c'est une indication symbolique, une hypothèse numérique ou logique, de l'apparence privée en effet de réalité conditionnante. C'est la possibilité de représenter, en dehors de n'importe quel concept de valeur, ou d'engagement intérieur, en dehors d'évaluations morales ou d'exigences de foi, tout en pouvant froidement considérer les thèmes de la morale ou de la foi. C'est l'activité abstraite de représentation qui n'oblige pas : dans son aridité, elle laisse libre : elle peut traiter de tout sans se lier à rien. Tout le pensable, au moyen d'une telle pensée, est en effet une *māyā*. C'est pourquoi le monde dynamique du Tantrisme est aussi *māyā*, avec ses techniques audacieuses, présumant la reconquête du pouvoir cosmique originaire.

L'expérimentateur occidental qui se trouve devant le tableau de l'entreprise tantrique pleine de charmes, sait froidement que la pensée avec lequel il le pense est un reflet, un néant. S'il passe à une action, il sait qu'il se leurre parce que sa représentation-*māyā* ne meut rien et n'importe quelle opération saktique est un mouvement de la psyché à l'intérieur de la psyché et de la psyché emprisonnée dans le corps et du corps non possédé, mais donnant un signe de soi au moyen des sens. S'il a le courage d'un semblable positivisme intérieur, alors il est sauf : il peut tenter l'action intérieure réelle.

Si la pensée réfléchie est *māyā*, elle n'est rien, elle n'engage pas non plus l'être, l'exister, elle est simultanément l'unique activité dans laquelle l'expérimentateur peut librement jouer : au moyen d'un véhicule inférieur mais plus autonome, il peut se mouvoir en dehors de sa propre nature, jusqu'à contempler quelque chose au-delà des dynamismes corporels et psychiques : il peut tendre vers ce qu'il est au-delà de l'existence sensible. Cette pensée réfléchie, il peut la vouloir, il peut la penser. Sur la ligne d'une détermination volitive, la pensée qui pense la pensée réfléchie n'est pas réfléchie, parce qu'elle n'a pas besoin d'être réfléchie pour objectivement se révéler : toutefois, elle réalise, grâce à la dimension du reflet, son impersonnalité originelle, son caractère apsychique. C'est la puissance interne de la pensée abstraite, qui aurait dû être réalisée par le physicien-mathématicien occidental, si celui-ci avait eu conscience de ce qui se déroulait

sur la scène de sa conscience, comme contrepartie intérieure de son investigation : bien plus importante que l'investigation elle-même. Aujourd'hui il ne la découvrirait plus, parce que ses moyens intuitifs pour la comprendre se sont évanouis : du reste, quelque chose s'est sclérosé dans le penser général humain. Cet élément dés-individuel est passé dans l'automatisme dialectique, dans l'impersonnalité médiumnique du savant technologiste.

C'est pourquoi l'entreprise de réintégration, urgente pour l'homme d'aujourd'hui, est un idéal reconnaissable par de rares hommes. Pour un très petit nombre, en effet, l'élément dés-individuel signalé représente encore la possibilité de la pensée-lumière qui, froidement et intensément voulue, éveille la vie originelle de la conscience, sa lumière métaphysique. C'est l'ultime clef, l'élémentaire possibilité, le simple absolu de la pensée, dont on dispose encore. Une fois ceci perdu, le chaos sera inévitable.

Brièvement, on peut dire que la pensée de type mathématique abstrait, vécue en soi dans son moment reflet initial, à savoir dans son moment d'impersonnalité, exprime un pouvoir de l'âme : le premier flux d'énergie pure du Je. En tant que reflet libre de tout contenu objectif, cette pensée se meut, dans son moment initial, dans un cadre de forces impersonnelles, comme un tracé pur, ou un vide dans lequel est potentiellement présente l'énergie métaphysique du Je.

Il n'y a pas de scientifique moderne ou technologiste qui suspecte une semblable possibilité inhérente à la pensée avec laquelle il pense, la pensée n'étant vraie pour lui qu'en tant que reflet. La discipline de la concentration, qui est en substance la méthode expérimentale de la science appliquée au processus du connaître, donne un moyen de percevoir la pensée comme une entité objective dont la forme initiale abstraite est l'apparence : l'unique pénétrable sans transcendances : ce qui se meut ainsi en elle, en pensant, s'avère une pure entité incorporelle, ni liée, ni liante, étant, en soi et en cela, puissante d'une force qui va au-delà de l'humain. Un jour, il sera possible de montrer comment le surgissement de la pensée scientifique n'avait pas tant l'objectif de produire une civilisation de la machine, que celui de créer l'organe d'action spirituel pour un niveau type d'homme.

L'expérience d'un tel courant adamantin de la pensée, dans le cas où il se traduit en connaissance, conduit à une perception de la réalité de l'*éros*, qui se dérobe à n'importe quelle vision d'elle résultant des textes traditionnels ou modernes, en partant de la synthèse qu'elle réalise quotidiennement dans l'immanence du connaître immédiat : une telle synthèse, perçue et possédée, dans son imprévisibilité, révèle sa profonde communion avec un élément dynamique primordial intact.

Qu'une semblable voie soit la moins prévisible du monde, cela laisse entrevoir l'urgence d'une action spirituelle nouvelle, difficilement concevable pour l'actuel niveau de conscience, par rapport auquel elle se présente comme radicalement transformatrice. S'agissant d'un thème se prêtant difficilement à la dialectique, même si l'on peut l'avancer, l'exposer en termes logiques, nous tenterons de nous en approcher au moyen d'images puisées à la cosmologie de l'ésotérisme chrétien, concernant le mystère des origines. Une telle cosmologie dispose d'une clef à elle, et d'une interprétation concernant les temps nouveaux, dans le mythe du Graal, dont le sens secret ne peut être fourni par aucune investigation critique, quand bien même d'ordre ésotérique, mais seulement par la contemplation imaginative directe des figurations symboliques : une contemplation pour la technique de laquelle et les références spécifiques au thème traité, nous renvoyons à notre ouvrage *De l'Amour immortel* [texte accessible sur le site de l'IDCCH, *ndt*].

La magie de l'*éros* exige d'être soustraite à la conception d'une fonction propitiatrice d'un avènement supérieur de l'ego ou d'un renforcement de l'homme devenu un avec sa propre étroitesse. La magie solaire existe, mais elle a bien d'autre fonction que celle d'octroyer des pouvoirs à l'homme avide de vie. À partir des pages qui suivront, il pourra entre autres s'avérer qu'il n'y a pas de faculté supérieure de l'homme, comme l'intuition, la charité, le courage, la

loyauté, la fidélité qui puisse se manifester dans sa plénitude, sans se défaire d'un lien radical, qui est l'*éros* : non pas le sexe, mais la convoitise qui est lié au sexe.

La religiosité, laquelle autrefois pouvait rituellement fournir la contrepartie intérieure compensatrice d'un tel assujettissement radical, à condition de ne pas posséder la connaissance correspondante, a épuisé sa tâche. Dans l'état actuel des choses, aucune compensation traditionnelle ou mystique ne s'avère valable, mais cela ne veut pas dire que le remède consiste à tirer profit de l'esclavage radical, et à lui fournir au besoin des significations supérieures, comme cela se produit aujourd'hui dans certaines aberrations de type médiumnique et orgiaque ou de flasque stupidité psychédélique. La tâche c'est plutôt d'effectuer les énergies de conscience du niveau de la chute, de sorte à en percevoir ce qui le détermine, jusqu'à identifier le servage radical. Celui-ci dissimule le secret le plus élevé : qui se révèle à la conscience capable de cohérence avec son propre principe, qu'on ne peut assujettir en soi à aucun servage, quel que soit le niveau de la chute. Dans ce sens cette tâche s'avère réalisable comme une entreprise de dépassement de l'humain, dont le schéma est envisageable dans la symbolique du Graal, si l'on est capable d'y reconnaître l'exigence d'une action qui va au-delà de celle que l'on peut déduire de la structure imaginative du mythe, concernant le mystère de l'avenir de l'homme, la trame des énergies métaphysiques opérantes dans une telle structure.



II L'androgynisme et l'Éden

Dans les textes gnostiques, la figure d'Isis présente deux valences symboliques d'un contenu identique, opposées entre elles : l'une, inférieure, ténébreuse, relative à la génération physique ; l'autre, supérieure, céleste, signifiant la génération métaphysique : Isis-Hécate & Isis-Sophia. On verra toutefois comment Isis-Sophia les récapitule toutes deux, en étant la vraie Isis, et Hécate son voile. La génération métaphysique renferme en soi celle physique.

L'aspect de l'Isis-Sophia est reconnaissable dans l'image de la Vierge ayant les pieds sur la Lune et le Serpent. L'aspect Isis-Hécate, au delà du mythe, peut se retirer de la fonction dynamique de la Lune en rapport au sexe, à la fécondation, à la menstruation. Le rapport cosmologique peut s'appréhender de traditions touchant l'événement de la formation de la nature humaine double, masculine et féminine, et de la nécessité sexuelle corrélative, suite à un événement identifiable à la séparation de La Lune de la Terre. La formation des deux natures, masculine et féminine, à partir de la crise de l'entité androgynisme originelle, la nécessité sexuelle, la fécondation et la parturition, peuvent se considérer comme conséquents à celui de la séparation du corps lunaire de la Terre. L'époque d'une telle séparation est précédée de celle de la séparation du Soleil de la Terre.

Il y a un moment dans l'histoire de l'origine de l'être humain qui correspond à l'époque où la Terre, le Soleil et la Lune formaient encore un corps céleste unique. la partie solaire représente l'élément spirituel plus indépendant de la manifestation physique, la partie lunaire l'élément plus dense, qui rend possible une telle manifestation. La Terre se trouve ainsi dans une sorte d'équilibre dynamique entre ces deux polarités. À la dualité solaire-lunaire sur la Terre répond la structure de l'homme portant pareillement les deux principes Soleil-Lune, selon un pouvoir de synthèse, embryon de la structure androgynisme, qui se manifestera aussi corporellement, après la séparation du Soleil et de la Terre. Avant celle-ci, l'être humain est constitué de deux parties, une supérieure, dans laquelle affluent les forces solaires, l'autre inférieure, requérant l'action de forces encore plus puissantes, capables d'élaborer une matière plus dense, pour en retirer la forme corporelle.

En conséquence du détachement du Soleil de la Terre, l'être humain accueille en lui des puissances formatrices plus profondes, pour reproduire de soi une telle forme corporelle : qui est originellement la structure de l'androgynisme. De l'influence du Soleil, opérant de l'extérieur de la Terre et de celle de la Lune, encore unie à la Terre, naît la possibilité que l'être humain retire de soi l'être androgynisme.

Le mystère de l'androgynisme est envisageable comme le moment d'un pouvoir formateur de l'homme, découlant de sa possibilité d'accueillir des énergies plus élevées, et néanmoins plus profondes, en rapport à l'élément lunaire développé sur le plan physique par la séparation du Soleil de la Terre. Ces courants, capables de dominer l'élément lunaire inférieur, seront reconnaissables dans le symbole de la Vierge qu'on vient d'esquisser, correspondant à l'aspect de l'Isis-Sophia. On verra, dans le cours de la présente étude, la manière dont la voie vers la restitution des forces radicales de l'androgynisme est l'entreprise à laquelle il est fait allusion dans la saga du Graal et correspond également au symbole de l'Isis-Sophia. Celle-ci assume en effet et délivre en soi l'Hécate ténébreuse. On verra également pourquoi la femme détient la clef de la réintégration de l'homme d'où il s'ensuit que la Vierge sera appelée *Janua Coeli*, et comment la civilisation actuelle risque de perdre définitivement le sens d'une telle réintégration, en réduisant la femme à une compagne érotique de l'homme, ou à une simple génitrice d'enfants.

La séparation des sexes, en tant que perte de l'unité androgynisme, est la conséquence de la prédominance de l'élément terrestre-lunaire chez l'humain, à laquelle s'opposeront les forces transcendantes originaires, en mettant en ordre l'expérience initiale du couple. Tant que le

processus de la conscience humaine coïncidera avec l'ordre de ces énergies, la nécessité des puissances lunaires inférieures sera dominée par l'être humain et utilisée comme vertu génératrice physique.

L'harmonie originare restaurée à un degré plus bas par le couple humain, suite à la diversification des sexes, subit elle aussi une crise, suite à la prédominance graduelle de l'élément lunaire inférieur, après la séparation de la Lune et de la Terre, le rapport étant désormais confié à la capacité de l'être humain d'harmoniser l'élément solaire (masculin) avec l'élément lunaire (féminin). C'est le moment où il est soumis à la séduction luciférienne.

La séparation de la Lune de la Terre implique que les forces dominatrices de l'élément inférieur lunaire agissent désormais sur la Lune séparée de la Terre : dans une telle direction, le mystère de la réintégration de l'homme est prévisible. La possibilité que l'être humain résolve en lui l'élément inférieur plus profond est dans sa connexion avec le rapport des forces dont la Lune est clef et symbole.

Après la séparation, le rapport occulte avec la Lune continuera sur le plan humain par l'entremise de la femme : celle-ci détiendra désormais les clefs de l'œuvre de résurrection de l'être humain. Grâce à la survivance en elle de l'élément androgyne céleste, à côté de la nécessité de la fonction de reproduction, la femme continuera de maintenir la relation de l'espèce humaine avec les puissances extrasensibles (en dehors du sensible, *ndt*) de la Lune, en assumant pour cette raison simultanément dans sa constitution intérieure corporelle la double fonction d'Isis : céleste et inférieure. Dans la saga du Graal, la reconsécration du Château et du Tabernacle céleste fait appel à l'intervention de la même figure féminine, à laquelle on doit la chute d'Amfortas : ainsi Gerbert de Montreuil explique le premier moment d'impuissance de Parsifal par le fait qu'il a oublié sa femme.

Au moment où le Soleil se sépare de la Terre, les forces de lumière formatrices, qui ont opéré jusqu'alors de l'intérieur vers et sur la structure supérieure de l'être humain, deviennent insuffisantes à son rapport avec la partie inférieure de celle-ci, parcourue par les courants lunaires de la Terre : lesquels, à cause de l'éloignement de l'élément qui les domine, peuvent exercer une action solidificatrice plus profonde de la forme humaine. Les courants lunaires sont nécessaires à l'enracinement de l'être humain dans la zone inférieure de la Terre : ils deviendront une matière dynamique de son processus d'auto-reproduction, parce qu'il les rencontrera avec un pouvoir de synthèse qui lui est originare : d'où la forme androgyne.

Sous l'effet du détachement du Soleil de la Terre, les courants lunaires acquièrent un pouvoir déterminant sur l'être humain : c'est pourquoi des forces spirituelles plus élevées interviennent pour protéger l'équilibre du rapport entre être humain supérieur et être humain inférieur : des énergies dont le pouvoir est tel qu'elles peuvent descendre en forces ordonnatrices au sein de la profondeur lunaire. Cette profondeur, c'est la région inférieure de la Terre, ou région des eaux inférieures, dans laquelle les forces les plus élevées opèrent par l'entremise du pouvoir de l'éther de son. Elles imprègnent la terre liquide inférieure et aussi cependant ce qui dans sa *dynamis* est présent dans la structure de l'être humain, selon le pouvoir d'une harmonie transcendante qui s'exprimera comme vertu génératrice de l'être humain androgyne, et, dans un second temps, quand la Lune aussi se sera séparée de la Terre, comme vertu génératrice du couple humain originare, encore exempt du péché. Une telle harmonie transcendante, c'est l'élément originare de l'amour humain, qu'oubliera progressivement le couple humain, avec le temps : un jour, les premiers philosophes grecs envisageront l'écho d'une telle harmonie transcendante dans l'empreinte rythmique de l'univers et il l'évoqueront comme musique des sphères.

La « musique des sphères », qui se manifeste au firmament visible comme un rythme des étoiles, afflue chez l'homme androgyne originare et dans le couple humain qui lui succède, comme un pouvoir magique que l'être humain ne possède pas en soi, parce qu'il l'accueille comme un don transcendant. Ce don, il devra le perdre au cours du temps, persistant en lui pour

les fonctions génitrices, mais étranger à la conscience de veille et à sa perception intérieure. Dès lors, le sens de sa vie sera de reconquérir par sa vertu un tel bien perdu et, pour cela, de reconnaître son contenu, au moyen des forces naissantes de la conscience. Il pourra le retrouver comme une force créatrice quand il sera capable d'apercevoir la source non-terrestre de l'auto-conscience à présent attachée au terrestre : quand il sera capable de percevoir (d'où la justesse du nom français « Perceval », *ndt*) au-delà de l'apparence de l'univers mécanique, la musique qui retentit le moins du monde dans l'amour terrestre, tragiquement contredite : l'écho de l'harmonie des sphères.

Cette histoire primordiale de l'être humain, qui n'est pas fortuitement une histoire du rapport d'amour cosmique-humain, exige d'être libérée du préjugé des restaurations de l'accord originnaire qu'il a été possible de réaliser par la suite, au moyen des Initiations et des mystères des diverses traditions, parce que de toute manière, l'avatar humain se déroula depuis lors selon une perte continue de niveau par rapport à la condition originelle. Depuis lors, l'unique valeur dont il est légitime de parler, c'est la naissance d'un Je conscient de soi, non pas au moyen des impulsions traditionnelles épuisées, mais plutôt au moyen d'une pensée et d'une expérience exigeant le suprasensible comme activité individuelle s'adressant au sensible. Sur le caractère fondamental de la conscience d'un tel élément individuel, et sur sa profonde vertu d'auto-rédemption, on peut reconnaître légitime dans le temps la vocation d'une résurrection de l'élément originnaire de l'être humain : naturellement compromise par toutes les confusions de résurrection des formes mortes de la Tradition, dans laquelle, comme on l'a démontré ailleurs, il n'y a même pas l'ombre de ce que fut et est la Science Sacrée des commencements, ou l'éternelle Science de l'Esprit.

Le mystère de l'harmonie originelle du couple humain est la référence qu'il faut adopter comme mesure de l'inanité et de la fausseté de toutes les formes de reprise du spirituel au moyen d'initiations ou de cérémonies sexuelles, pour lesquelles il est inévitable qu'elles se déroulent avec une extranéité absolue à l'élément céleste du binôme originnaire détenant le « grand secret » de l'Androgyne. En réalité, dans de telles cérémonies, l'âme de l'initiant se meut en étant conduite par une vision suprasensible partielle, c'est-à-dire limitée par l'empreinte luciférienne originnaire et, pour cette raison, elle tend à une béatitude ou à une libération conditionnée en soi par l'exigence occulte de la convoitise. Laquelle peut être vue soit par le Je non encore contaminé, soit par le Je capable d'épuiser la contamination. Mais il faut qu'un tel Je, il y ait : parce que lui seul apporte quelque chose de plus que ce qui peut être appris à partir des livres ou des traditions : un élément de vie qui était au commencement, et qui, même s'il n'a jamais cessé d'exister, a pu opérer directement dans l'humain seulement lorsque lui-même a pu se manifester comme Je-suis, dans un corps terrestre, et dans une personnalité humaine, selon un Événement qui, pour être l'événement résolveur (qui résout, *ndt*) est le plus occulte qui soit : ayant été inconsciemment dé-réalisé, précisément par ceux qui ont prétendu le représenter dans le monde.

L'amour terrestre est une obscure tentative de réunion avec sa source, le « Je suis » : c'est pourquoi un *éros* initiatique est l'entreprise qui peut jaillir du Je qui réalise en lui le « Je suis » : il ne peut pas être l'obtention de rites sexuels ou de cérémonies, ou de pratiques magiques, dans lesquels un quelconque dégagement possible de la force n'est pas rapportable à son principe originel, mais au contraire, seulement à la profonde convoitise qui s'oppose à Lui.

L'esprit — comme il sera montré — ne peut pas être recherché dans le sexe : bien au contraire, le sexe doit être recherché dans l'esprit. L'image du mystère du couple originel est le présupposé d'une connaissance du sens requis pour une magie de l'amour. Dans le type d'amour qui unit le couple originnaire, émanant d'une unité accomplie en soi, synthèse de pouvoirs suprahumains, dans la sublimité d'un tel amour, on peut avoir la référence sûre à la compréhension de l'expérience initiatique de l'*éros* : on peut surtout comprendre comment une semblable expérience est indissociable de l'Initiation elle-même, en tant que possibilité restituée par le « Je suis ».

L'histoire originelle de l'être humain se présente comme un mystère du rapport que possède le couple primordial et qu'il perd ensuite, à cause du processus de « physification » et à la phase initiale de laquelle il doit sa propre formation, celle-ci même, toutefois, consécutive à la perte d'une unité supérieure antérieure. Il n'est pas difficile d'observer comment le sens d'un tel rapport demeure toutefois l'énigme de l'histoire présente de l'être humain : autour du pouvoir de l'*éros* gravite la vie humaine, à peu près comme une énergie qui empiète dans la transcendance et plonge dans les catégories sensibles, c'est pourquoi celui qui n'est capable de le saisir avec désolation que dans une telle expression inférieure, en arrête comme valeur l'universalité contraire (Freud), en empêchant, non seulement la contemplation de sa transcendance, mais aussi en coopérant à la persistance de l'être humain dans l'état d'impuissance cognitive eu égard à son plus grand problème.

L'aspect inférieur du sexe est une production psychique de l'homme qui ne concerne pas le sexe. À l'origine, l'avatar du sexe n'est pas un fait de l'âme, mais plutôt une action directe de l'esprit au sein de la corporéité humaine. On peut dire que l'âme se borne tout d'abord à une paisible réception du rapport que l'Esprit entretient avec le domaine reproductif. Lorsque le Soleil se sépare de la Terre, le pouvoir des forces du son ou du Verbe, et de la vie sur la ténèbre inférieure rend l'être humain capable d'engendrer de soi son semblable. Dans sa structure, les forces de la lumière (principe de la conscience), les eaux supérieures (corps astral) et les eaux inférieures (corps lunaire), ou astrale inférieur — présence en lui du monde qui plus tard constituera la Lune — sont retenues ensemble par le principe du son et de la vie, comme par un Je supérieur. La synthèse créatrice des forces, de la lumière-vie et de la ténèbre, dominée par les vertus du Verbe, est présente chez l'être humain comme pouvoir androgyne, qui rend sa nature binomiale, capable d'engendrer son semblable. La partie de sa structure, au moyen de laquelle l'être humain androgyne a la possibilité de se reproduire, parce qu'il accueille en elle les Puissances de son créateur, est la partie inférieure du corps, siège des courants lunaires.

La région inférieure, celle des « eaux inférieures » ou région lunaire, est cette partie-là de la sphère terrestre qui acquiert un pouvoir écrasant du moment de la séparation du Soleil à celui où les puissances les plus élevées détachent aussi la Lune de la Terre. Celui-ci est le moment où la ténèbre s'avive de sa propre *vis* radicale et peut opérer une densification de la forme humaine, dans laquelle les forces de la lumière-vie cessent d'avoir leur domination d'origine de la partie inférieure de cette forme. C'est le moment de la destitution de l'Androgyne, ou de la séparation des sexes. Les Puissances du son, qui sont dominantes dans la partie inférieure, pour pouvoir maintenir l'équilibre androgyne de l'être humain, devraient se substituer à sa conscience, en opérant dans la partie supérieure. Mais cela arrêterait la formation de l'être humain, dont la tâche sera de développer ses forces individuelles pour conquérir les pouvoirs de sa nature supérieure, qui lui sont donnés pour le moment. C'est pourquoi, alors qu'est en œuvre la séparation des sexes, ces puissances-là continuent d'agir dans l'homme indépendamment de sa conscience. La vie coopère encore avec la lumière en lui, dans la mesure où sa relation à l'autre terme du couple se tient à l'écart du sexe. Graduellement, cependant, il tend à se relier par voie sensible au domaine intérieur du corps, dans lequel l'harmonie de la lumière et de la vie, grâce aux énergies du Verbe, rend possible l'acte reproductif. La liaison avec le sexe, par voie sensible fait perdre aux forces de la lumière la coopération des forces de la vie.

C'est la circonstance favorable du Serpent, symbole de la forme dégénérante de l'homme, due à l'avantage de la terre aqueuse inférieure sur les forces de la lumière : le commencement de l'activité de la pensée en tant que lumière sans vie, qui deviendra postérieurement reflet mort de la lumière, la dialectique. Les Puissances originaires de la vie et du son dominant désormais directement la partie ténébreuse de la Terre, qu'elles ont arrachées à celle-ci, de manière à en constituer le corps lunaire : fragment inférieur de la Terre, à l'expulsion duquel fait allusion le mythe de la lutte victorieuse des entités célestes avec le Serpent, ou avec le Dragon. Dès lors, la Lune sera le symbole de la nature plus basse de l'homme, dominée par des puissances solaires,

qui ne pourront plus opérer désormais de la même façon dans l'âme de l'homme, sinon par l'entremise de l'acte de sa liberté.

Dans la mesure où il reconquerra sa nature spirituelle, l'être humain vaincra un jour le Serpent : réaliser et dominer la nature du Serpent sera un symbole initiatique. La Lune, dans ce sens, en signalant le moment du Serpent et la perte du pouvoir androgyne, prend au regard spirituel la signification de symbole de l'entreprise, par suite de quoi la constitution céleste de l'être humain peut être restituée, dans le cas où il réalise la synthèse de la nature inférieure et de la nature supérieure : dans la mesure où d'une telle synthèse, il réveille en lui le pouvoir de rédemption : qui est une rédemption du corps lunaire dominant sa vicissitude sexuelle et le mécanisme de la fonction génératrice.

La résurrection d'un tel pouvoir, à la perte duquel sont corrélées la servitude sensuelle de l'amour terrestre, la nécessité de l'égoïsme, la maladies et la mort, est visible dans le symbole de la Vierge debout sur le croissant de la Lune, le Serpent sous ses pieds. C'est comme si la Vierge planait librement dans le ciel grâce à la Lune purifiée de la honte du Serpent, d'où il s'ensuit que le croissant lumineux est l'ostensoir céleste ou le Calice de l'Ultime Cène, qui se révèle comme symbole de l'énergie radicale libératrice de l'être humain.

Cette force radicale porte en soi en vérité le mouvement du serpent : ce sont des puissances dominatrices de la terre liquide inférieure, à savoir, de l'élément lunaire de la Terre, celles qui donnent à l'être humain la possibilité de la génération androgyne, ou de l'auto-génération, avant la prévarication lunaire ou le détachement consécutif de la Terre ténébreuses ou de la partie subterrestre de la Terre elle-même. Ce sont ces mêmes forces qui arrachèrent le corps lunaire de la Terre : non pas parce qu'elles dominent l'obscurité lunaire, mais parce que l'être humain commence à ne plus les dominer. C'est pourquoi le Serpent ne surgit pas à cause d'elles, mais à cause de l'être humain. Pour celui-ci, l'Archange Michel précipite le Dragon.

En substance, la perte de l'Éden n'est pas un état qui concerne la Terre ou la Lune, ou le Serpent, mais seulement l'être humain et non pas en tant qu'elle concerne son être spirituel mais plutôt son âme dans laquelle sont présentes toutes les forces qui ont opéré aux origines, supérieures et inférieures. Le sens d'une pareille histoire c'est le mystère de l'âme de l'être humain : la possibilité de l'esprit de la féconder.

L'être humain n'a pas encore son rang, la forme qui réponde à l'Esprit, parce qu'il ne réalise pas encore dans l'âme le principe spirituel. La séparation de l'âme de l'esprit et la forme spirituelle réfléchie dans laquelle l'âme estime avoir un Je en elle, sont la continuation sur le plan individuel de la perte d'un niveau dont l'être humain en est arrivé à égarer le souvenir et la possibilité d'en concevoir la reconquête consciente.



III La femme céleste

Les forces du Verbe qui, au moyen de l'éther de son, ordonnent l'élément inférieur de la Terre (Lune), opèrent en tant que vertu créatrice de l'être androgyne, sur l'élément identique présent en l'être humain. Elles continuent d'agir dans chaque composante du couple humain, quand celui-ci se forme à partir de la déchéance de l'être androgyne dans le domaine de la nécessité sexuelle. Toute déstituée de niveau qu'elle soit, la dyade humaine naissante détient donc encore le schéma de la génération céleste.

Dans le couple originaire, ces forces-là dominant encore par enchantement le pouvoir du Serpent nécessaire à la génération dans le domaine physique, ou domaine des « eaux inférieures », par l'union des corps des deux masculin et féminin. En effet, le Serpent est encore sous le charme de la musique des sphères : ne disposant pas encore du pouvoir sur la partie supérieure de l'être humaine, il ne peut pas être l'enchanteur de la conscience, parce que celle-ci vit du propre don de lumière : la vertu de la lumière maintient sa communion extra-humaine avec les forces de la vie et du son, ou du Verbe, qui maîtrisent le domaine des « eaux inférieures ». Ceci sera le secret de l'harmonie du couple originaire fondé sur un premier événement divin, lequel a en soi tout le pouvoir de l'avenir, quel que puisse être son développement.

Le secret de l'harmonie originaire, que seuls les Initiés dès lors connaîtront, renfermera en soi le schéma éternel de l'union des deux, intangible à travers l'égarément réciproque et la recherche millénaire au long de l'équivoque de la prostitution. Chaque expression tragique de l'amour terrestre des deux, en tant que recherche impuissante d'un bien supérieur perdu, sera dès lors l'ardente aspiration inconsciente au schéma de l'Arcane Primordial, qui un jour, si l'être humain retrouve la dignité de la connaissance, lui restituera la nature originaire : il pourra rencontrer en soi la nature du serpent, qui n'aura plus nécessité d'enchantement, ayant été vaincue dans le domaine humain par le Rédempteur.

Une telle victoire sera elle-même un mystère inaccessible à la conscience humaine, étant une corrélation du Logos avec le monde terrestre et avec la nature humaine : corrélation impénétrable à la connaissance rationnelle, à savoir à la conscience que l'homme obtient par l'effet de son assujettissement au Serpent. C'est pourquoi la Rédemption n'est pas un don gratuit ou mythique, comme l'estiment certains ésotéristes de ce temps-ci, qui ont l'air de réfuter ce don, au nom de leur autonomie fondamentale, tandis qu'ils sont révérencieusement prêts à accueillir n'importe quelle transmission de pouvoir de la part des maîtres indiens ou islamiques.

Le don du Rédempteur reste inaccessible à l'être humain, aussi bien religieux qu'ésotériste, dont le connaître, en tant que conséquence de l'action du Serpent, n'est pas capable d'identifier en soi la perpétuation d'une telle action et n'opère pas la conversion de soi à laquelle il n'est donné qu'à lui d'opérer. Le don du Rédempteur, pour être accueilli, exige la plus grande autonomie de conscience, l'individualisme le plus radical, le dépassement de la limitation dialectique et de la peur, l'acte intérieur essentiellement sacrificiel. Pour la situation de celui qui recule devant un pareil don, il n'y a pas d'autre explication que la peur de devoir accueillir en soi une force plus élevée, celle du Je : peur de s'ouvrir au dépassement, peur de perdre la limite du Je contingent : peur d'être le Je.

Étant donné que la perte de l'harmonie originaire du couple humain a comme conséquence la convoitise (ou désir violent, *ndt*) et qu'à partir du désir violent s'enracinant en l'homme, naît comme fruit supérieur la connaissance, la réintégration ne peut plus commencer autrement que selon un événement de la connaissance. Dans le connaître l'homme a une faculté née comme une conséquence du « péché originel », mais simultanément il a la possibilité initiale de la conversion : dans la lumière réfléchie est innée la possibilité de restitution de la lumière. La *metànoia* appartient à la liberté humaine : le volitif étant un accord de l'âme consciente avec

l'esprit. Pour cette raison, le couple humain détient potentiellement en lui le germe de la restitution du couple supra-humain.

Le péché n'est pas le sexe, par le fait que originairement, la séparation des corps en masculin et féminin, et la nécessité conséquente de leur réunion sexuelle n'est pas une séparation des âmes. Le pouvoir de l'Androgyne est encore présent dans l'union des âmes des deux. Quand faillit l'union des âmes, la chute réelle de l'être humain commence : l'auto-conscience de l'être humain naîtra du fait que l'âme ne se reconnaîtra plus elle-même dans l'autre.

Le couple originaire porte encore, opérant au plan de la vie de l'âme, l'archétype angélique : son secret c'est de laisser advenir l'union sexuelle selon un processus divin, se déroulant grâce aux Puissances enchanteresses du Serpent, qui peuvent opérer sans être dérangées durant l'étreinte des deux : celle-ci se déroule selon une sainteté protégée par le fait que les deux sont, par rapport à elle, dans un état de sommeil profond. Leur état de veille, comme accord ou musique univoque des âmes, est étranger à l'acte sexuel. Celui-ci deviendra coupable le jour où il sera inévitable que l'état de veille aille au devant de l'acte : c'est le cheminement de la conscience à l'auto-conscience. Ce chemin amène le représenter et le vouloir à une séparation intérieure dans l'âme de chacun, tandis que s'impose un rapport toujours plus étroit de celle-ci avec le monde sensible, qui exige surtout une détermination de l'activité de représentation. Dans le vouloir extra-conscient, les deux âmes ressentiront encore l'union des profondeurs, mais l'activité de représentation commencera à la diviser. Cette représentation coïncidera peu à peu avec l'apparition sensible, jusqu'à ne plus s'en distinguer.

Lorsque les deux cessent de se voir l'un l'autre avec l'œil spirituel et de réaliser leur rencontre comme un échange sacré de forces d'âme, ils commencent à être conditionnés par les images de leurs corps. À la vision de l'autre, comme être unique dans sa complémentarité, récapitulant en soi toute l'espèce humaine masculine ou féminine, se substitue l'apparence de la figure physique laquelle, en valant en tant que telle, perd le sens de l'unicité. Sur le plan physique, en effet, une figure parce que corporelle vaut autant que l'autre : en recherchant l'individualité dans l'apparence corporelle de l'autre, l'être humain se perd dans l'espèce, ce qui revient à dire dans l'animalité : il ne peut pas ne pas trahir l'accord originaire.

Ce regard sur la figure physique de l'autre est un mouvement de l'âme qui ne rencontre plus l'âme au-delà de la corporéité. Dans la phase édénique, le mouvement originaire de l'âme en direction de l'âme était la corrélation androgyne survivante, d'où il s'ensuivit que le corps fluide était un avec le corps fluide de l'autre, par la complémentarité de l'élément masculin-féminin et un avec l'élément féminin-masculin de l'autre. Le caractère physique ne constituait pas le diaphragme, bien au contraire, c'était le milieu pour l'acte spirituel de l'âme dans la corrélation des deux. Lorsque le regard ne rencontre plus que la figure physique de l'autre, le mouvement spirituel de l'âme s'arrête à une représentation qui exige la corrélation à un niveau où l'autre n'est pas, mais simplement apparaît. L'attachement de l'âme à l'apparence au moyen de forces spirituelles, à savoir à une représentation qui n'aperçoit plus l'esprit, c'est le désir violent. La convoitise sera toujours déçue, parce qu'en réalité elle recherche le suprasensible, en croyant vouloir le sensible.

Dans l'apparence vit l'esprit, mais nié : il se manifeste, mais aliéné. Quand l'être humain cesse de percevoir la réalité de l'autre au-delà de l'apparence, il perd le sens de la valeur unique de l'autre, ou de l'universel, qui, en récapitulant en lui — selon le cas (*ndt*) — toute la masculinité ou toute la féminité, a le pouvoir de résoudre l'apparence. À partir de ce moment, toute apparence lui paraîtra l'universel qu'il recherche, mais il n'y aura pas de coïncidence entre l'apparence et l'universel qui lui correspond, parce qu'il ne dispose plus de l'organe intérieur capable de le percevoir : il le recherchera par l'entremise d'un autre être, apparaissant lui aussi comme un être corporel et, comme tel, apparence impénétrable de l'universel dont il est prétexte. Le corps, comme symbole de la convoitise déçue, sera toujours pourtant l'instigateur de la convoitise, le véhicule de la magie de l'*éros* : laquelle jouera sans aucun doute au moyen de

forces spirituelles, sans cependant en posséder le principe : la magie étant inexorablement en dehors de leur circuit d'origine.

Une fois l'apparence de l'autre identifiée avec son être, à savoir, avec l'universel qui presse en étant inconnu dans l'âme et dont il ressent le pouvoir et la nostalgie, l'un rencontrera l'autre, toutefois toujours grâce à des forces de l'âme qui tendent en de tels moments à la communion originaire : laquelle, sauf rares exceptions, est irréalisable, à cause de la scission des forces androgynes sur le plan de la conscience dans laquelle s'engendre le désir violent. Ainsi, dans la rencontre des corps, les deux rechercheront-ils quelque chose que cette rencontre ne peut pas donner. La rencontre sera érotique, intellectuelle, sentimentale : dans ce sens elle se servira des forces de l'âme, qui elle restera inconnue : que chacun croira avoir trouvée chez l'autre en l'ayant identifiée avec l'être corporel qui en est le symbole extérieur.

L'aspect tragique de tout amour humain consistera dès lors dans le fait que chacun, avec des forces d'âme tendra à la corporéité de l'autre, en croyant chercher l'âme, l'amour éternel, le dévouement, la fidélité. La prostitution, en tant qu'inclination psychique tendant à se constituer comme normalité, sera la conséquence de la recherche du bien perdu au travers de l'expérience variée des corps jusqu'à ce douloureux tarissement du sens sacré de la figure féminine qui la réduira à un simple instrument de plaisir, en parvenant à faire de sa désacralisation même le moyen pour un cérémonialisme formellement sacré ou pour des rites de magisme érotique. L'équivoque desquels sera de croire de pouvoir arriver, au moyen d'orientations fluides du désir violent et des formes spécifiques de l'acte sexuel, à une possession des forces sollicitées : lesquelles ne peuvent pas se soumettre à un principe impliqué dès le départ par la convoitise sur laquelle il présume faire levier. Le passage ne peut pas s'entrouvrir à un acte absolu, dépassant les limites de la nature humaine, si l'on se sert à telle fin des forces auxquelles on s'est asservis et dont l'impulsion profonde est d'empêcher le passage.

Plus ardue que jamais est devenue la compréhension du comment, à la perte de l'harmonie originaire du couple humain, est liée la chute de l'être humain jusqu'aux conséquences extrêmes d'une vision de la vie qui exclut l'esprit. Le danger réel, c'est que pour l'être humain intérieur de ce temps-ci, cesse la possibilité de concevoir la valeur d'une telle harmonie originelle.

La réintégration de la dignité de l'être humain, le salut de la culture et de la civilisation, la restitution de la hiérarchie des valeurs et de la réelle fraternité, sont des idéaux qui ne peuvent pas avoir de sens ou de pouvoir de vie, si n'est pas concevable l'accord dont le couple humain détient le secret. Dans la relation du couple, en effet, l'archétype oublié tend à revivre. L'homme peut retrouver la femme spirituelle, la femme peut retrouver l'homme spirituel. Celle-ci est la possibilité des temps nouveaux, dans la mesure où l'oubli puisse être assumé comme une condition de la conscience ouverte à toute possibilité au-delà d'elle-même. Justement, au point où l'on est arrivés, la voie de la réintégration peut être la plus forte, comme auprès d'une limite ultime. Une telle voie, au cas où elle suscite chez l'expérimentateur la décision de franchir la limite, qui est la limite de la conscience individuelle, lui révèle peu à peu sa coïncidence avec la tâche de retrouvaille de l'harmonie éthérique perdue. Le thème de la femme intérieure, ou de l'amour céleste, se présente à lui comme une condition de base, tout près de la possibilité de la rencontre effective avec la créature de l'amour sacré, l'unique, l'épouse originaire retrouvée, qui lui apporte aussi cependant le contenu ineffable du Graal.

On a dit que la clef de l'accord est la connexion occulte de l'être humain avec un système d'équilibres cosmiques, dont la Lune est le support et le symbole. La femme sur Terre continue à maintenir un rapport ancien avec la Lune : elle est détentrice de la connexion, parce que le principe transcendant qui pénètre et domine dans la Lune la matière inférieure est aussi présent en elle comme élément constitutif de son âme opérant jusque dans sa structure physique. Une telle structure, vue dans sa simple apparition sensible, est illusoire, mais elle est également un symbole de ce que l'âme humaine a perdu ou oublié : c'est pourquoi l'homme, en regardant la femme, a le pressentiment d'avoir en face de lui l'être qui peut lui restituer le monde supérieur

perdu : il ressent qu'à travers la figure de la femme affleure l'espoir de la résurrection d'un degré de béatitude et de pureté, dont l'existence actuelle est une privation.

Au-delà de son apparition sensible, un pouvoir naturel peut être pressenti chez la femme qui peut tuer ou revivifier, selon le rapport que le principe intérieure de l'homme parvient à établir avec le pouvoir de la femme. Cette valeur occulte de la femme est décisive pour l'entreprise de réintégration, au cas où soit soustrait à la conception de l'instrumentalité de l'être féminin par des opérations de magie de type aphrodisiaque, propres à des écoles déterminées d'Orient et d'Occident, présumant de posséder la connaissance d'une semblable valeur occulte. En effet, elles ne la possèdent point.

Le mystère caché dans la figure de la femme en tant que porteuse de la réintégration, ou en tant que destructrice, est prévisible sur la base de la notion métaphysique de l'Androgyne : une vérité secrète qui se dévoile comme une illumination décisive, dans cette direction, c'est le caractère féminin de la figure de l'Androgyne, ou de l'être originellement masculin-féminin, porteur de la synthèse de la vie d'âme des forces solaires-lunaires. La configuration métaphysique de l'Androgyne est féminine : chez la femme survit la possibilité la plus élevée d'une magie réintégratrice, en vertu de sa structure de vie d'âme et du corps spécifique. Cela ne veut pas dire que l'être androgyne originaire fût conforme à des caractères de féminité — ce qui serait une contradiction substantielle — mais que la femme, — à cause du rapport de son être de vie de l'âme avec son enveloppe corporelle, réalise inconsciemment la qualité de l'androgyne, parce qu'en elle l'être androgyne de l'âme eu égard à la corporéité dispose d'une autonomie que l'homme ne possède pas : l'âme de l'homme est plus insérée dans la structure physique que celle de la femme. Cette différence de rapport se transmet au corps éthérique, lequel, étant masculin chez la femme, a une consonance androgyne avec la partie correspondante de l'âme, comme cela n'est pas possible au corps éthérique de l'homme, plus adhérent et pour cette raison, plus asservi, à la corporéité physique.

Cet élément androgyne inconscient effleurant dans la forme physique, grâce à une indépendance relative du corps éthérique à l'égard du caractère physique, fait de la femme, aux yeux de l'homme, un symbole d'angélisme, ou de déité, en réveillant des résonances de béatitudes révolues. Mais l'homme ignore le contenu du symbole, ni ne sait qu'il a vivant devant lui un symbole, ou bien une réalité sensuellement impénétrable. Cet élément androgyne exige d'être réveillé et restitué à sa fonction magique, au moment où la fonction de l'oubli, ou de la chute, s'avère achevée.

Le thème de « l'amour céleste » revient dans le temps où une direction traditionnelle, ou mystique, ou providentielle, de l'amour terrestre, est définitivement perdue : dans l'époque où l'individualité humaine, en naissant dans la forme requise par l'expérience du degré le plus bas de l'être — le degré sensible — encourt le risque d'égarer « l'état humain » : dans l'époque où l'être humain peut mettre en doute tout sens supérieur de la vie, et aussi de l'amour humain, le caractère sacré du mariage des deux, le sens ésotérique de la monogamie, tandis que les prêtres eux-mêmes en arrivent à mettre en avant un droit à l'apaisement des sens, en le jugeant comme un droit au corps et en démontrant ainsi qu'ils ignorent que la convoitise n'existe pas dans le corps, mais dans l'âme.

Au moment où l'être humain cesse d'être guidé par l'Esprit, l'impulsion suprasensible du temps lui demande l'initiative de retrouver l'Esprit en lui : au niveau le plus bas de la descente dans le terrestre, son être, qui n'est plus réceptif à aucunes directions spirituelles qui lui sont transcendantes, exige de lui l'*animadversio* [attention ou observation, *ndt*] du danger de la perte de son humanité, mais simultanément lui fait savoir que le temps est venu qu'il se demande à lui-même le contact avec les forces fondamentales de son individualité. Ces forces-ci sont les mêmes qui autrefois dominaient son corps lunaire : ce sont les mêmes qui, en ayant séparé le Soleil de la Terre, laissèrent que le pouvoir du Serpent se fortifiât au seuil du domaine sexuel, en tant que gardien du mystère de la génération.

Ces forces de la vie et du son dominant le Serpent, mais ne peuvent pas lui enlever ce qui a été concédé à celui-ci par l'être humain, avec l'adhésion de son âme aux catégories sensibles. Le moment de la conscience d'une telle histoire originare, présente dans son intemporalité au sein de la structure actuelle de l'être humain, doit être jugé arrivé, si l'écho du spirituel qui vient au secours de l'homme déchu, apparaît désormais silencieux : et il ne semble plus y avoir de spiritualisme ou d'ésotérisme de l'être humain déchu, qui lui offrît aujourd'hui la voie pour appréhender le sens réel de son histoire.



IV

La pierre lunaire

L'époque du Je est celle qui manifeste en bas ce que l'être humain, par décision profonde, peut retrouver en haut. En soi, l'individualité humaine dispose d'une force d'élévation qui lui vient de son devenir auto-conscient dans la forme la plus basse, celle sensible.

Par la force qui lui est intime jusqu'à la transcendance, le Je dispose de la faculté de retrouver l'élévation qui lui appartient comme une condition d'origine. Mais une telle possibilité lui échappe parce que son origine lui est dissimulée par la forme sensible de l'articulation de son énergie dans le terrestre. L'homme actuel ne peut concevoir de réaliser la force en dehors de la forme sensible, alors que la réalité de la force, c'est justement ce qu'elle est au-delà de la limite de la forme dans laquelle elle apparaît, telle un symbole.

La limite de la force s'exprime dans l'activité de représentation, laquelle s'identifie avec la forme sensible, en ignorant qu'elle peut se mouvoir en-deçà et au-delà d'elle. L'impulsion d'identification de la représentation avec l'apparition sensible, c'est la convoitise (désir violent, *ndt*). La scission de l'élément androgyne originaire peut se voir comme la scission du penser et du vouloir. Le penser, scindé par sa propre force interne, tend à la retrouver en dehors de lui-même : sa privation devient désir violent (*brama* en italien, soit aussi convoitise, *ndt*) de l'objet qui lui sera extérieur et, comme tel, valide : l'apparition sensible. En s'identifiant avec son objet, la représentation assujettit la vie de l'âme au domaine sensible : avec lequel la relation subtile est la convoitise. Celle-ci est le substrat de la conscience : cette dernière ne pourra s'affranchir d'un telle sujétion que lorsqu'elle parviendra à voir dans le domaine sensible, non pas un monde fondamental, valide en soi et même propulsant l'histoire, mais plutôt une conséquence de sa propre privation à elle et aussi lorsqu'elle fera appel à son propre principe afin qu'il assume l'impulsion du désir violent et la restitue en tant qu'articulation de son énergie.

Chez l'être humain, le canal de l'esprit est parcouru de convoitise : le courant de l'esprit dans un tel canal devient convoitise. À partir du moment où le couple originaire commence à avoir conscience des fonctions de la nature corporelle auxquelles il était étranger, la convoitise naît pour lui avec la connaissance : le couple humain est expulsé du Paradis : ce qui revient à dire qu'il est expulsé de son corps de vie, ou éthérique : il chute dans le corps physique. La vie du vouloir se sépare de la lumière du penser : cette lumière devient réfléchie : en manquant de vie, elle réalise son être comme un reflet. Le lien de l'âme au reflet, c'est la convoitise. À partir de ce moment, toutefois, le pouvoir du Je en tant qu'esprit, a en soi le secret de sa résurrection, parce qu'à chaque fois sa force se présente dissimulée dans le désir violent : qui est la vie échappée et stupidement réunie au reflet. Le reflet devient l'isolateur de la convoitise, s'il est vécu comme un reflet pur, ou pure pensée, par le Je. Il s'unit alors à une vie, qui n'est pas la convoitise, mais sa lumière de vie originaire. Dans un tel cas, on a un relèvement de l'âme d'un état de mort : le commencement d'une réelle résurrection.

La convoitise est la substance de l'esprit, par laquelle l'âme tombe dans la mort apparente, qui est l'oubli de sa structure édénique : l'oubli de l'harmonie de la lumière avec la vie. Toutefois, dans cette aliénation même, à savoir dans la possibilité qu'à la lumière réfléchie de se laisser contempler comme une mort, le principe de résolution de l'apparence est présent, c'est-à-dire le principe qui désenchante la mort. La mort apparente de l'âme, en tant qu'état de convoitise, est la source de la *mâyā* du monde. *Mâyā* dissimule la magie de la résurrection.

À partir de cette mort apparente, qui est privation de l'esprit, l'âme projette sa désanimation dans le monde, qui surgit au-devant elle comme une altérité objective et opposée. De cette mort, la résurrection a son secret dans ce même courant de la convoitise, dont le canal inférieur est l'*éros* et celui supérieur la pensée réfléchie, ou dialectique, l'expression de la désanimation. La dialectique est la codification de la convoitise. C'est pourquoi le Serpent a deux

têtes : en haut et en bas : auprès du représenter et auprès du vouloir. Ce qui équivaut à dire que les adversaires de l'être humain sont deux, mais par rapport à la possibilité qu'il a de renverser, au moyen de la résurrection de l'âme, le courant de convoitise, ils constituent une force d'opposition synthétique qui prend des aspects divers, selon le lieu de l'âme où l'être humain tente la libération de soi. Pareillement, à cause de la correspondance mutuelle de la réalité au symbole, celui qui aspire, dans le temps présent, à se relier aux Mystères d'Occident — qui récapitulent aujourd'hui la fonction passée de l'Orient — doit pouvoir reconnaître deux adversaires redoutables du Graal, deux doctrines admirablement articulées, qui ont pour mission de dévier sa quête, en indiquant un faux cheminement vers le siège des Mystères et de paralyser pour toujours ses forces.

L'Art de l'Antique Adversaire c'est d'opérer chez l'être humain dans le véhicule de ces forces d'âme au moyen desquelles il s'identifie avec la corporéité et avec le sensible pour avoir une conscience de soi, et de manière à ce qu'il se croie libre : forces d'âme impersonnelles et puissantes en soi, mais s'aliénant dans le courant de la convoitise : convoitise dans le penser, convoitise dans le sentir, convoitise dans le vouloir : depuis la dialectique qui construit la culture, au sexe qui en alimente le niveau inférieur (En vérité, le sexe dégrade la culture, non pas tant en lui fournissant un contenu, que bien plus du fait qu'il agit chez l'être humain comme un pouvoir paralysant les forces intuitives pures nécessaires au processus de la culture).

L'Art de l'Antique Adversaire c'est de maintenir séparées dans le courant de la convoitise les forces du penser de celles du vouloir, dans le cas où l'être humain n'en connaît pas la synthèse, qui est le commencement de la restitution androgyne intérieure : la représentation, ou l'imagination étant la polarité féminine, le vouloir celle masculine. La reconstruction intérieure de la synthèse originaire, qui pourra se réaliser un jour comme une restitution de la structure adamantine de l'être humain, est le principe de l'amour sacré.

C'est pourquoi l'art de l'antique Serpent c'est d'agir dans la région de l'âme où, au moyen du courant de la convoitise, il peut faire naître chez l'être humain l'illusion de choisir de soi, en lui faisant confondre durant sa vie l'état de sommeil profond, propre au corps lunaire, ou la mort apparente avec laquelle il assume minéralement le monde, avec la série des apparences, y compris l'apparence de l'autre. La convoitise produit l'apparaître : elle a besoin de l'apparaître pour subsister. Le jeu des apparences est en effet la possibilité que le Serpent suggère à l'être humain les idéaux et raisons de sa vie : de l'amour à la compassion, à la liberté, au spiritualisme, à la puissance, à la religiosité.

Dans le cas où il maintient séparées dans l'âme les deux forces du représenter et du vouloir, l'Antique Adversaire peut dominer l'être humain : il l'empêche en effet de réaliser le Je, lequel détient en lui intact son pouvoir androgyne originaire : il réussit (l'Adversaire, *ndt*) aussi à faire vivre l'être humain dans le reflet du Je, à savoir là où vit le Je, en étant fragmenté dans les mille formes du reflet, s'opposant les unes aux autres, se croyant être lui-même (le Je, *ndt*) dans chaque forme dans laquelle le reflet lui fait miroiter son idéal de vie, ou son *credo*, ou sa mystique, ou son ésotérisme. Dans le courant de la convoitise inobservée, l'adversaire parvient à la faire se diriger vers une magie sexuelle, vers un ritualisme érotique, dotés pareillement des chrêmes de la Tradition et de la dialectique actuelle.

En réalité, personne ne peut contredire la convoitise, même quand on s'oppose à elle, parce qu'en effet, personne ne distingue d'où elle prend naissance. Et si elle est co-naturelle au Je (une seconde nature du Je en quelque sorte, *ndt*), la non-manifestation de celle-ci ne peut même pas la surmonter. La réalité, c'est qu'il ne s'agit pas vraiment du Je, mais de son reflet, de sa présence contingente : c'est cette présence contingente-ci que celui qui fait obstacle renforce en utilisant le pouvoir du Je. Le problème de l'être humain c'est de trouver le Je auquel il fait référence : de percevoir qu'il parle du Je, comme s'il l'était réellement.

Le cheminement vers la découverte du Je, c'est l'amour sacré, en tant que force qui pousse la conscience dans la région inconnue de l'âme, vers un point absolu : c'est la voie de la loyauté

et du don à l'être intérieur qui se révèle chez l'autre. Le mouvement de l'amour sacré jaillit du Je, en tant qu'impulsion sur-consciente de la conscience pour une quête d'éternel : la recherche du Je lui-même, à laquelle fait allusion l'énigme dans la symbolique de la pierre du Graal. Celui qui se meut selon l'amour sacré, recherche son Je supérieur chez l'autre terme du binôme, parce qu'il ne peut le retrouver qu'en lui. Le Je porte en soi restituée la vertu du dépassement de l'humain, le secret androgyne de l'âme : la tâche, c'est de discerner le point où l'activité du Je exprime son secret dans l'âme, une transcendance qui est le cheminement par lequel l'âme enfin s'éveille de sa mort apparente.

Toutes les forces qui agissent à l'origine sont présentes dans l'âme humaine, y compris celles du Serpent, par lesquelles est préservée la domination du courant primordial de vie, tant que le Je n'éveille pas en lui les forces qui ont radicalement vaincu le Serpent. C'est en définitive la tâche du Je : rendre actuelle le don du Rédempteur : Parsifal découvre cela lorsqu'un Vendredi saint, il comprend le sens de la longue pérégrination qui fut la sienne et de son invincibilité au combat.

La tâche, c'est de découvrir que le Serpent est vaincu chez l'être humain dans le corps vital originaire resté intact, en dehors du courant de la convoitise dans lequel se meut la conscience réfléchie. L'entreprise du Graal consiste à retrouver une intacte vie de lumière à l'intérieur de l'humain : une entreprise qui équivaut celle du dépassement de la conscience réfléchie. En vérité, il s'agit du dépassement de ce qui normalement est considéré comme humain. L'amour sacré réalise une telle entreprise, parce que c'est le mouvement de l'âme qui surmonte le domaine de la consommation et de la mort, par amour de l'Esprit, qui est l'être de l'autre.

L'entreprise de l'amour sacré se déroule dans l'intériorité des deux, selon l'élan profond d'un vouloir tendant à dépasser la limite individuelle. Un tel vouloir en substance retrouve son unité avec le penser : c'est pourquoi il surmonte la limite de la conscience réfléchie, jusqu'à rencontrer le son lumineux du corps vital édénique, gardant le secret de la corrélation originaire ou de l'amour surhumain, qui seul peut racheter l'humain. Il porte le pouvoir de l'antique musique créatrice dont est substantiellement structurée l'âme : de laquelle celle-ci s'est distancée pour se manifester dans la conscience réfléchie. La corrélation du couple super-humain est retrouvée comme dimension de la conscience résonnante selon l'archétype éthérique, dont la restitution est symbolisée par le diamant solaire extrait de la pierre lunaire : le précieux contenu du Graal, pour lequel sens caché, il n'y a pas de pensée rationnelle ni d'ésotérisme érudit qui puisse en rendre compte.

La naissance du Je, à l'époque de l'âme de conscience, se présente comme l'avènement d'un principe qui a la possibilité d'unifier les deux forces : le penser et le vouloir. Si l'on peut envisager dans la scission de telles forces le signe de la perte du pouvoir androgyne originel, on peut également comprendre comment leur synthèse est la condition de la réintégration humaine. Le pouvoir de synthèse est la vertu du corps éthérique originel.

Le courant de vie séparé du courant de connaissance est le vouloir qui déchoit dans la convoitise, par l'entremise duquel l'être humain veut de manière illusoire, parce qu'il n'obtient jamais son objet. L'activité de représentation, scindée du courant du vouloir, est la pensée dialectique qui fournit au désir violent l'aliment des apparences du monde : et non pas la réalité du monde, mais celle du reflet. La chute dans les aberrations sexuelles, que tout être humain porte stratifiées en lui, peut être envisagée comme une conséquence de cette corruption réciproque du représenter et du vouloir et de leur incapacité de se rencontrer selon l'unité de l'origine. C'est la rencontre qui ne fut plus possible après la « chute », mais qui se présente aujourd'hui comme la possibilité du Je.

Quand le sentiment de la re-rencontre unit les deux termes du couple humain et par une impulsion autonome tend à s'élever vers la région du son-lumière, la stratification des involutions spirituelles se présente comme la barrière qui interdit le passage, ou le nœud gordien qui exige d'être dénoué : d'où, jusqu'à hier encore, seul un sacrement comme le mariage rendait

possible l'entente des deux, selon une protection intérieure en rapport avec la domination des impulsions corrompues. Une telle protection a désormais perdu son efficacité et son sens. Aujourd'hui, la stratification des impulsions corrompues se découvre et fait valoir ses droits sur le plan humain, pas seulement par le truchement de la psychologie, mais même au travers de l'éthique religieuse.

La restitution de ce qui a été écarté, à savoir l'amour sacré, exige dans l'âme une action outrepassant l'humain et toujours rigoureusement individuelle. C'est la tâche d'un sentir dont le point intègre, capable de résonner selon une harmonie antique doit être retrouvé dans l'âme. L'émanation de l'amour, en se vivifiant de son impulsion profonde, retrouve en soi l'élément primordial : mais à cela lui est nécessaire l'autre polarité de l'esprit, l'impulsion de la connaissance, qui lui donne un moyen d'isoler de soi le domaine de stratification des impulsions corrompues. On verra comment le surgissement de l'auto-conscience de l'être humain n'a pas d'autre objectif.

La synthèse des deux polarités, penser et vouloir, en tant qu'événement supérieur de l'auto-conscience, restituant au sentir sa capacité de musicalité antique, non seulement isole le domaine des instincts corrompus, mais elle l'en prend connaissance d'une manière qui n'est pas possible à l'investigation de la pensée inévitablement conditionnée par les instincts. Elle le connaît selon un mouvement qui, à chaque strate rencontrée de l'aberration sexuelle, fait correspondre d'en haut la force formatrice correspondante, qui devient ainsi une force d'élévation de l'amour sacré. L'instinct n'est pas supprimé, il est vécu à un autre degré comme une force bénéfique.

L'amour sacré affleure comme une possibilité inconnue dans tout amour humain, en étant son moment d'élévation ou d'impersonnalité, capable d'apporter aux deux l'écho d'une béatitude extra-humaine : moment dont les deux ignorent la source et qui, pour cette raison, en passant à autre chose, selon un cours désormais normal, perd sa vertu magique. D'une telle vertu, les deux peuvent en avoir une relative conscience lorsque sa magie a disparu. Dans le moment où la magie est présente, d'ordinaire il n'existe pas d'énergies de conscience capables de l'assumer. Une telle magie peut toutefois être consciemment adoptée et poursuivie, amenée à son achèvement, au moyen d'une action radicale du Je conscient. Il s'agit de comprendre pourquoi l'auto-conscience est née en tant que sens final : certainement pas pour se retrouver asservie à la vie physique.

L'ascension magique du sentir est une œuvre de l'auto-conscience qui recherche sa source intérieure et sollicite pour cela un vouloir qui parvient à des régions profondes. Comme on y a fait allusion, l'élévation de l'amour sacré répond à une série de degrés de résolution dynamique des divers composés de la stratification profonde de l'aberration sexuelle. Il ne s'agit pas d'expériences sexuelles mais plutôt d'opérations de dégagement par des images. L'aberration sexuelle exerce son empire au moyen d'un pouvoir imaginaire usurpé. L'auto-conscience à comme vrai véhicule l'imagination créatrice : l'activité imaginative, qui ré-acquiert peu à peu son propre élément de vie, en rapport avec son dégagement des impressions érotiques. On peut comprendre le sens d'une telle action libératrice, si l'on tient compte du fait que l'élément créatif, égaré par l'imaginaire humain est justement le vouloir, ou le courant de vie qui, comme on l'a vu, scindé par le représenter, à cause de la convoitise, afflue dans le « corps lunaire ».

L'imagination créatrice est en réalité un pouvoir androgyne : c'est l'amorce d'une synthèse consciente des forces du représenter et du vouloir. Lorsque la volonté afflue dans le penser, grâce à la discipline de la concentration, l'énergie du vouloir confère au penser le pouvoir de se dégager de l'organe cérébral et de vivre selon son courant originare. C'est la résurrection initiale du courant solaire primordial, imprégnant la Pierre Lunaire : son premier mouvement l'amène à se heurter à ce qui s'oppose à sa vraie nature : la stratification de la nécessité érotique aberrante. À chaque couche, que le courant de vie imaginative peut rencontrer et résoudre, correspond l'ignition d'une vie supérieure du sentir qui se révèle comme la résonance dans l'âme d'une musique cosmique. Le degré de béatitude que l'on peut expérimenter sous l'effet du plus grand coup de foudre humain, est dépassé par l'ignition d'une telle activité du sentiment.

Une semblable expérience est uniquement réalisable comme rapport métaphysique des deux qui composent le couple humain : elle n'est pas réalisable par l'ascète qui chemine seul. L'ascète qui progresse seul peut accéder aux degrés supérieurs de la conscience jusqu'à une limite, au-delà de laquelle il peut avancer seulement s'il reconnaît dans l'*éros* l'instance radicale de la nature, laquelle pose la limite : évoquant la vertu de l'amour sacré. N'importe quel amour adressé au Divin, n'importe quelle mystique émotionnelle, ou *bhakti*, n'importe quelle forme de charité, affect ou compassion humaine, sont dépassés par l'impulsion de l'amour sacré : qui les comprend tous et les amènent à un achèvement pour lequel seul l'homme porteur d'un Je est prêt.

Un amour humain peut s'élever au Divin ou bien il peut retrouver le Divin derrière les apparences, uniquement s'il dépasse la condition qui l'asservit à ce degré de l'humain qui consacre la réification de l'apparence. Un tel degré n'est pas le sexe, mais la stratification des convoitises aberrantes, devenue nature physique. Les ascèses et les mystiques du passé ne comportaient pas le dépassement d'une telle condition : l'ascète pouvait établir un rapport avec le supra-monde en faisant abstraction du domaine de l'*éros*. Dans l'époque du Je, ce domaine se pose comme le lieu physique-métaphysique qui garde les clefs de la réintégration. L'ascète qui progresse seul, à un degré déterminé trouve que le seuil de l'humain coïncide avec la limite du domaine de la dégradation de l'humain. Il ne peut plus avancer au-delà s'il ne connaît pas le mystère de l'Isis-Sophia, qui est le mystère de la rédemption de l'*éros*. Pour lui, ce n'est pas seulement une expérience de la femme intérieure, mais plutôt et surtout une rencontre avec la créature féminine qui la personnifie. La présence vivante de la femme provoque l'élément décisif de la réintégration, comme un pouvoir qu'elle incarne, mais ne réalise pas, sinon au moyen de la rencontre.

Le sens de « l'état humain » est restitué par l'amour sacré, parce que celui-ci seulement peut justifier avec sa lumière la présence des catégories de l'*éros*. Sans une justification semblable, la phénoménologie du sexe, avec ses organes et ses tensions, la reproduction animale et la vie quotidienne du couple humain, est une vicissitude aussi obscure que tragiquement obtuse, qui déroule catastrophes et décadences pénibles qui l'accompagnent.

Chacun des deux est porteur d'une force qui complète celle de l'autre et que l'autre porte en lui, dormante. L'homme a en lui sa propre femme intérieure, la femme son homme intérieur. Tout développement spirituel, en étant une oeuvre continue de synthèse de la représentation et du vouloir, est un mouvement de réintégration androgyne. Dans ce sens, l'homme détient les clefs de la restitution androgyne de la femme, la femme celle de l'homme, parce que l'élément de la réintégration, que l'un développe comme valeur incorporelle, est incarné chez l'autre: l'élément céleste chez la femme, l'élément volitif-terrestre chez l'homme. Au couple initiatique, l'animation de l'élément incorporel, par lequel l'un complète l'autre, est possible: il est important de comprendre qu'il ne s'agit pas d'union selon une dépendance réciproque, mais selon une libération mutuelle.

La rencontre des âmes des deux se déroule selon la vertu d'un être androgyne archétype, qui vit simultanément dans les deux, séparé dans l'âme de chacun de son assujettissement au caractère fini de l'individuel-corporel. L'impulsion androgyne archétype, obtusément ressentie dans le domaine sensible, amène le couple humain ordinaire à se réunir selon le violent désir corporel, en quête d'une béatitude due à l'illusion momentanée d'une transcendance de soi : laquelle, toujours sur le point de se révéler dans l'acte sexuel, est aussitôt dévorée par l'orgasme avide de l'ego, uniquement tendu à se ressentir lui-même, à absorber, selon un vampirisme inconscient, le courant d'émanation de l'autre pour le détruire.

Alors que s'éveillent en l'homme les forces de l'auto-conscience, il peut tomber dans l'erreur de croire que le sens ultime de celle-ci soit une vie terrestre plus intense et plus physiquement articulée: il peut tendre à cette organisation-là de dépendance à la convoitise de vie, qui est la situation de la civilisation subversivo-technologique. On peut appréhender

l'absurde d'une telle organisation dans le cas où l'on considère que les forces de l'auto-conscience ne peuvent pas être assujetties à la convoitise de vie sans s'altérer et devenir destructrices, leur tâche étant de pénétrer intérieurement la vie. Le sens concret de l'auto-conscience, c'est de réaliser le Principe de la vie, le Logos.

Dans le cas où l'auto-conscience puise à ses propres forces originaires, elle découvre que l'empêchement à la réalisation de son propre principe est la dégradation de l'humain scellée par le sexe. L'être humain auto-conscient ne commet pas l'erreur d'éviter mystiquement la confrontation au sexe, ni celle de le subir comme une évidente catégorie humaine: il perçoit, par contre, le pouvoir illicite d'une telle catégorie sur la conscience et sur l'âme.

L'homme auto-conscient découvre ce qui l'empêche de réaliser la vie de l'âme: il perçoit la scission du penser et du vouloir dans le courant de la convoitise, qui est une convoitise de toute apparence physique et radicalement du sexe. Son oeuvre est, pour cette raison, une oeuvre de réunion des deux facultés, laquelle, à un moment déterminé, exige de s'accomplir au-delà de la limite individuelle, son sens étant le dépassement de ce qui retient l'individuel bloqué dans les profondeurs. Une nouvelle vie du sentir est le signe du dépassement de la limite individuelle: cette nouvelle vie est plus qu'un événement mystique, en étant l'action radicale de l'auto-conscience, laquelle renferme en soi le possibilité de toute expérience mystique. La retrouvaille de la « femme intérieure » devient pour l'homme aussi un événement extérieur: l'oeuvre de l'être auto-conscient et la direction du *Karma* coïncident.

La réunion des deux devient réelle aussi bien comme événement intérieur que comme accomplissement extérieur, ou réalité symbole. La réunion est avant tout l'oeuvre suprasensible du penser et du vouloir : pour qu'elle puisse être accomplie, elle doit renaître, comme une mesure de l'audibilité du son céleste, le sentir. L'ascète, qui peut écouter ce son céleste, connaît le mystère de l'Isis-Sophia, dont il accueille la force de restauration du mariage originaires : le sens occulte de l'Androgyne.

La réunion des deux, en étant la résurrection consciente d'une vertu primordiale de la Terre, ne peut pas ne pas avoir contre elle les puissances qui dominant l'être humain au moyen du passé, ou ce qui est mort, de la Terre : il ne peut pas ne pas affronter de tragiques épreuves, en ayant de toute manière contre soi ce qui apparaît une valeur éthique ou légaliste ou discursive, sur la Terre : à savoir l'énorme puissance du conventionnel.



Reconquête de l'accord originnaire

Dans la fonction actuelle du Je, on peut dire qu'est potentiellement contenue la force spirituelle qui opéra aux origines : celle-ci agit à présent en lui comme le pouvoir même avec lequel il s'éloigna d'elle pour être autonome. Le sens de la naissance du Je, c'est l'adhésion de l'esprit aux catégories sensibles jusqu'à une identité qui tend à l'anéantir. Dans le temps présent, l'anéantissement en arrive à un point tel qu'il exige que le Je retrouve sa propre identité de soi. Tel, brièvement, le sens de l'expérience physique du Je, se développant jusqu'à exclure, mais par là même également à la solliciter, sa réalité, laquelle est métaphysique.

Du point de vue cosmologique, on peut dire que le Je s'identifie avec les catégories de la minéralité, ou avec les puissances du Serpent, parce que les forces dominatrices du Serpent et ordonnatrices du Cosmos, affleurent à un moment déterminé comme base de l'auto-conscience, là où l'être humain est touché par le Serpent, dans une région d'indépendance absolue, dans laquelle il existe vraiment, mais sans le savoir. Son auto-identification avec la minéralité, son égarement dans le sensible, jusqu'à venir à en renier son propre être suprasensible, lui est consentie par sa radicale essence suprasensible.

On peut comprendre comment la tâche de la réalisation de sa nature véridique, le Je puisse l'effectuer au moyen d'une négation de ce qu'il est, parce qu'il est identifié à la nature sensible. On a vu comment une telle identification est retenue en profondeur par la convoitise et le sexe : le Je n'est pas conscient du pouvoir surhumain de son mouvement d'identité obtusément tourné vers le monde des apparences. Le sens de sa réintégration c'est de retourner un tel pouvoir vers ce qui est réel et permanent au-delà de l'apparence. Dans le Je, on peut reconnaître cachée la force capable de réacquérir le pouvoir de la lumière, celui égaré par le couple originnaire, et la domination de la vie, celle égarée par le couple androgyne qui l'a précédé.

À cause de l'identification inconsciente avec le monde des apparences, la polarité de la manifestation du Je dans la sphère sensible surgit opposée à celle de son énergie originnaire : le sexe est un avec le pouvoir qui interdit la communion du Je avec sa propre essence. Mais un tel pouvoir appartient au Je. C'est pourquoi l'entreprise de retrouvaille du Je consiste dans le dégagement de son élément transcendant au sein de la domination du sexe.

Le mythe des origines met en lumière le sens du rapport de profondeur entre auto-conscience et sexe. La volonté radicale par laquelle l'être humain adhère à la matrice sensible, est la force originnaire de l'Esprit déviée : il est placé en conditions de la dévier vers l'apparition sensible, à savoir, vers la négation de l'Esprit, parce qu'à partir d'une telle déviation, il a la possibilité de l'autonomie. Celle-ci se manifeste comme une opposition à l'Esprit, à cause des forces tellurico-lunaires qui l'ont rendue propice : de telles forces demeurent dans la nature humaine dans la mesure où l'autonomie de l'être humain fait appel à elles, sans qu'il le sache. Par l'entremise du sexe, elles détiennent simultanément la condition de l'auto-conscience et l'expression de l'autonomie uniquement en fonction de la convoitise du sensible : l'égoïsme.

Aujourd'hui, cette opposition-là a épuisé sa tâche : toutefois, l'être humain persiste en elle sans s'en apercevoir. L'opposition peut être dépassée par les forces de la vie et du son, ou du Logos solaire, qui dominèrent depuis le début les courants inférieurs de la Terre. Ces forces de la vie et du son continuent à dominer la ténèbre lunaire, à savoir, la résistance radicale de la matière physique, pour rendre à chaque fois possible l'acte reproductif et la naissance d'un nouvel être humain du giron maternel. Avec ces forces, aujourd'hui l'auto-conscience à la tâche de se réunir, afin d'éviter la formation d'une génération sous-humaine, évoluée seulement physiquement.

Avec les Puissances de la vie et du son, la conscience du couple originnaire était en état de corrélation harmonieuse : par l'entremise de ses propres forces de lumière. Elle leur laissait accomplir leur œuvre, en accueillant une vie de lumière béatifique. Par l'entremise du courant de la vie, la lumière de la conscience se conjugait aux Puissances du son. L'union des corps

avait lieu selon une pure spontanéité de vie de la lumière, dominée par les énergies suprêmes du Logos, vis-à-vis desquelles l'être humain se trouvait plongé dans l'état du sommeil profond. Il éveilla progressivement la conscience de soi, comme une corrélation de ces forces de lumière avec le sensible, en dehors de la vie avec le son : surgit ainsi en lui la convoitise de l'apparition physique de l'autre, non plus vu comme un être intérieur, mais plutôt comme une forme sensible : l'ombre de la lumière.

L'être éveillé par le truchement de la conscience de l'ego fait perdre à l'être humain la corrélation pure, qu'il pouvait avoir autrefois, avec les énergies du Verbe opérantes dans l'acte sexuel. Le contact avec celles-ci devient impur, parce qu'il advient selon le désir violent d'une forme qui est, dans son exclusif vouloir de forme sensible, le symbole du moment où les forces de la ténèbre inférieure parviennent à avoir le dessus sur l'être humain : de par une telle supériorité, il perd en effet dans un premier temps, le pouvoir androgyne, et, dans un second, la corrélation angélique du couple originaire. C'est le moment du Serpent.

Le Serpent symbolise la dégradation de l'énergie originaire et le niveau à partir duquel celle-ci doit renaître. À partir du moment de la dégradation, tout plaisir sexuel sera un aspect de la béatitude surhumaine inversée : l'être humain recherchera d'une façon ou d'une autre avec les forces de l'âme, l'âme de l'autre dans son apparence corporelle : la joie sexuelle lui donnera la sensation fugitive des retrouvailles d'un bien originaire, mais il sera toujours inévitablement déçu.

Le plaisir à chaque fois déçu, mais attirant l'être humain selon une convoitise à chaque fois rallumée, amène celui-ci à rechercher, au-delà de la forme de la satisfaction devenue habituelle, ce qu'il pense dissimulé, à cause de l'accoutumance et de la déception, sous d'autres formes : toute perversion du sexe est le jeu illusoire du désir violent qui conduit l'être humain à rechercher dans des modes ultérieurs de l'*éros* corporel quelque chose qui lui échappe inévitablement, parce que ce quelque chose appartient en fait à l'âme et non pas à la corporéité. La série des perversions sexuelles est la domination de la force inverse, ou force du Serpent, constitutionnellement présente dans tout être vivant, telle une tache radicale qui marque toute la nature terrestre, en impliquant, à cause de la prévarication humaine, le monde animal et en partie celui végétal.

La dégradation de l'*éros* selon le courant de la convoitise est la conséquence inévitable de la descente de l'esprit dans la corporéité, jusqu'à la conscience sensible : à partir de celle-ci, comme on l'a vu, l'auto-conscience prend naissance, laquelle, dans sa forme purement rationnelle, est la conquête récente de l'être humain. C'est pourquoi la remontée de l'être humain s'esquisse substantiellement comme une résolution des strates de cette dégradation sexuelle-là, qui est le prix de l'auto-conscience. Celle-ci ne peut pas se limiter à être un fait rationnel : d'autres degrés de l'être doivent l'incarner afin qu'elle soit une réalité vivante et non pas un simple phénomène dialectique.

La remontée de l'être humain à son rang d'origine ne peut pas ne pas se trouver confronter, comme devant une barrière, aux strates de la dégradation sexuelle : à tout réveil de la faculté spirituelle originaire répond, comme opposé à lui, un degré de la corruption de l'*éros*. La tâche du disciple du Graal n'est pas celle traditionnelle de se détacher de manière ascétique de la catégorie des sens, ou de la laisser dominer, de manière sacrée, selon une sagesse rituelle transcendante au Graal, mais plutôt de procéder, par l'entremise d'une alchimie intérieure, à la résolution graduelle des servitudes qui déterminent la dégradation dans l'âme. Une telle perception devient un véhicule des forces de Rédemption. Aujourd'hui, le Je détient en soi la possibilité de se rendre compte du sens de sa propre histoire et de la relation qui rattache sa vie intérieure à une image du corps et du monde physique, assumés comme réels parce que privés de leur contenu vivant.

Par l'entremise de l'activité de l'âme consciente, aujourd'hui l'être humain, parce qu'il est libre, peut codifier sa condition de dépendance au sensible jusqu'à l'absurde, en se servant de la

science, dans la mesure où celle-ci est ignare quant à son propre processus cognitif de base. Mais de cette façon, il trahira définitivement sa propre nature spirituelle et perdra l'occasion du Je, dont le sens est la restitution de la nature originaire magico-solaire, au moyen des reconquêtes des degrés qui conduisent à elle : degrés au long desquels il est descendu, à cause de l'aliénation sexuelle, jusqu'à l'actuelle condition rationnelle sensorielle.

Le mouvement de l'auto-conscience dissimule en soi la sève vitale de l'énergie intacte du Je. Grâce à la présence de cette force intacte, le Je peut se demander à lui-même le secret de sa nature profonde et la voie de la remontée, il peut se mouvoir selon un choix lucide et une pure décision volontaire.

L'entreprise, esquissée par la symbolique du Graal, conduit l'être humain à reconnaître le pouvoir du Serpent dans l'âme. Parsifal ne peut rien pour la rédemption du Graal, avant de reconnaître la magie infernale de *Chastel Marveil*, subtilement opérante même en lui. La reconnaissance du pouvoir du Serpent, comme l'*animad-versio* [l'attention de l'esprit., *ndt*] la plus élevée de l'être humain, est déjà l'action d'une force victorieuse dans l'âme : la force du Logos. La vision de la tâche en découle, par suite de quoi l'entreprise peut être réalisée. La tâche, pressentie et assumée, se révèle comme une entreprise de résolution de l'*éros*, impliquant une expérience nouvelle du rapport du couple humain. Les deux sont sur le point de clore un long cycle de dispersion, c'est pourquoi ils se retrouvent.

La retrouvaille exige un profond état de recueillement des facultés de l'âme et la décision définitive du dévouement. S'annonce la limpide expérience résolutive de l'Esprit. Pour le chercheur capable d'une telle décision, il y a l'autre être de l'accord originaire qui attend. Mais c'est l'homme qui doit être prêt. On peut dire que la femme est virtuellement prête. Entreprise poétique, entreprise de l'amour le plus immatériel, idéal qui apparaît irrélatif à la *dynamis* brutale de la réalité quotidienne et à l'autorité du monde des sens, doté de sa technologie, de son éthique et de sa mystique : et pourtant, une entreprise concrète de la connaissance et de la puissance : celle la plus pratique, l'entreprise la plus réelle de l'homme, porteuse de la force qui peut seule donner une nouvelle impulsion à l'humain. Ce n'est pas le simple amour mystique, la *bhakti*, la merveille de l'esprit indien, la dévotion des saints chrétiens ou des ascètes de l'Islam, mais quelque chose de plus essentiel et dynamique, qui ne peut naître que maintenant sur la Terre : l'amour sacré.

La tâche consiste à retrouver les courants de la lumière et du son égarés dans une expérience sexuelle dominée par la convoitise. Une telle emprise peut être contemplée et dans sa contemplation elle peut être dissipée. Dans l'embrassade qui unit à peine les corps, parce qu'elle part du cœur, en étant la salut d'une rencontre ou l'effusion d'âme à âme, l'abandon, pourvu qu'il soit complet selon l'exigence du cœur, est le signe initial de l'émanation de la lumière. C'est le symbole d'une union qui ne doit pas être trahie. C'est l'accolade à laquelle participe l'épine dorsale, ou la moelle épinière, mais pas le sexe. La forme de l'épine dorsale est celle du Dragon ou du Serpent : dans la pure embrassade, en tant que rencontre d'âme à âme, le Serpent commence à être fasciné par une musique qui n'est plus ouïe : il tend alors à se retirer en lui-même, libérant ainsi le chemin du cœur.

La résistance à cette embrassade, ou l'incapacité d'un abandon complet exempt de convoitise, est le signe du refus de la lumière. L'embrassade, en tant que communion momentanée du cœur, est une extase minima qui ignore le désir violent, en surgissant à l'opposé de celui-ci, le don de soi. Dans le cas où le désir corporel se réveille, ceci est le signe d'un don de soi encore incomplet, une persistance dans le refus de la lumière. Le refus est de toute façon l'aptitude profonde du « corps lunaire », la région de domination du Serpent, capable de fournir toutes les émotions et exaltations, hormis le don de soi. La mesure de l'indépendance d'une telle domination est l'accolade, comme rencontre de l'âme, dans laquelle le courant lumière-vie, correspondant à l'abandon de soi, est objectivement expérimenté.

Le don de soi des mystiques d'Orient et d'Occident ne peut pas atteindre la force du dépassement de la région du Serpent, parce que manque l'élément de l'aride lumière métallique de la pensée abstraite, ou réfléchie, dans lequel l'abandon total de l'âme est réalisé telle une mort, à partir de laquelle seulement la résurrection de la lumière s'avère possible : c'est pourquoi fait défaut le rapport secret de l'âme, en tant que vie-lumière de l'Isis-Sophia, avec le pouvoir androgyne du Je.

À partir de la perception de cette mort de la pensée, formelle, rationnelle, dialectique, la connaissance est possible d'une ré-ignition de la vie-lumière, qui ne soit pas la vivification de la lumière réfléchie. Il y faut l'élan d'une mystique nouvelle, qui porte en soi l'énergie de toutes les autres mystiques antiques et, en plus, un élément nouveau dans le monde, un élément absolu et héroïque, capable de dépasser la limite qui n'existe que maintenant dans sa totalité et son inéluctabilité. Toute doctrine spirituelle du passé peut se voir comme un don qui afflue en se frayant un passage qui subsiste encore dans la ligne de la limite. À présent tout passage est bouché : la limite domine et s'impose dans sa totalité : c'est pourquoi, au-delà de la misère de cette condition moderne, un anéantissement volitif de soi est possible, en tant qu'acte de la conscience.

Le dépassement de la limite c'est l'entreprise de l'auto-conscience, laquelle, aujourd'hui seulement, peut réaliser positivement le don volitif de soi, ou l'anéantissement total de sa propre forme éphémère : elle peut susciter cette offrande du siège du sentir, ou siège des rythmes, dans lequel il n'y a plus de nécessité de combattre contre instincts et passions, parce que la mort de la pensée a créé un vide, le néant du sentir antique, dans lequel transparait nouvelle et sublime, la vie de la lumière. Dans le langage alchimique, on peut dire que les énergies profondes de l'âme passent de l'expérience de la nature transcendante de l'eau (Lune) à celle de la nature transcendante de l'air (Soleil) : c'est le passage des eaux inférieures aux eaux supérieures, le commencement de l'*Operatio Solis*, ou Grand-Œuvre. L'eau se transforme en air, parce que les énergies de la lumière et du son opèrent comme le feu qui réchauffent la Terre : l'eau contenue dans la Terre remonte des profondeurs, en redevenant « l'air de projection » originaire. Le don peut être expérimenté au moment de l'embrassade, mais aussi évoqué dans le souvenir de celle-ci : de toute manière, la possibilité y est présente que le vouloir du cœur de l'homme suscite le noyau angélique de l'âme de la femme, lequel naît à son tour comme référence d'un dévouement aussi vaste que puissant, récapitulant toutes les énergies de l'ego, parce qu'il utilise dans l'âme le canal identique à celui au moyen duquel le vouloir devient normalement convoitise de l'ego.

Dans cette direction, se révèle à tous deux la possibilité de l'ouverture au courant éthérique continuellement alimenté par le sang, comme pouvoir de lumière du cœur : est alors laissée à s'élever, en tant que vertu individuelle, la présence du Logos dans le cœur humain, normalement contredite par le courant éthérique mental. Le don profond de soi, dont on a parlé, est possible pour autant qu'ait été préparé le changement qualitatif du courant mental cérébral, au moyen d'une discipline capable de parvenir à la *dynamis* originaire de la pensée : le courant de lumière de la pensée accueille en soi l'éther émanant du cœur, d'où il s'ensuit qu'il peut devenir, dans le véhicule des énergies de son-vie, une volonté consciente de l'offrande de soi.

On peut parler à ce point d'une ataraxie christique [absence de trouble dans l'âme, *ndt*] comme d'une invulnérabilité ou insaisissabilité, qui commence à régner dans la région du Serpent. Cette région n'est pas le lieu du sexe, mais la région de l'organe cérébral et de la moelle épinière. L'expérience de l'ataraxie christique, comme du caractère étranger de l'âme vis-à-vis du système nerveux, est compréhensible à condition de donner à cette expression le juste sens, qui est la cessation de la dépendance aux réactions habituelles qui, comme telles, sont les mouvements de la convoitise et de l'ego : d'où il s'ensuit que l'on parvient à réaliser sans prédétermination, l'image : « Non pas Je, mais le Christ en moi ». Une réalisation qui équivaut à celle du calme profond, d'une capacité à supporter n'importe quelle adversité, de considérer n'importe quelle catastrophe ou tragédie humaine, sans le moins du monde en être altéré, en

accueillant et en pénétrant tout avec la connaissance libératrice, grâce à une imperturbabilité qui n'est pas insensibilité mais acceptation de l'être comme il est, parce qu'on est au centre de cet être : on coopère au processus de rédemption du monde, selon la corrélation de l'amour sacré, l'amour réel pour le monde.

C'est pourquoi la corrélation n'est pas référence à l'autre, mais seulement à l'élément originaire de soi. Tandis que dans l'amour ordinaire, la corrélation est une dépendance, l'amour sacré est synthèse des individualités libérées. La retrouvaille du Je supérieur est le dépassement de soi du Je libre : don de soi jusqu'à un zéro, ou jusqu'à un vide, jusqu'à un anéantissement de ce qui est valide comme apparition terrestre. Dans ce moment d'anéantissement, afflue le don illimité parce que le Je se remplit de sa vie antique. Aussi peu que cela s'avère à l'observation ordinaire, un semblable pouvoir de don s'expérimente dans l'embrassade comme un salut de rencontre pure, en étant l'acte du Je qui dans un mouvement trouve réalisée symboliquement sa propre nature : dans le sentir, pendant de brefs instants, l'identité de l'autre, mise en relation avec le corps éthérique, réalise sa propre nature supra-humaine. Le geste réalise, au moyen des membres de l'âme, la rencontre des courants fluides de l'Androgyne.

Dans l'impossibilité de s'abandonner à cette accolade ou de s'abandonner jusqu'à la racine de soi, on peut saisir en soi ce qui refuse le Logos, à savoir l'entrave réelle au développement spirituel : on peut discerner la peur de devoir suivre l'Esprit, ou l'aversion à l'égard de l'Esprit, ce qui revient à dire, l'assujettissement au Serpent : la peur de se perdre.

L'embrassade physique-métaphysique, à laquelle on fait allusion, n'est pas l'acte sexuel, mais, dans sa simplicité, elle est la mesure du dégagement de la force radicale du sexe, parce que l'identique pouvoir d'abandon de soi propre à l'acte sexuel, est réalisé comme un abandon au mouvement pur de l'âme. C'est la même force inversée, parce que de nouveau conjuguée à son principe. Ce mouvement est reconnu comme l'identique courant de vie qui sombre obtusément dans le sexe et qui peut se libérer dans l'acte sexuel, dans le cas où il puisse être prolongé jusqu'à sa radicalité selon l'impulsion dont il émane : jusqu'à la profondeur où ce mouvement est substance de l'*Operatio Solis*.

On peut rappeler que la nature essentielle du Je c'est de s'identifier avec tout, en restant inaltéré en soi, selon le pouvoir unifiant qui ne tolère pas la dualité. Le cheminement de la conscience du Je, c'est d'acquérir en substance un tel pouvoir d'inaltérabilité dans l'identité avec l'autre. Le don total de soi dans l'acte sexuel est une forme obscure, ou une altération sensuelle, du pouvoir d'identité du Je avec le monde : le pouvoir androgyne originaire dégradé. Le don pourrait redevenir un événement originaire s'il se déroulait selon la nature réelle du Je : en effet, les puissances du son et de la vie, qui opéraient primordialement dans le sexe, immaculées de convoitise, passent à présent par le Je, ce sont des puissances intérieures du Je ignorées par la conscience réfléchie. L'auto-conscience porte en elle la possibilité du rapport que l'âme de l'être humain primordial avait avec le sexe, parce que dans son essence elle s'identifiait avec les forces du son et de la vie qui y opéraient. L'auto-conscience est tramée en soi par de telles forces.

Le don redeviendrait le véhicule de l'identité originaire s'il se déroulait selon la nature réelle du Je, à savoir selon le lieu qui lui est propre, la sphère incorporelle de l'âme, comme cela se produit dans l'étreinte pure : à savoir, en parvenant à élever la relation du domaine de l'eau à celui de l'air. Le don peut être évoqué et perçu de manière imaginative. Par rapport à lui, l'aliénation de soi, imposée de l'extérieur par la nécessité sexuelle, est ressentie comme un don radical altéré. Le don commence à être vécu avec une même radicalité, comme une aptitude profonde de la volonté, réunie avec le domaine du feu, exigeant une animation rituelle quotidienne : son climat est le calme qui n'a plus aucun support.

Le calme profond est connu dans le courant qui est né de nouveau de la volonté, portant en soi le pouvoir s'aliénant d'ordinaire dans la pâmoison de la volupté. Un tel évanouissement est toujours celui de la volonté. La volonté renaît par une impulsion qu'elle puise au plus profond de soi, parce qu'elle lui est originaire : le courant d'un vouloir cosmique. Celui-ci afflue

normalement dans le mouvement des membres, mais il se dénature et se paralyse dans la domaine sexuel, selon un obscurcissement qui empêche l'âme de voir sa propre privation de vie et l'inversion conséquente de son énergie.

En réalité, ce dont l'âme manque c'est de la vie. Par cette privation profonde, l'*éros* étant normalement un avec la conscience jusqu'à sa source, d'où il s'ensuit qu'il n'existe pas d'acte de l'être humain qui n'ait pas la marque de la convoitise, la possibilité d'un vouloir qui suive le cheminement inverse peut seulement se réaliser dans un don d'identité radicalité et profondeur. Celui-ci est le réel mouvement du Je, l'ascension de l'amour sacré : l'initiale restitution de la vie.



VI

Le pouvoir de la lumière et du feu kundalini

Le produit de la force inverse, ou de l'esprit qui devient convoitise, c'est la pensée réfléchie : l'inversion de la lumière, devenant connaissance, répond à une vérité uniquement quant au poids et à la mesure des choses, à leur apparaître.

Remonter de la pensée réfléchie à sa lumière, à savoir de l'apparence à la réalité, signifie parcourir à rebours le sentier de l'égoïsme et de la convoitise. On peut comprendre comment une pareille tâche, en dépit de la linéarité de sa logique, n'ait plus été comprise, en particulier par ceux auxquels il est possible sur le plan du reflet de codifier spéculativement les formes de l'apparence et de la convoitise. Mais il n'y a pas de problème humain qui ne renvoie pas à une tâche semblable.

Remonter du reflet à la lumière, cela veut dire retrouver un courant cosmique de vie, de profondeur illimitée, qui se restreint lui-même en se reflétant dans l'organe cérébral comme pensée. Une telle vie de lumière, dans son impersonnalité, est le tissu de l'amour humain. Celui qui suit la voie de l'Initiation, en retrouvant la lumière vivante de la pensée, perçoit son jaillissement du centre d'émanation du cœur et peut reconnaître l'achèvement de l'œuvre dans la possibilité de réaliser l'identité avec un tel centre. Il entrevoit le chemin de l'amour sacré, comme un dépassement de la barrière entre la vie de la lumière, qu'il accueille comment courant de la pensée libérée, et la source d'une telle vie qui est le cœur. La barrière est le sexe.

La distinction est essentielle entre la lumière de vie de la pensée et la source de son énergie, qui se reconnaît dans le cœur. La vie de la lumière est reliée au cœur, où se dissimule une énergie plus profonde, le courant cosmique du Je supérieur. Si le passage du reflet à la lumière peut s'indiquer alchimiquement comme le passage des « eaux inférieures » aux « eaux supérieures », on peut dire de l'élévation de la lumière à la vie de la lumière qu'elle correspond à l'élévation de la vision de la nature de l'eau à celle de l'air. De façon analogue, s'unir avec la source des forces du cœur, signifie réaliser l'identité avec la nature transcendante du feu. C'est pourquoi les textes tantriques parlent du « feu » du kundalini.

N'importe quel pouvoir de « feu », dont l'homme dispose naturellement, est impur : aussi bien chaleur de la pensée que celle du sentiment ou de la volonté. Il s'agit de toute manière d'une chaleur de convoitise, dont le parcours ramène au sexe : non pas parce que le feu originare s'y dissimule, mais plutôt parce que dans le sexe s'effectue la processus de son altération. La clef de l'altération est en dehors du sexe. Le pouvoir du sexe sur l'âme est la conséquence de l'altération de la force, altération qui se commet dans les régions asexuée de l'âme.

Le feu central de la kundalini ne sommeille pas en étant gardé par le sexe : au contraire, le pouvoir transcendant du sexe dort en étant gardé par le pouvoir de son altération : le lieu de son essence intacte est la profondeur du cœur. L'opposition du mental au courant éthérique du cœur rend possible l'altération de la force : c'est par la malignité de cette altération que la blessure d'Amfortas devient inguérissable. Du sexe émane la conséquence profonde de l'altération comme un feu impur, possible matière de magie solaire pour qui connaît la clef de l'altération esquissée dans la symbolique du Graal, dans les signes de la Lance et de Coupe, faisant allusion à la hardiesse de Parsifal pour la restitution du Principe de la Lumière. Une telle restitution s'effectue au moyen de la purification du feu impur : non pas celle du sexe, mais celle de la volonté consciente.

L'expérimentateur qui, au moyen du sexe, vise à s'ouvrir à un tel feu impur, part du postulat naïf de pouvoir y retrouver la source : d'où diverses tentatives de magie sexuelle. L'équivoque de celle-ci consiste dans la sollicitation de forces subtiles à partir du sexe, lesquelles par l'entremise du rapport implicite avec la sollicitation, asservissent encore plus celui qui s'ouvre à elles. Elles sont l'élément éthérico-astral inférieur véhiculant normalement la synthèse des courants lunaires-solaires nécessaires à l'acte sexuel. Une telle synthèse, cependant, est

l'œuvre d'une force plus élevée, qui échappe à une perception qui n'est pas suprasensible et, pour cette raison, à toute opération conduite au moyen de sensations physiques. La force se manifeste comme feu de la *Kundalini*, mais son centre est le cœur.

En réalité, le Serpent n'est pas le feu de la *Kundalini*, mais le symbole de sa *facies* sexuelle par rapport à l'homme possédé par la convoitise : le pouvoir du Serpent est celui de la convoitise, à savoir un pouvoir déjà inversé. C'est un pouvoir parce qu'il domine l'homme et non pas en tant que pouvoir en soi : il domine l'homme qui croit devoir tendre à lui et non pas à la force dont il entrave la perception. Le Serpent n'est pas la force originaire, mais plutôt le symbole de la force altérée qui, en tant que telle, à savoir avec son pouvoir d'altération, peut être sollicitée et appelée magiquement. Se comprend ici la contradiction inhérente au magisme érotique : celui qui en appelle à la force altérée ne peut pas la dominer parce qu'une telle force se manifeste à lui sur la ligne de son propre assujettissement à la convoitise : il en est dominé. Le Serpent n'obéit qu'à la force qui l'a assujetti et en a délimité le pouvoir. Une telle force jaillit du centre du cœur : elle peut être expérimentée grâce à un type d'action intérieure auquel il est fait allusion dans la série des moments de l'entreprise du Graal.

Celui qui suit la voie du Graal fait face, à un moment donné, au pouvoir du Serpent, mais il découvre qu'un tel pouvoir est exercé par la sphère du sexe, d'abord parce qu'il le subit en dehors d'une telle sphère, en s'opposant au moyen des forces du feu du Serpent — des sens, des instincts et des passions — à la vertu originaire du cœur, qui est la dominatrice puissante du Serpent.

Si le chemin du cœur passe par la pensée, dans la mesure où c'est une pensée capable de s'ouvrir à sa lumière profonde, l'avènement de la force de l'*éros* passe par le cœur. Au centre du cœur on puise le pouvoir qui domine le sexe mais une fois l'expérience du sexe affrontée avec un tel pouvoir, l'impulsion qui se libère de celui-ci ramène au cœur.

La lumière de la pensée devient vie de la lumière : si une telle vie de la lumière se réunit à la source du cœur, elle se prépare à accueillir en elle l'élément adamantin originaire. L'ascète du Graal comprend la mission qui l'attend à ce point, parce qu'en tendant vers l'élément adamantin, il découvre la voie barrée par le pouvoir du Serpent. En réalité, le pouvoir du Serpent barre l'accès à la source du cœur, parce que c'est d'une telle source que jaillit précisément la force qui l'assujettit. Celui qui arrive ainsi près du Seuil du Monde Spirituel apprend alors que franchir le Seuil et affronter radicalement la force de l'*éros*, sont un devoir identique.

On a expliqué comment, à ce point, le cheminement ultérieur n'est pas la magie du sexe, mais bien plus la voie de l'amour sacré. le courant de lumière de la pensée se prolonge dans la vie de la lumière : cette vie de la lumière naît froide dans sa pureté incorporelle. Elle exige de ne pas être appréhendée par la chaleur des sens pour pouvoir, elle, restituer la chaleur métaphysique aux sens. De cette façon, elle devient un pouvoir de résurrection du sentir qui met fin à la tromperie de Lucifer, de la lumière réfléchie, des sentiments fluctuants et trompeurs.

La vie de la lumière suit le parcours du Serpent dans le courant de la *kundalini* : de cette manière, elle s'imprègne d'une chaleur qui ne vient pas des sens, parce qu'elle a la froideur du sang du serpent et le pouvoir de la chaleur originaire. Le secret du Serpent est le sang froid, dont l'homme a perdu la vertu. Sur le chemin du Graal, l'âme ne doit pas puiser la chaleur de la sphère des sens : les sens lui demandent à elle la vie dont le mental les prive. Grâce à l'amour sacré, elle revit dans le sensible l'inversion de la lumière et expérimente la vie de la lumière jusqu'à retrouver le pouvoir pur du feu.

Revivre l'inversion de la lumière, c'est la tâche de l'auto-conscience. L'ascète peut arriver à la consécration de soi, parce qu'il veut selon les forces inversées de l'ego : le caractère absolu qui marque ce vouloir-soi de l'ego dans le monde physique devient canal de l'esprit. Le retournement des forces de l'ego est le mouvement du Serpent selon les forces qui, depuis les origines, se servent de son pouvoir sur le plan animal, pour la reproduction de l'homme. Inconnues à l'homme et pourtant agissantes dans l'acte sexuel, de telles forces excluent

normalement dans leur agissement tout contrôle de l'homme, par le fait que le vouloir de celui-ci subit le charme du Serpent : il adhère en somnambule à la sphère du sexe, par l'entremise de la convoitise et de la volupté.

Le détachement du pouvoir du Serpent a commencé, comme on l'a signalé, comme passage de la pensée réfléchie à la pensée vivante : s'il doit être radicalement effectué, il exige une nouvelle vie du sentir. Celle-ci s'identifie à l'expérience de l'amour sacré. La tâche est déterminée par l'exigence de l'intégration d'éléments de la vie de l'âme, réveillables en rapport à l'instance de la synthèse originaire : d'où la nécessité de la coopération de l'autre terme du couple humain. Toutefois, le binôme qui se reconstitue ainsi, part d'une décision préparée dans le domaine extra-temporel, selon une harmonie d'origine suprahumaine. L'élément suprahumain doit revenir dans l'humain.

Il n'y a pas de mouvement d'amour humain qui ne soit pas contaminé par le Serpent : l'amour sacré ne pouvant pas ne pas se mouvoir dans le champ d'une pareille contamination, commence par opposer à celle-ci la force du dévouement inhérente à la méditation concernant la figure de lumière de l'autre. Dans un second temps, au-delà de la figure de lumière, l'expérimentateur appréhende l'archétype adamantin, comme le principe même de la lumière, plus profondément actif chez la personne aimée jusqu'à son être corporel. La perception de cet archétype est réciproque et est le signe de l'indépendance vis-à-vis de la contamination.

L'homme peut s'approcher de l'être angélique binomial, avec les forces qui dominent le Serpent, parce qu'il découvre que l'objet ultime de cette convoitise-là, par laquelle il subit le joug du Serpent, appartient en réalité à des régions de l'âme dans lesquelles le Serpent ne peut rien. Il doit découvrir cette antique illusion. Le signe du surgissement en lui de l'amour sacré est la vision de telles régions : il peut dépasser en soi la contradiction millénaire, s'il prend conscience de cette partie-là de l'âme par rapport à laquelle il est immergé dans le sommeil, mais à laquelle il fait appel pour la pensée consciente.

La rédemption de la pensée et l'émanation fluide de l'amour sacré ont le même mouvement : y coïncident les forces pures de la lumière et celles de la vie. Les forces de la lumière se perdent dans le monde visible, si ce qui est à l'origine de la Lumière ne les ramène pas à la fonction que la lumière eut avant l'avènement du Serpent : parce qu'en vérité, au commencement était le Logos, ou la puissance primordiale du son. Aujourd'hui, après le travail millénaire d'accouchement philosophique, par suite de quoi le Logos affleure obscurément dans le concept, la pensée a en soi un pouvoir de lumière qui, toutefois, persiste ignoré d'elle : le pouvoir de libérer l'âme de la domination de Lucifer, si elle appréhende en elle le mouvement de la lumière, par lequel elle pense, la vie de la lumière : une vie par rapport à laquelle, elle, en tant que pensée dialectique, est dormante, uniquement éveillée par les contenus sensibles illusoire et les abstractions corrélatives : le reflet trompeur de la lumière.

Dans le mouvement lumière de la pensée commence la vie de la lumière : la vie de la lumière est le vêtement éthéré de l'amour sacré, grâce auquel l'homme rencontre en soi le pouvoir de rédemption de la contamination du Serpent. Il retrouve en soi intactes les forces magiques des origines, qui continrent autrefois le Serpent : l'intervention du Rédempteur les a restituées comme germe d'une Résurrection qui est une faculté de l'homme à réaliser. Un tel germe de lumière affleure à peine dans le moment éthérique, ou dans le moment non-dialectique, du concept. Il peut être éveillé par la vivification du concept, jusqu'à son identité avec le courant de l'amour sacré, alors qu'il est la continuité de la Résurrection. Lequel courant opère toute résurrection chez celui qui sait à ce point reconnaître et vivre sa propre mort ; la condition ordinaire de l'âme privée de la vie de la lumière. Il épuise la mort. Au delà d'une région dite Champ de la Mort, chaque composante du couple humain expérimente l'amour comme résurrection d'un accord céleste, qui ne pourra plus jamais disparaître, et qui opère dans le monde comme modèle d'unicité définitive de l'union. C'est le saint amour, l'amour de l'Isis-

Sophia retrouvée, dont le symbole est la Vierge couronnée d'étoiles, debout sur le croissant lunaire, avec les pieds sur la tête de l'Antique Adversaire.

La limite humaine franchie de cette manière est celle de la pensée réfléchie : que tout théoricien de l'esprit aspire à dépasser, en la recherchant aussi dans sa propre intériorité, en la recherchant partout hormis dans la pensée avec laquelle il pense, parce que c'est la pensée qui lui est la plus immédiate, trop chère, trop une avec sa nature égoïque pour qu'il puisse s'en détacher : c'est la pensée une avec l'apparence minérale, avec le monde tangible, tout comme le serpent est un avec la terre sur laquelle il rampe et glisse. La pensée réfléchie est la limite la plus ardue à percevoir, même lorsqu'on l'a reconnue théoriquement. Son dépassement, en effet, semble être un simple événement de pensée, mais en réalité c'est l'événement de toute l'âme, qui va voir se défaire son esclavage antique à l'apparition, à la convoitise, à la peur, aux idoles de la Terre. C'est pourquoi il faut affirmer qu'un tel dépassement n'est pas seulement un acte volitif de la pensée, mais simultanément un élan absolu et héroïque de toute l'âme.

Le moment de la pensée libérée est le moment de la décision d'un niveau duquel se précipite avec impétuosité dans l'humain une force plus qu'humaine, un pouvoir plus radical, qui ne peut pas provenir de l'humain, auquel celui-ci normalement se ferme et résiste par peur innée de le connaître : un pouvoir qui seul peut transformer l'humain, une force qui est d'abord et à l'origine de l'humain, une vertu plus élevée à laquelle l'effort n'est pas nécessaire pour être ce qu'elle est.

La volonté de ce moment est un ouragan d'énergie qui emporte la médiocrité de l'hypocrisie existentielle du jeu des apparences quotidiennes : un vent du large, un souffle des sommets, une immobilité vertigineuse et une présence d'une rapidité foudroyante. C'est une volonté qui ne peut être voulue que par un dépassement de la mort apparente de l'âme, par un vouloir sublime au-delà de la consommation dialectique de la conscience par une profonde offrande de soi à l'être qui apporte intact le joyau éthérique de l'éternité à la créature céleste vivante, qui peut le transformer en chaleur de vie, par un don lui aussi de type surhumain : le saint amour, le restaurateur de l'amour dans le monde.

L'homme a dans la volonté auto-consciente un pouvoir de décision primordial : il peut ouvrir en lui le passage aux puissances du son et de la vie qui sont à l'origine. Le Pouvoir du Verbe qui est au Commencement de la vie et de l'humain, peut, grâce à l'acte de volonté libre, affluer dans l'humain. Contre cet acte libre se déploient les puissances qui ont pour mission d'empêcher la naissance de l'amour sacré et tant que force de rédemption de l'humain.

Que *more solis* ait initié le rite de l'amour sacré, cela est surtout requis par la nécessité cosmique que soit constitué sur la Terre le Siègle des Mystères des temps nouveaux. Un tissu de lumière d'or est inséré dans la lumière du monde comme force ranimatrice de l'intellect humain. L'œuvre du couple initiatique se déroule sur le plan supramental où sont en élaboration les archétypes des événements humains : c'est pourquoi chaque variation du rite se reflète sur le plan terrestre comme un pouvoir du destin.

Le Siègle des Mystères est édifié par la lumière de vie et par la chaleur de la consécration, ourdies comme une réalité spatiale, dans laquelle on peut pénétrer et exister. Sa structure est édifiée par le dévouement et le sacrifice des deux qui, jour après jour, heure après heure, minute après minute, de pensée en pensée, élaborent la sève rédemptrice de la Terre, l'amour sacré.

Pour autant qu'elle semble étrangère à la scène du monde, et à l'esprit pratique, la création d'une telle sphère du sacré est l'action la plus positive quant aux problèmes objectifs de la Terre. Si l'agir pratique de l'homme, malgré l'aliénation systématique des forces dans le mécanisme et dans le culte de l'instinctivité n'a toujours pas éclaté dans l'autodestruction, cela on le doit au rite quotidien de ceux qui opèrent à l'édification du nouveau Siègle des Mystères. Cette œuvre oppose chaque jour des puissances de libération à la persistance du combat des convoitises et de la haine sous forme éthico-sociale : elle évoque la vie de la lumière et le feu pur du vouloir, les forces de recueillement et du silence, selon un rite dont le sens est de réunir au Siègle des Mystères les

individualités de la nouvelle époque appelées à l'entreprise du Graal et toutefois inconscientes de leur vocation.

Le pouvoir du Serpent de la *kundalini* est bien le pouvoir du feu originare, mais fort de son altération : comme tel il barre le passage à l'homme vers le pouvoir pur du feu. L'altération concerne l'homme et non pas le Serpent : l'homme dominé par le Serpent ne peut pas appréhender le pouvoir du Serpent, il ne peut pas s'adresser à celui-ci pour avoir le pouvoir dont celui-ci maintient l'altération. Demander le pouvoir au Serpent, c'est un mouvement de privation de pouvoir : la forme ultérieure de la tromperie.

La privation ne concerne pas le Serpent, même s'il en est le symbole, mais encore l'être humain. L'homme a perdu les Mystères Antiques, de ne pas avoir su faire usage de la pensée, conséquence de la privation, au service de la vraie connaissance qui est pénétration du sens secret de la privation. Le nouveau Siège des Mystères est érigé pour que la connaissance d'un tel secret soit restituée et qu'il soit donné de nouveau à l'homme d'agir selon sa vie réelle : la vie de la lumière. Les deux ont été séparés pour que, grâce à leur ardent désir de se retrouver, naisse sur la Terre la force de l'amour sacré : la vie de la Lumière qui vaincra la ténèbre de la Terre.



VII Circuit métaphysique de la force

Celui qui, dégagé de séries de liens de la Terre, a amené sa vie à son sens extrême, en la contraignant à se tenir en face d'elle-même, dans une opposition nue et irréversible, par un acte de volonté absolue, de don de soi ou de consécration, peut être arrivé à un moment de son cheminement, où il lui est donné de rencontrer sur la Terre l'être de l'amour sacré, « l'autre » avec lequel réédifier le Mystère : lequel n'est pas une reconstruction, mais plutôt une redécouverte de quelque chose qui avait été oublié.

Il voit cette créature venir à sa rencontre comme un Ange de dévouement, sollicitant son dévouement, alors qu'il lui apporte à elle la connaissance qui exige de s'élever du degré humain au degré de l'ange. Tous deux sauront que l'amour saint ne peut pas s'enraciner dans la Terre, s'il ne surpasse pas les limites de la Terre, qui sont pareillement pour eux deux le secret de l'expérience terrestre et du Seuil du Monde Spirituel.

La vertu de l'amour sacré opère dans l'âme simultanément en-deçà et au-delà du Seuil : la réaliser dans une région de l'âme consciente, signifie susciter sa naissance au-delà de la « ténèbre supérieure », où vit sa transcendance correspondante. Pour chacun, l'image réelle de l'autre dans cette région est comme un archétype adamantin signalant le sentier androgyne de la réintégration.

La possibilité de contempler un tel archétype de l'autre, au-delà du personnage quotidien, quelque plus idéalisée qu'elle soit, est le signe de l'ascension de l'amour sacré, mais en même temps, l'œuvre rituelle qui exige quotidiennement l'élan de son mouvement jaillissant, en étant la contemplation du plus grand Mystère humain. L'archétype est un pour tous les deux, mais pour chacun d'eux il prend l'image de l'autre : le pouvoir de l'amour naît de la contemplation d'un tel Mystère, qui a également le sens réel de la naissance du Je. Le Je supérieur peut naître en l'homme de la possibilité de se donner à quelque chose qu'il n'est pas, mais avec lequel il arrive à s'identifier jusqu'à se nier lui-même : c'est l'expérience d'auto-transcendance qui fournit à Parsifal un moyen de comprendre, au-delà du doute et de la rébellion, le contenu sacré du Graal.

Près du Seuil du monde spirituel, tous deux obtiennent une certitude magique : l'amour humain, l'amour qui unit ordinairement deux êtres, depuis l'âme jusqu'au corps, ne vient pas du corps, ni de la psyché attachée au corps, mais de l'esprit : il vient d'incorporelles régions pures et immaculées, étrangères à la conscience et à la psyché. L'attraction érotique, même la plus sensuelle, en effet, ne provient pas du sexe : au contraire, l'attraction des sexes est un reflet inférieur de l'amour jaillissant d'une source incorporelle. Certes, le reflet inférieur peut en arriver à l'automatisme inhérent à sa nature, lequel peut donner l'illusion d'un processus fondé sur la corporéité.

Le circuit réel de la force qui se manifeste comme *éros*, en n'appartenant pas au sexe mais à l'âme, et plus radicalement encore, à des régions lointaines de l'esprit, subit en effet dans le sexe une inversion : c'est pourquoi elle se manifeste comme *éros*. L'équivoque de la science contemporaine et de doctrines spiritualistes envisageant des méthodes d'initiations sexuelles, c'est d'estimer que le sexe détient la force. En réalité, ce qui se présente comme *éros* est l'inversion de la force, mais ce n'est pas le sexe qui détient la clef de l'inversion, mais plutôt le rapport du mental avec le système nerveux, et en particulier avec l'organe cérébral. La force de l'*éros*, qui se manifeste dans les formes les plus obscures de la convoitise et semble se spiritualiser graduellement, au fur et à mesure qu'elle se présente comme une corrélation de l'âme, ne vient pas de la corporéité, ni n'est une émanation du sexe, au contraire, elle est la polarité opposée à la corporéité et au sexe : elle rayonne dans l'être humain à partir d'une mystérieuse source qui lui est inconcevable. Toutefois, le siège de son altération, et de sa restitution pour cette même raison, est le mental humain.

L'homme amoureux, celui de qui l'on a coutume de dire qu'il a le « béguin », est parcouru, en effet, pendant un temps plus ou moins bref, par des forces supranaturelles du même ordre que

celles opérant dans le *raptus* mystique : des forces extra-conscientes, capables de le béatifier, de faire temporairement de lui un autre être. Possédé par de telles forces, il se sent comme dés-individualisé, capable de n'importe quel sacrifice pour l'être aimé, au point d'en arriver au don de soi qui va au-delà de la limite habituelle. C'est le moment où il peut se dépasser lui-même par amour, vaincre son ego, se sentir prêt à n'importe quelle action exigeant du courage, l'oubli de soi, le sacrifice inconditionnel. Mais ce n'est pas le sexe, c'est l'esprit : l'esprit non connu, toutefois et, pour la raison qu'il n'est pas connu, il n'est pas non plus accueilli selon les conditions que l'esprit comporte, selon la *noèse* par laquelle l'âme peut se laisser illuminer par lui, et l'esprit ainsi non perçu, s'échappe, il repart dans son circuit cosmique, parce que l'homme, l'amoureux, croit le reconnaître là où il n'est pas, dans la sensation corporelle, dans la forme de l'autre, dans le sexe : là où sa force est inversée.

L'équivoque, d'où il s'ensuit que l'on croit retrouver dans le sexe la force primordiale qui se présente comme *éros*, n'a été relevée par aucun investigateur ésotérique actuel. En effet, le problème se présente dans toute sa complexité par les temps qui courent, d'autant plus que se taisent les voix antiques, les suggestions et les règles qui, malgré tout, rapportaient encore récemment l'*éros* à un ordre plus élevé et au Mystère : grâce à des communions de forces, plutôt qu'à des processus cognitifs.

La voie de la connaissance est de ce temps, mais elle aussi est barrée par sa dialectique corrélative. Aujourd'hui, on croit pouvoir affronter le problème au moyen de la rationalité alors que son contenu est absolument en dehors du rationnel et, au point de vue ésotérique et spirituel, on n'est pas capables de surmonter l'équivoque de la magie sexuelle. Ce n'est pas que cela ne soit pas possible : ce qui s'avère, en effet, une impossibilité pour l'heure, c'est la conscience des forces qu'il faut éveiller pour qu'une magie semblable soit réalisable. La magie érotique — du type aujourd'hui le plus digne de considération — croit pouvoir offrir une méthode pour surprendre expérimentalement la force primordiale dissimulée dans le sexe, en enseignant l'insertion dans un processus spontané de sa *dynamis* par un acte volitif prédisposé. Une telle magie présuppose chez l'expérimentateur la capacité de percevoir la *dynamis* qui est suprasensible, en l'identifiant naïvement à sa répercussion sensible, à savoir, à la sensation érotique. La force primordiale ne peut se soumettre à de tels trucages. Pour se révéler et affluer, elle exige d'être sollicitée par un élément lui-même primordial, d'ordre supra-humain : lequel, dans le cas où il serait présent, n'aurait plus besoin de l'acte sexuel pour éveiller la force, mais irait à sa rencontre indépendamment de ce dernier : en conséquence, cet élément pourrait expérimenter magiquement le sexe, non pas pour se rendre maître d'une force dont il n'a pas besoin, mais pour re-consacrer l'acte de la génération humaine, pour que naisse un type humain exempt de la marque de l'égoïté désireuse.

La *dynamis* éthérique de l'*éros* pour se révéler, exige qu'on lui oppose un élément indépendant du courant sensuel : un principe intérieur capable de la rencontrer en dehors de sa *mâyā*, c'est-à-dire en dehors du processus mental qui la fait apparaître sous la couleur du plaisir et achevée dans la physicité, jusqu'à fonctionner comme une transcendance sensible. La force est transcendante, en effet, mais parce que suprasensible : le principe intérieur qui peut aller à sa rencontre doit être, pour cette raison, à la fois mental et suprasensible : c'est la pensée capable de se dégager de l'organe cérébral, et aussi de réaliser la force non-inversée. Tant qu'elle est inversée, elle agit insaisissable jusqu'à la phénoménologie physique, mais l'homme commun ne pénètre pas non plus dans celle-ci, en n'accueillant de celle-ci que les répercussions qui intéressent le « corps de convoitise », ou le corps astral inférieur : lequel, à son tour, rend digne sa dépendance au moyen d'expressions intérieures, ou intellectuelles, ou scientifiques. Les sensations du désir violent saisissent trop l'être humain commun, jusqu'à des degrés qui lui sont insoupçonnables, pour qu'il puisse, détaché, remonter d'elles au phénomène physique réel : duquel seulement on peut remonter au métaphysique.

Le corps de vie originaire de l'homme peut résonner dans le corps éthérique actuel uniquement au moyen des puissances de la sonorité créatrice d'un ordre supérieur à celui des forces astrales de la conscience normale. Ce corps vital opère normalement dans le processus de reproduction de l'être humain, en se soustrayant au Je, qui est emmitoufflé dans la volupté et qui, à tort, au moyen de la volupté croit pénétrer le Mystère, alors qu'en réalité il en est toujours éloigné pour qu'il ne s'en altère pas. Ce corps de lumière de vie demeura intact depuis l'origine, non impliqué par les influences lucifériennes nécessaires à l'expression cognitive humaine. C'est la partie originelle du corps éthérique, permanente chez l'homme en tant que véhicule des puissances créatrices du son, et avec laquelle l'homme ne peut rétablir le rapport que s'il mène sa conscience à la corrélation radicale avec ses propres puissances de pensée : avec une lumière toute entière de pensée, qui est l'énergie du Paraclét qui affleure dans le monde.

Celui qui part du sexe ne peut pas arriver à l'esprit : il doit partir de l'esprit pour arriver au sexe. L'amour qui commence vraiment à unir les deux est l'énergie des courants de vie qui maintient les âmes ensemble avant qu'elles se soumettent à la nécessité sexuelle. Celle-ci ne concerne pas le corps éthérique de l'être humain, mais le rapport de son corps astral avec l'organisme éthérico-physique : dans la mesure où un tel rapport implique indûment la conscience, par la dépendance de la pensée de l'instrument cérébral, l'homme n'a pas la possibilité de remarquer que la puissance du sexe ne part pas du sexe, mais des forces astrales en collusion illicite avec les processus éthérico-physiques du sexe qui, par le système nerveux, retirent de cette collusion l'élément sensuel avide.

Un tel élément sensuel, en s'élevant en dominateur dans l'âme, donne lieu aux divers types d'amour : depuis le charnel, au sensible passionnel, compassionnel, affectif, à l'attachement de la consanguinité ou de la vie familiale ordinaire, ou de vie domestique. Cet amour, à tout degré, vit en parasite de la lumière soustraite à son principe spirituel : c'est la comédie sincère de l'amour, la machination sensible de l'amour, dont l'issue est inévitablement la déception. Aussi, au travers de telles formes de récitation, qui peuvent prendre (accaparer, *ndt*) toute la vie, l'élément sacré de l'amour secrètement opérant tend à guérir au moyen de la douleur.

L'épreuve de l'amour sacré est le désenchantement de tous les degrés de la forme « luciférienne » de l'amour, jusqu'à celui qui semble le plus légitime : la compassion. Laquelle est une faculté si élevée qu'elle peut difficilement passer par les voies de l'ego. C'est juste que l'homme doté d'un ego soit compatissant ou charitable. Que l'on tienne compte toutefois que nous sommes en train de considérer la signification ésotérique des facultés en relation avec l'amour sacré. À un moment déterminé de l'expérience, il y a l'épreuve de la reconnaissance de la domination de Lucifer dans le sentiment : une attitude légitime comme la compassion peut se révéler trompeuse, si elle provoque une interruption de communion avec le principe duquel peut seulement affluer la forme d'exercice du sentir envers les autres. Autrement dit, la source de l'amour sacré, ne permettant pas des émotions et des sentiments humains étrangers à son propre jaillissement, exige la vraie compassion, celle qui n'empêche pas l'amour.

Si l'on veut suivre cette direction dans son aspect radical, il faut se rendre compte que n'importe quelle émanation du sentiment humain est dominée par le sexe. Le sentiment humain, tant qu'il est rattaché à la corporéité, ne peut pas ne pas être une expression du sexe : même l'amour filial, maternel ou paternel. Un thème, celui-ci, vis-à-vis duquel Freud eut des raisons pour avancer comme une réalité le cadre de la confusion des motifs, les états de fait psychiques, privés de leurs coulisses intérieures, qu'il était impossible pour lui de percevoir : d'où il s'ensuivit qu'il rendit le problème substantiellement sans issues et semblant toutefois pourvu de toutes les apparences d'une mise à l'étude correspondante à une réalité.

L'amour ne peut pas venir du corps, mais de l'esprit : toutefois, le réaliser comme ce qui vient de l'esprit est un long cheminement parsemé de tromperies et de séductions que sont les épreuves dont on détient le sens auprès des catastrophes de la vie ou à proximité de la mort. C'est seulement parce qu'il a la force de se libérer de l'attachement que constitue l'affectif maternel,

que Parsifal peut partir à la conquête du Graal. Il faut mériter que des sentiments comme la compassion ou la charité viennent de l'esprit et ne soient pas une trahison envers l'esprit, une tentation interromptrice de l'amour sacré. La série des sentiments nobles est nécessaire à l'éthique humaine comme succédané du dévouement réel à l'esprit : hier encore, une telle éthique pouvait jouir d'inspiration spirituelle, médiatisée par des prêtres ou des traditions. Une telle inspiration est tarie. Il ne peut y avoir d'autre désormais qui ne provienne pas de la décision intérieure de ceux qui sont appelés à retrouver l'amour sacré.

L'amour des deux doit avant tout retrouver son unicité et sa capacité d'exclusivisme, avant de pouvoir réellement s'exprimer comme amour envers le prochain et envers le monde. Qu'au long du sentier, un tel amour soit exercé en tant que charité, c'est un simple fait éthique ou de rapport humain, incontestablement positif, évident dans son caractère naturel, auquel on ne commettra pas l'erreur de donner cependant une valeur spirituelle dans le sens du changement de conscience auquel on a fait allusion. Reverser l'amour vers les autres et le monde, c'est une possibilité qui se réalise dans le cas où l'on est parvenu à une telle plénitude de soi qu'on peut agir au-delà de la limite individuelle : tant que cette limite domine l'action humaine, l'acte le plus charitable est une *māyā*, même s'il est éthiquement nécessaire, en répondant à un *dharma* déterminé. Le monde actuel nous donne le panorama de séries de peuples et de courants en lutte entre eux, chacun tentant de terrasser l'autre au nom d'un bien qu'il présume lui apporter.

La *māyā* du sentiment, qui est la subtile sujétion de l'âme au sexe, n'est surmontée que par le cheminement au long duquel Parsifal retrouve l'accès au Graal : le chemin du retour qui réalise la fidélité à l'unicité de l'amour, au nœud duquel se trouve le germe de la radiance universelle du sentir : seul l'amour fidèle peut se répandre vers les autres sans trahir l'identité avec l'être aimé. La fidélité est la forme d'un accord transcendant, dont le caractère adamantin ne peut pas subir de contamination par les relations ultérieures du sentir humain. Mais avant ce degré adamantin, le sentir exige d'être orienté par la discipline d'un dévouement, dont il soit possible à toute heure du jour de contrôler l'intransigeance.

Selon un enseignement du Maître des temps nouveaux, ce que l'homme a vraiment égaré, ce n'est pas le Logos, mais l'Isis-Sophia, la femme intérieure, ou bien le secret ineffable de la dévotion. Isis a été enlevée par Lucifer, c'est pourquoi il faut pénétrer dans le royaume de Lucifer si l'on veut retrouver la porteuse de l'Amour Divin. Toute forme d'amour ou d'affectivité, ou de *bhakti*, peut être supercherie de Lucifer. En vérité l'homme n'a pas perdu le Logos parce que l'auto-conscience est la forme obscurément naissante du Logos, la polarité virile de l'élément androgyne : qui reste une capacité stérile d'auto-affirmation s'il n'est pas avivé par le principe de la sonorité primordiale ou de la musique des sphères, dont le symbole est la Vierge couronnée d'étoiles, l'Isis-Sophia. En vérité, l'homme a perdu la femme intérieure, ou le caractère sacré de la dévotion, le feu de l'amour sacré, la réelle *kundalini*

C'est pourquoi, la découverte de l'Isis-Sophia est la lutte décisive de l'être humain contre Lucifer. Vaincu aux cieux par Michel et vaincu sur la Terre par le Christ, Lucifer doit être vaincu à l'intérieur de l'âme par l'être humain. Celui-ci n'a jamais vaincu Lucifer. Concernant une telle tâche, Wolfram von Eschenbach avertit que celui qui veut accéder au pouvoir du Graal, doit se frayer la voie les armes au poing : l'entreprise est en substance la reconquête du précieux joyau, perdu autrefois par Lucifer, perdu ensuite par l'être humain grâce à Lucifer : revenu dans les mains du Seigneur, au moment de l'Ultime Cène, rapporté ensuite aux hommes par les Gardiens du Graal. L'entreprise de Parsifal est en substance sa lutte de tout instant contre l'embûche luciférienne, jusqu'au moment où, un Vendredi Saint, Trévésent lui communique la Mystère de la Mort et de la Résurrection : le contenu de la Sainte Coupe.

La supercherie de Lucifer, c'est la dépendance de l'amour de l'ampleur du royaume de sa lumière réfléchie ou même la forme la plus élevée, ou mystique, du sentir dépend profondément du corps ou du sexe. Cela peut donner la mesure du caractère héroïque de l'entreprise, qui tend à libérer dans l'intériorité humaine l'être angélique ou la femme céleste. L'âme, par cette voie,

réalise en soi le don du Rédempteur : Lucifer cesse d'être une divinité intérieure, dominant l'homme au moyen du sentiment mystique, religieux ou amoureux.

Le Je peut libérer l'Isis-Sophia de la domination de Lucifer, quand il parvient à se porter au-delà du corps astral dans lequel domine Lucifer : celui-ci y domine dans la mesure où il y établit son royaume bien avant encore que le Je se relie à l'astral pour adopter une corporéité. À cause d'une telle domination, le Je s'identifie à l'astral et l'astral avec le corps : l'homme agit selon le courant de Lucifer en se croyant libre : dans tout son sentir, ce n'est pas lui qui s'exprime, mais l'impulsion de Lucifer.

Au cas où il transcende l'astral — le domaine dans lequel Amfortas perd sa bataille — le Je retrouve son propre être pur : il peut retrouver le rapport direct avec le corps vital originaire, dont la sève sonore et lumineuse opère intacte dans le sexe, étrangère à la contamination voluptueuse, laquelle concerne l'astral et la région du corps éthérique qui lui est asservie.

Le rapport du Je avec le « corps de vie » est une possibilité qui ne doit pas être envisagée en fonction d'une magie sexuelle — laquelle à cet endroit n'a pas de sens, ou cesse d'en avoir selon celui que lui attribuent des schémas humains déterminés — mais comme la mesure de la valeur de l'amour sacré, de l'élément de pureté absolue ou d'indépendance vis-à-vis de la convoitise. Lucifer, en tant qu'instigateur de l'Éros, cesse d'être une divinité intérieure de l'homme, parce que le Je-Logos dans l'âme se réunit à l'entité céleste originaire, la Vierge-Sophia. Ceci est le sens de réduire à une pure dualité le rapport du Je avec la corporéité, grâce à l'élimination de l'astral : en réalité, ce n'est pas l'astral qui est éliminé, mais plutôt Lucifer. Celui-ci écarté, le corps astral libéré, c'est l'âme restituée à sa lumière originelle, la Vierge-Sophia, l'épouse céleste, la lumière brillant intacte sur les eaux, *Stella Maris*.

On peut comprendre comment l'ascèse de la perception pure, ou de la perception de la lumière des êtres, soit en substance une discipline du silence de l'astral luciférien, ou de la purification de l'astral. Le Je est directement amené à la rencontre de la perception : s'impose ici aussi une nette dualité Je-monde sensible, ou Je-corps, qui révèle la possibilité d'une synthèse absolue du Je : en acte déjà dans la simplicité inconsciente de la perception : d'où il suit que son *animadversio* (attention de l'esprit, *ndt*), est le principe du calme inaltérable : celui qui est appelé dans le V^{ème} chapitre, « ataraxie christique » (absence de trouble dans l'âme, *ndt*). Sur lequel la mal terrestre ne peut plus rien, parce qu'il ne peut blesser l'être humain qu'en se servant de la morsure de Lucifer : l'Adversaire qui vit des affects humains, comme des haines, des passions, des exaltations et des dépressions de l'âmes.

La morsure de Lucifer est écartée : le rapport est entre le Je et le monde, ou entre le Je et l'être. Mais ce rapport est le mystère de l'âme retrouvée : si l'être est, le Je est l'être originaire. L'être est la corrélation avec l'âme de l'autre : à présent, toute faculté supérieure peut désormais s'éveiller, parce que c'est un pouvoir incarné comme une vie dans l'autre : à cause de la complémentarité androgyne, chacun découvre comme puissance dans l'âme, ce qui est un témoignage dans l'être vivant de l'autre. La mesure de la corrélation est la présence de l'élément adamantin univoque, qui unit les deux depuis le commencement, et qui ne peut manifester sa connexion que dans la forme de l'amour supra-humain : celui qui affleure toujours et toujours se dissipe dans l'amour humain. Le binôme sacré se reconstitue quand il devient conscient de son intangibilité restée inaltérée dans le temps, comme elle était avant le temps.



VIII

la fidélité comme choix sacré

Un principe que l'on peut retirer de tout ce qu'on a considéré jusqu'à présent, c'est que l'amour du couple humain sur la Terre a son fondement dans une réalité supra-humaine. Une autre vérité, non déductible de la précédente, mais qui lui est corrélative toutefois, c'est que l'entreprise spirituelle de l'être humain, là où elle prélude à l'Initiation, auprès du dépassement de la limite individuelle et humaine, exige comme forme décisive l'expérience de l'amour sacré. Il faut voir quelle relation ont de tels présupposés suprasensibles avec l'élément humain.

Un principe supranaturel se trouve à la base de l'amour humain, donnant des signes de manifestation de soi dans les moments culminants de l'accord sentimental des deux, mais sans être reconnu par eux et, pour cette raison, il s'aliène graduellement parce qu'il devient vie du sentir : ce principe résonne selon une musique dont la transcendance est difficilement répétable. Chacun des deux voudrait la ré-écouter, mais elle ne peut pas se représenter, parce qu'elle est inconsciemment repoussée par la soif de vie illusoire de l'un des deux, ou de tous les deux, et, pour cette raison, elle recommence à se dissimuler dans la « ténèbre supérieure » de l'âme, d'où elle continue à agir indirectement, comme un pouvoir du destin. L'amour humain, quand il s'éveille, a un cours tragique s'il n'est pas illuminé par la lumière de la connaissance. Sa transcendance, dans le cas où, aussi peu que cela soit, l'on s'en rappelle l'expérience au niveau de la volonté consciente, peut être reconnue comme la réalité profonde du Je : le Je supérieur est en vérité la source du courant cosmique de l'amour.

Le caractère sacré ne peut pas ne pas être le sens final de l'amour entre les deux : couronnement d'un processus tirant son contenu d'un monde qui transcende l'humain, même si la conscience se fonde elle-même sur l'oubli d'un tel monde. Tout amour réel, en relation au contenu supposé est tragique pour cette raison. : les deux tendent à coaguler dans l'apparition humaine l'impulsion qui presse depuis un domaine non-humain, mais ils ne disposent pas des moyens adéquats pour la reconnaître. L'impulsion parvient à plus d'un moment à révéler sa force, laquelle ne connaît pas de limite : les deux croit l'assumer et la réaliser, sans remarquer qu'en substance, ils préparent ce qui éliminera les formes dans lesquelles ils tendent à la réaliser, parce qu'ils identifient l'énergie, la force, avec ce qui de celle-ci est saisi à partir de la nature corporelle, à savoir, avec le désir violent (ou la convoitise, *ndt*).

L'incorporel de l'impulsion amoureuse est ce qui devrait s'incarner, mais ne le peut pas parce que son pouvoir s'aliène en devenant sentiment quotidien et terre à terre. La situation de celui qui ressent en soi le pouvoir supra-humain de l'impulsion, devient une situation contradictoire, parce qu'il est amené à la réaliser dans les formes qui la détruisent : non pas parce que dans ces formes-là, elle ne peut pas se réaliser mais parce qu'à cela il faut le véhicule intact de l'âme : elle peut affluer chez l'humain à condition de ne pas s'altérer.

L'âme accueille la force, non pas selon l'impulsion métaphysique, qu'elle porte, mais comme potentiel de sa propre tension vers les formes dans lesquelles elle croit la réaliser (l'impulsion, *ndt*). Le sacré non connu, mais éludé (esquivé, *ndt*), déchoit ainsi dans le charmant, trépassé donc dans le courant de la lumière réfléchi, dans les processus de la convoitise : La volonté d'amour originaire devient désir. Le désir ne peut que se briser dans l'absence absolue de correspondance des formes dans lesquelles il tend à se satisfaire : aussi est-il toujours attiré par des objets toujours nouveaux de la privation desquels il est une manifestation.

Dans le moment de l'âme amoureuse cependant, la pression de la force originaire suscite un état de béatitude. L'âme s'enflamme dans l'espoir inconscient de retrouver dans la communion avec l'autre son propre royaume originaire. Mais elle se trompe de mouvement : une fois encore, elle subit la duperie de Lucifer : elle part à la rencontre de l'être apparent de l'autre et non pas de ce qui, de l'autre, la requiert et l'attend. Le moment de la passion est l'expérience transcendante qui tend à se restituer, mais ne peut se donner qu'aux forces éveillées de la

conscience : les deux sentent qu'ils sont près d'un royaume dans lequel il leur est donné de pénétrer, grâce à une énergie magique évocable, mais ils ignorent la formule évocatoire, ils ignorent l'itinéraire du Graal.

Parler d'amour éternel, d'unicité du don de soi, de fidélité absolue, c'est parler véridique en un tel moment : car dans un tel moment, les deux affleurent le sublime sans le connaître : le mystère d'où surgit leur rencontre. Pendant un moment, ceux-ci, tout en se trouvant à l'intérieur du circuit de force du « Serpent », accueillent en eux un autre type de force : celui de l'impulsion primordiale qui a toujours triomphé du Serpent : dans le cas où ils découvriraient en eux le commencement de la distinction, ils sauraient que l'amour ne vient pas du corps, ni non plus de l'âme, mais bien de l'esprit. Ils chercheraient l'esprit au moyen de l'amour : ce qui est la tâche réelle de l'amour. Ils rechercheraient l'esprit comme la source intarissable de l'amour : alors ils connaîtraient le mystère de l'âme.

Il est évident qu'il y faut un acte de la conscience capable de se relier à l'élément supra-naturel de l'événement, et que le couple peut uniquement puiser à un tel élément au moyen d'une voie magique, en tant que couple initiatique. Mais on ne passe pas d'un niveau à l'autre d'une telle expérience au moyen d'une simple intuition et de la décision corrélative. En effet, il ne s'agit pas de passage, mais plutôt de dépassement. L'engagement de l'amour sacré, au-delà de la formation intérieure des deux et de l'apprentissage du dévouement réciproque, qui dépasse continuellement l'obstacle inhérent à la nature humaine, exige la conquête d'un élément adamantin, sens et soutien de toute l'œuvre : la fidélité comme fidélité réciproque et à l'esprit : qui est la fidélité identique.

À cause de l'absence d'un tel élément, il n'est pas d'amour durable sur la Terre : un amour véridique n'est pas possible. La fidélité est normalement considérée comme une limite qui s'impose à soi-même, par dévotion ou respect à l'égard de l'autre : on n'est pas capables de la concevoir comme une façon d'être d'un principe illimité qui, disposant de toute son autonomie, peut assumer la vie, d'où il s'ensuit qu'il n'a à contredire aucune servitude à la convoitise : au désir violent que l'homme ordinaire confond par nécessité intérieure, à un besoin légitime, un droit à la vie.

Même lorsque la fidélité, mieux qu'une valeur éthique, est une offrande d'âme à l'être aimé, elle jaillit presque toujours d'un sacrifice de soi, ou d'une opposition positive à la convoitise, laquelle reçoit automatiquement de la multiplicité des stimulations extérieures toujours plus d'autres sollicitations : elle n'est pas le résultat d'une nécessité intérieure, d'une capacité d'oubli de soi et de don de soi selon une plénitude d'âme, au-delà de tous les liens et de tous les besoins. Celui qui rencontre l'âme de l'autre dans le circuit du spirituel absolu, découvre en elle ce qui peut venir de toute la synthèse de toutes les expériences terrestres. La fidélité est alors la forme du don absolu à l'esprit, le processus intérieur, la continuité.

La fidélité extérieure par habitude a comme prix l'infidélité intérieure, parce que la convoitise peut être contredite, contrariée, au nom d'une parole donnée, ou d'un sacrement par lequel on se sent engagé, mais elle ne peut pas être éludée. La fidélité réelle est au contraire l'impossibilité que le désir violent continue à être manipulateur de l'âme, quand l'âme rencontre l'autre âme en dehors du circuit du Serpent, dans le circuit sidéral qui domine chaque volute du Serpent.

C'est pourquoi il s'agit d'un degré plus élevé que celui de la fidélité humaine. : c'est la retrouvaille avec l'unité spirituel en soi, et cependant avec l'autre, qui achève le cycle de la décadence de l'âme, sans cesse attirée de forme en forme, selon une soif de vie, qui ne peut trouver d'extinction dans aucune satisfaction. La décision de la fidélité est le dépassement de la nécessité de dépendre de l'antique illusion, parce qu'une telle nécessité ne concerne pas l'âme vivante, mais plutôt sa partie morte, celle devenue consciente, au moyen de laquelle l'ego peut vivre. La supercherie se découvre au travers de la désillusion, à savoir de la confrontation avec la douleur ou avec la mort : l'amour sacré est, en effet, la force qui surmonte la douleur et la mort.

La fidélité est la technique fondamentale de l'esprit : elle est l'enseignement final que Parsifal reçoit de Trévezent, ce Vendredi Saint, avant la reconquête du Graal. Le sens ultime de la fidélité est la retrouvaille que réalise le Je avec sa propre essence pure, comme une émanation du suprasensible dans le courant de la convoitise vers le sensible. Par amour de l'autre, un tel courant peut être parcouru de nouveau, la vraie expérience des sens n'étant pas sensible, mais suprasensible. Étant donné que le désir violent (convoitise, *ndt*) est l'inclination vers les sens, l'âme avide (désireuse, *ndt*) n'obtient pas une vraie expérience des sens : le contenu convoité des sens lui échappe. Cet être, pris par les sens, utilise les énergies de l'amour pour un *congressus* qui détruit la vie même de l'amour, l'Arbre de la Vie. Pour que le Graal puisse être restitué, la relation de l'âme doit être reconnue comme un engagement passé (révolu, lointain, *ndt*) de l'esprit : une décision prénatale du Je. L'être aimé ne peut pas être convoité, mais désiré libre dans son Je, afin qu'il déploie sa réelle direction intérieure. La fidélité n'est pas ce qu'ordinairement on comprend d'elle, mais ce qu'elle dissimule : le pur potentiel de la liberté.

La fidélité est difficile à comprendre, parce qu'elle est le choix sacré, qui restitue le moment originaire de l'accord des deux selon le Vouloir Divin : c'est pourquoi elle est un degré ineffable. À son nom ne correspond humainement aucune qualité qui ne soit pas comprise comme mouvement mystique, sollicité par le supranaturel : fidélité au Divin en dehors de l'humain, non pas au Divin qui apparaît dans l'humain. Elle est au contraire la loyauté à l'égard de la vérité de soi-même, la vénération de la réalité qui se laisse reconnaître et contempler chez un être vivant qui est, pour l'homme, la femme récapitulant l'univers entier. C'est pourquoi elle est le commencement de l'amour à l'égard de l'univers entier. Pour qu'elle puisse devenir une réalité humaine, elle doit d'abord réaliser en soi son propre élément tout entier, être un amour tout entier : l'autre terme du couple, en tant que re-éveilleur re-éveillé, porte l'univers en lui.

Par égard à la transcendance du mouvement originaire, la fidélité peut être comprise comme l'impulsion recelant quelque chose que son mot exprime symboliquement seulement, presque par allusion à une qualité qui vivait autrefois de sa *dynamis*, laquelle aujourd'hui ne se retrouve plus : d'où il s'ensuit que l'on pense la fidélité comme une vertu exigeant une limitation de soi, alors qu'en réalité elle est l'expression du caractère illimité du principe selon lequel a commencé l'accord restaurateur.

C'est celle-ci la vertu indicible du rapport, d'où il suit que l'homme retrouve chez la femme un élément substantiel et mystérieux, lequel, une fois sollicité, jaillit comme un pouvoir d'obscurcissement ou de résurrection, selon la pureté ou la fidélité qui opère jusqu'au lieu correspondant à la dégradation de l'homme : celle-là qui causa l'infidélité cosmique.

Le cours de cette volonté-ci, restitutrice du mouvement tel qu'il était à l'origine, réalise l'intention transcendante d'où jaillit Son absence, l'infidélité, c'est la mort : sa présence est le choix sacré, la résurrection. Selon un enseignement reculé, celui qui est initié découvre en dehors de soi, dans le monde et dans les choses, la pureté qu'il a en lui : tout ce qui est impur, part de lui et n'est pas dans le monde. Ainsi la fidélité retrouvée, c'est l'impossibilité que l'autre s'obscurcisse ou déchoie, ou s'arrête ; sa fidélité, ou son choix sacré, c'est la vie renaissante de l'autre.

Ce Vendredi Saint, Parsifal comprit son choix sacré, le sens de sa fidélité à Kondwiramur, en tant que fidélité au Graal. Bien qu'il ne connût pas encore le Mystère du Christ, il était resté en rapport avec lui, par l'entremise de la fidélité à sa femme. Alors qu'il avait abattu l'invincible Gramoflanz, celui-ci avait voulu savoir qui était son vainqueur et après avoir entendu le nom de Parsifal de la bouche de celui-ci, il avait déclaré : « Je suis heureux, parce que je meurs sous la main du meilleur Chevalier au monde. » Orgeleuse était inopinément survenue pour s'offrir en récompense au vainqueur, mais Parsifal l'avait repoussée, en lui disant : « Ce n'est point pour toi que j'ai combattu », et il avait repris sa route.



IX Dépassement et non sublimation

L'expérience lucide du rapport donne un moyen de percevoir le circuit d'une force, dont la réalité s'avère étrangère à l'*éros*. Il est possible de voir jaillir une telle énergie depuis une polarité opposée à celle du sexe : d'un domaine supranaturel. En s'incarnant et en s'avalissant, elle se manifeste dans l'humain comme un sentiment affectif et, plus profondément encore, altérée et obtuse, comme une sensualité érotique. L'homme parvient normalement à avoir conscience d'une telle force, non parce qu'il la ressent, mais parce qu'il se sert d'elle pour lui-même se ressentir : c'est pourquoi il a l'impression qu'elle naît du corps, ou de l'être psychosomatique. Il estime que l'énergie qui se manifeste dans le sexe appartient aux organes de la génération.

En réalité, c'est un courant de vie de nature suprasensible, se manifestant à peine dans la phénoménologie du sexe, l'homme n'étant pas en mesure d'en soutenir la puissance et l'ampleur objectives. Sa source ne peut être qu'une perception, par moments, du Je supérieur que la mémoire ordinaire ne peut pas fixer. Sa présentation, comme une trame de l'avatar humain, ne se révèle pas pour que l'homme l'asservisse à soi et l'avalisse, mais pour que l'homme renaisse à sa nature réelle par son entremise à elle : cette tâche se révèle aux deux, lorsque la rencontre des âmes se produit selon une volonté absolue, qui ne se laisse égarer par aucune illusion terrestre. Telle une combustion d'amour, la vie divine afflue simultanément dans l'âme des deux : mais en cela leur engagement envers le monde, la conscience d'un secret du salut qui doit être transmis.

Ils peuvent mériter de comprendre que le contenu transcendant d'une telle vie divine devienne une expérience individuelle seulement pour autant qu'elle ait comme véhicule leur relation extra-individuelle. Les âmes peuvent donner lieu à une corrélation originaire perdue : de celle-ci est réveillé un élément adamantin qui opère d'une façon autonome et inéluctable. La rencontre objective des courants fluides, véhicules d'impulsions extra-temporelles, rend l'accord fatidique. L'intégration réciproque des courants fluides est rendue possible par le fait que le mouvement incorporel leur est assuré. Grâce à leur incorporité, la force afflue selon sa nature réelle, en revivant à l'identique dans l'âme de chacun, telle une lumière de vie « paraclétique ». L'élément adamantin agit, pour cette raison, comme l'archétype d'une transmission du contenu ultime du Graal, à l'individualité humaine.

Dans l'être archétype est reconnaissable le caractère androgyne se reformant grâce à l'échange réciproque des courants de l'âme, selon un mouvement qui n'est pas conditionné par la corporité, mais bien seulement par le véhicule éthérique qui lui correspond. Le sentiment d'amour sacré dégage le corps éthérique du support physique, pour ce qui est nécessaire à sa syntonie avec les courants de lumière de l'âme, à savoir avec son état androgyne potentiel : le corps éthérique a en effet un sexe opposé à celui de la corporité physique, alors que le corps astral est en soi constitutionnellement androgyne.

Grâce à cette syntonie éthérique, l'être archétype revit d'un identique pouvoir de lumière et de vie, qui est la vertu renaissante de l'un dyadique, ou de l'androgyne dans l'âme de chacun. S'en illumine le sens de l'amour sacré : la possibilité que sa forme dynamique vive l'accord retrouvé parce que chacun des deux opère rituellement à partir de l'unité de fond, à savoir à partir de la structure originaire de l'âme. Les deux ne doivent rien créer de nouveau, mais seulement réveiller consciemment ce qui existe depuis les origines, dissimulé à un degré transcendant de conscience, auquel, en condition de veille, ne peut s'élever que la vertu de l'accord : l'élément masculin-féminin binaire d'une âme correspondant à l'élément féminin-masculin binaire de l'autre âme. La restitution de l'accord binomial-quadrinomial rend l'âme indépendante des catégories corporelles qui lui sont nécessaires pour l'expérience terrestre, mais lui confère, pour cette raison, un pouvoir d'orientation d'une telle expérience.

Le concept de l'absolue étrangeté du pouvoir de l'*éros* au domaine du sexe, peut faire comprendre comment l'amour spirituel n'est pas sublimation d'une phénoménologie physique.

Toute forme de sublimation du sexe est incontestablement positive, mais du point de vue de l'expérience réelle, elle reste enclose à l'intérieur des limites de la corporéité. Quelles que soient les hauteurs atteintes par elle, la sublimation de la convoitise ne sort pas du domaine de la convoitise. Une dépendance sublimée ne cesse pas d'être une dépendance : qui est toujours la dépendance du pouvoir du Serpent.

L'amour sacré n'est pas une spiritualisation de l'amour sensuel, bien au contraire : il se pose comme un élan métaphysique qui frappe l'humain, en assumant ou en résolvant le sexe. N'ayant rien en commun avec le sexe, comme il résulte à la sensualité humaine, il parvient à établir son propre rapport avec celui-ci. Lui seulement, l'amour sacré, peut atteindre la communion avec les forces originaires de la vie et du son, lesquelles, restant inconnues à la consciences, opèrent chez l'homme en pénétrant le processus reproductif. Ce sont des forces avec lesquelles peut uniquement avoir rapport la sainteté de l'âme, dans laquelle est présent le Principe, l'absolu incorporel, soutenant la corporéité depuis les profondeurs (de l'âme, *ndt*).

Les puissances du son ou du Verbe opèrent dans l'expérience du sexe et dans le processus générateur, en dominant, pour l'objectivité de celui-ci, l'élément fluide du Serpent, qui tient attachée l'âme à lui au moyen du désir. De telles puissances peuvent s'élever dans l'âme grâce à mouvement radical d'autonomie du Je vis-à-vis du désir : elles peuvent se manifester comme des forces de l'amour sacré, capables de restituer la musique primordiale de la corrélation entre un homme et une femme. Dans l'âme individuelle, elles produisent la possibilité de la « musique des sphères », en tant que force cosmique de la corrélation terrestre, en donnant à chacun le sens réel de sa vie, parce que de toutes les vertus créatrices, elle est la plus harmonieuse et la plus héroïque. Son sens est de retrouver l'accord cosmique originaire, pour que soit reconstitué le couple humain comme un couple céleste : à partir de sa capacité de génération peut sourdre un type humain, dont la nature ne constitue plus une opposition à l'Esprit.

En dépit que la conscience n'en affleure pas le moindre son existence, cet amour est attendu par la Terre ; il est attendu par l'être humain comme l'espoir le plus élevé : celui d'une sève de vie régénératrice de l'humain. En vérité, l'humain franchit peu à peu la limite qui le sépare du sous-humain : l'élément animal se réveille progressivement dans les peuples. L'humanité attend l'entrée d'une force héroïque, parce que régénératrice, mais elle ignore d'où elle peut survenir ni ne suppose de quelle source elle peut jaillir. Le mental humain, le mental dialectique, qui exprime la puissance du Serpent, ne peut concevoir l'avènement d'un amour dont la force ne dépend plus de la puissance corporelles, ce qui revient à dire de l'influence du Serpent.

C'est pourquoi l'entreprise de l'amour sacré est initiatique. Mais à son niveau solitaire et sublime, elle constitue le modèle pour tout l'amour humain, lequel, toujours de toute manière, même en se produisant dans le royaume de l'Adversaire, tend obscurément, selon les énergies originaires de l'âme, à retrouver l'antique lumière de vie. Il n'y a pas d'amour qui, en fulminant entre homme et femme sur la Terre, ne rende pas inconsciemment à opérer comme un amour sacré. Il y a un moment dans toute rencontre entre homme et femme — une rencontre qui ne soit pas un échange mécanique de sensations corporelles — où afflue l'amour comme une énergie incorporelle. Un tel moment peut être sauvegardé et orienté, à condition que sur la Terre commence à fleurir l'amour sacré, grâce à de rares êtres, capables du mouvement initial du don de soi. Leur force c'est la reconnaissance unanime de la tâche : la consécration mutuelle par la communion de la lumière de la conscience avec les puissances créatrices de la vie et du son présentes dans le domaine de la volonté et opérant métaphysiquement dans le sexe.

Il convient de regarder avec clarté l'inutilité ou l'extrême nocivité des méthodes actuelles de magie du sexe, qui présumant aller aux racines du problème. Elles attirent des expérimentateurs naïfs ou paresseux, désireux d'éviter l'effort de se connaître eux-mêmes et leurs propres défauts en tant que limites à dépasser en vue d'une expérience effective du suprasensible. Au moyen de telles méthodes, ils tentent une espèce d'insertion dans le courant

dynamique du sexe, au moyen d'une technique qui vise artificiellement à le solliciter et à le contrôler. L'erreur de celui qui suit de telles méthodes, c'est de croire qu'il a à faire avec la force et non avec des sensations corporelles aggravées. Au moyen du sexe ou de l'ingestion de substances diverses, il a l'expérience d'une région fluide de soi dynamisée au-delà de la conscience normale. Après une excitation adéquate, les dynamismes fluides sont portés à une mobilité extra-normale que la conscience devrait absorber et utiliser yogiquement.

La naïveté de tels moyens très habiles consiste à présupposer un principe de force dont elle recherche la confirmation dans un potentiel de désir violent qui en est la privation. Deux concepts sont à la base d'une telle position ingénue : le concept de sublimation et celui de captation volontaire de la force. Tous deux présentent un degré de plausibilité suffisant, en rapport à la non-connaissance de la substance avant l'œuvre et au principe auquel il faut faire appel. Il est inévitable de partir des conditions de la convoitise, mais il est pareillement inévitable d'y rester attaché, grâce à une technique qui, en ignorant la nécessité constitutionnelle de la convoitise, finit par la renforcer. Klingsor devient en substance l'adversaire du Graal, parce qu'il fut victime du désir violent de la puissance ; le sens de son émasculatation fut la chasteté abstraite du corps, ou encore l'illusion de réaliser l'esprit au moyen d'un fait corporel ou d'un acte de convoitise.

Il n'existe pas de sublimation du sexe qui fournisse un moyen d'en contrôler l'énergie métaphysique : il faut une voie radicale : une voie héroïque. Il faut comprendre que quelque chose dans l'intériorité humaine manifeste un principe d'indépendance à l'égard du domaine instinctif, comme un absolu immédiat. À la traction profonde de la convoitise, l'unique force capable de relier la conscience humaine à l'*éros* et à l'acte érotico-générateur, ne peut être opposée qu'une force d'intensité égale et plus profonde, capable de relier la vertu supérieure de la conscience à la sphère génératrice, tel que cela advenait à l'origine pour le couple supra-humain, auquel une conscience céleste fut possible à côté de la nécessité de la génération, parce que l'union des corps se produisait dans un état de transcendance impersonnelles, comme dans une conscience de rêve. Ne peut y être opposée qu'une force qui connaisse sa source en dehors de celle de la convoitise, laquelle de toute manière enferme l'âme à l'intérieur des limites sensibles et corporelles. La pensée abstraite, la pure pensée logique, est l'unique activité qui, tout en jaillissant du mouvement de convoitise originaire de l'âme, s'en tient à l'écart, en devenant réfléchie, privée de vie : soit privée de désir, mathématique ou logique. Cette pensée est coupée, placée hors de l'âme : mais pour cette même raison c'est pour le Je la possibilité d'opérer en dehors de l'âme, ou en dehors du cadre de la convoitise. Normalement, il n'y a pas de rapport entre cette pensée logique et le Je : cette pensée, en effet, ignare quant à son propre pouvoir, procède selon un automatisme, en construisant pour son usage personnel son Je, sa psyché, ses systèmes de science, sa culture. Le Je réel lui est inconnu.

Mais le Je peut volontairement établir un rapport avec une telle pensée dés-aminée (sans vie, *ndt*) : elle renaît alors comme un élément de vie l'âme. En réalité, le sens ultime d'une telle pensée c'est de mourir jusqu'à une possible résurrection: il s'agit de vouloir jusqu'à l'épuisement, de sorte que se présente, dans la même direction, le vouloir qui l'a voulue, un vouloir nouveau, exempt de présupposés, libre des attaches psychiques, inconditionnel. Au moyen de cette pensée morte, le Je peut se vouloir selon un mouvement pur qui restitue un souffle de vie et de lumière à l'âme: pensée et volonté rencontrent un accord plus profond: le sentir. Il y a une discipline de la concentration et de la méditation propre à l'être humain de ce temps-ci, laquelle est indissociable de la résurrection du sentir, correspondant à la structure originaire de l'âme. D'ici peut s'enflammer une puissance d'amour incorporel, capable d'agir de ce côté de la corporéité — comme le peut abstraitement la pensée réfléchie ou la représentation ordinaire — avec l'élan d'immatérialité d'une idée pure et cependant, avec l'intensité d'une puissante passion: quelque chose comme de l'amour platonique devenu flamme non-consumante, flamme toute conscience, dévouement toute volonté, sur le fond d'une sidéralité musicale ou

d'une dévotion qui est gratitude à l'égard de l'esprit qui se révèle de la figure de lumière de l'autre. La musicalité de cet amour platonique se reconnaît comme une présence dans l'âme des forces du Verbe — ou de la vie et du son originaires — capables de vaincre le Serpent.

La musique originare charme le Serpent, lequel est le charmeur naturel de l'âme. La vertu de la génération physique renaît comme une vertu de génération intérieure, qui retire des profondeurs physiques son plus grand pouvoir créateur. Le dépassement de la limite est le moment d'une crise intense de l'humain, chez qui se présente l'épreuve de toute attache inférieure. Il se trouve en présence d'un courant supranaturel de vie, tendant à rompre l'enchantement de la mort apparente de l'âme: il heurte la conscience avec la violence d'une énergie qui anéantit la vie pour la réveiller à un autre niveau.

Le don de soi d'amour sacré n'est pas un fait mystique, ou une forme de *bhakti*, mais un acte supérieur de la volonté: une détermination héroïque. Les prémisses en sont le dépassement de soi, réalisable par la voie méditative, ou noèse de pure pensée. On a parlé « d'ataraxie christique » comme de l'atmosphère fondamentale de l'âme qui s'apprête à une telle expérience: dépouillement de toute vanité, promptitude de l'épreuve radicale de l'autonomie vis-à-vis des attaches de la convoitise. En réalité, il s'agit surtout du dépassement d'une limite interne au penser: un tel dépassement conduit à la communion avec les puissances impersonnelles ou Hiérarchies spirituelles, qui régissent le sentir et le vouloir personnels: l'union de la lumière de la pensée avec les puissances de la chaleur et de la vie est le processus d'amour sacré.

L'expérience procure la conscience lucide que les forces de l'amour n'ont rien à voir avec le sexe, tout en se liant à celui-ci, suite à l'altération sensible de leur nature originare. C'est pourquoi toute forme de sublimation est une forme spirituelle du renoncement à la réintégration: c'est croire qu'il s'agit d'élever une force inférieure, alors que la tâche consiste à réaliser en bas une force supérieure, déjà en acte dans l'âme, mais ignorée: qui ne souffre pas d'être transformée, mais exige de transformer. Cette force sublime demande à l'homme l'avènement d'une auto-conscience réelle, ou le sacrifice de sa conscience illusoire: la perception de l'au-delà réel de la *mâyā*, à savoir au-delà du voile d'Isis-Écate.

La perception suprasensible donne un moyen de rencontrer chez l'autre un être adamantin sublime, qui est son vrai être: le Je dans son habit de lumière, évident jusqu'à sa forme corporelle fluide: l'être vrai et éternel de l'autre. Mais cet être supra-mental, que l'on voit comme s'il planait au-dessus de la tête de l'autre, est un avec le Je de celui qui le contemple dans son habit de lumière. Ce Je, il la réalise parce qu'il le voit un avec l'être métaphysique de l'autre. Il n'y pas de possibilité d'expérience du Je, si l'on ne parvient pas à voir l'être d'or adamantin de l'autre, qui est sa réalité, avec laquelle il faut prendre continuellement contact, pour que l'apparence humaine ne détourne pas la tâche de l'amour sacré.

Il y a une sorte d'autel sidéral sur lequel on peut contempler la figure de l'autre dans sa grandeur et dans son éternité, avec une richesse infinie de différenciations ou de hiérarchies de la lumière: cette figure-là, une fois vue, devient le symbole continuellement évocable par le sentiment sublime qu'elle seule a pu susciter.



X Le Sens de « l'amour platonique »

Les forces du sexe, en étant les plus profondes qui agissent en l'être humain, pourraient être perçues par lui s'il élevait sa conscience de veille au degré où se déroule son sommeil profond : à cette condition, elles cesseraient d'être destructrices. Elles développent en effet leur œuvre créatrice jusqu'au sensible, à l'intérieur d'un domaine qui contredit leur nature suprasensible.

Ne percevoir que sensuellement le processus sexuel et ne pas avoir conscience du contenu perceptif, voilà la contradiction dans laquelle, peut-on dire, consiste le péché : auquel l'homme s'expose autrement continuellement, parce qu'il perçoit continuellement le vivant, mais sans l'avoir comme sensation : le vivant, en effet, est pour lui une représentation, et non une expérience sensorielle, en dépit que dans la perception, le vivant est bien présent.

On a vu comment le couple originaire fut « exempt du péché », parce que son acte sexuel se déroulait indépendamment de la conscience à laquelle l'étreinte s'avérait essentielle et accomplie uniquement comme une union béatifique des âmes. La convoitise, le péché, naquirent de la perception et, pour cette raison, de la connaissance corrélatrice d'un processus, dont l'âme est incapable d'en appréhender le contenu objectif : convoitise et péché naquirent de la sensation qui commençait à résonner dans l'âme comme une réaction de l'ego impliquant dans le sensible les forces les plus élevées, non perçues.

Et on a fait allusion à la manière dont cet accueil de la sensation privée de son contenu intérieur, et cependant conditionnant seulement comme valeur physique, était la voie de la conscience pour parvenir à être une conscience de soi, dans la ligne d'une limitation de soi à la finitude physique. La connexion intérieure du sexe était ainsi perdue au bénéfice d'une conscience du sensible, à savoir d'une conscience individuelle.

On peut comprendre le sens de ce que sera l'entreprise de restitution ou de Résurrection, symbolisée par la rédemption du Graal, si l'on tient compte que l'on dut la naissance de l'auto-conscience à l'attachement de l'âme au cerveau physique : dans la phase édénique, en effet, le couple originaire pouvait conserver intacte sa communion de lumière réciproque, parce que l'instrument spirituel de l'auto-conscience, le cerveau, n'était pas prêt : celui-ci aurait placé chacun des deux en condition d'élaborer, au moyen de sa propre activité intérieure, le contenu du monde tendant à lui apparaître exclusivement sensible. L'apparition devient graduellement une réalité. Que l'apparence soit identifiée de manière illégitime à la réalité, à cause du fait que l'activité intérieure de l'être humain doit se soumettre aux conditions de la médiation cérébrale, c'est d'abord et pour longtemps encore, inévitable.

Depuis que le cerveau est pour l'âme le médiateur de l'esprit pour ce qui est de l'expérience terrestre, celle-ci est inévitablement une expérience de l'apparaître, ou de la *mâyā*, parce qu'elle est uniquement sensible : c'est pourquoi le rapport de l'esprit avec le sensible, auprès de la perception, sera la convoitise. L'esprit, médiatisé par la cérébralité, laisse à l'intérieur de soi un monde spirituel auquel il tend aveuglément : s'offre à lui, dans son immédiateté, le sensible, derrière lequel est le monde qu'il est en train d'égarer et avec lequel il cherche anxieusement, dans un sens traditionnel et rituel, à maintenir intacte sa communion. Mais une telle communion n'est plus possible comme autrefois. Le réel immédiat n'est plus le suprasensible, mais bien le sensible auquel l'homme s'adresse toujours plus, avec tout son pouvoir intérieur, en le voulant comme il pourrait vouloir l'absolu, qui commence à lui être intérieur et extraconscient. Cette énergie du vouloir, tendue vers un objectif non relatif à son degré spirituel, c'est la convoitise.

C'est pourquoi, dans le domaine du sexe, les puissances les plus élevées, opérantes selon un schéma de sainteté intouchable, assument le sacrifice de la reproduction déviée vers la forme

animale, nécessaire à la nouvelle condition humaine : l'assujettissement à la convoitise du sensible. À l'acte reproducteur, l'être humain participe uniquement au moyen de la sensation, dans laquelle est inséré l'élément éthérique nécessaire à éliminer n'importe quelle intervention de la conscience.

De cette manière, l'homme meurt à sa nature spirituelle. La convoitise, en tant que tension de l'esprit envers la forme sensible mise à l'écart du fondement suprasensible, lui fait prendre comme sa propre nature une corporéité à qui est ôtée la connexion avec la pérennité de la vie et, pour cette raison, la mort est donc inévitable : jusqu'au jour où il sera capable de retrouver, au moyen des nouvelles forces de la conscience, la connexion en question.

Il n'y a pas d'ascèse, ou de résurrection intérieure, qui n'implique pas pour l'homme la connaissance réelle de son rapport avec le sexe. Une telle connaissance, en réalisant sa propre radicalité, exige que le principe conscient retrouve la mystère de la génération en dehors de la servitude de la convoitise. Pareillement, on peut dire qu'il ne peut se révéler de réintégration intérieure, ou d'Initiation, qui ne passe pas par la résolution de la convoitise et la restitution du rapport de l'âme avec les pures puissances de la chaleur et de la vie opérantes dans le sexe. Tel est le sens de l'entreprise de Parsifal, qui échoua une première fois, parce que son Je n'avait pas encore de forces d'indépendance suffisantes par rapport à sa nature inférieure : il put mener à bonne fin la reconquête du Graal, lorsqu'il put acquérir de nouveau le pouvoir de la Sainte Lance, ou le pouvoir solaire par rapport à la nature lunaire.

Celui qui connaît la voie de la perception pure, peut comprendre comment l'ascèse contemplative du sensible, en particulier du minéral et de la plante, constitue la prémisse à une semblable réintégration, parce qu'elle mène à la perception des forces originaires du sentir et du vouloir, conjuguant les organes des sens avec le centre du cœur. Sans une pareille jonction, une perception sensorielle ne serait pas possible : celle-ci est le résultat d'un accord des forces suprasensibles avec les processus sensibles, conféré à l'être humain, mais inconnu comme tel, à lui. Un semblable don est une transcendance dont l'homme use quotidiennement, au moyen des sens, sans en soupçonner la valeur.

L'accord doit être reconnu en vérité, pour qu'on puisse comprendre ce qui est exigé de l'âme, aux fins d'une perception de l'*éros*. L'opération, qui est simple devant le cristal ou la fleur, est toutefois le modèle de sa réalisation dans sa rencontre avec le contenu plus ardu et dynamique de la sensation érotique. La difficulté devant laquelle tout le monde s'arrête, c'est la crainte d'un vouloir absolu de cette rédemption, laquelle, en exigeant une nouvelle dimension du sentir, se présente comme une tâche non évocable par la mémoire ordinaire. Ici aussi, le sens d'une « boisson de la mémoire », peut faire comprendre le moment où Parsifal a l'intuition de la mission résolutive nécessaire à la reconsécration du Graal : son intuition est un souvenir.

L'obstacle le plus sérieux c'est l'oubli normal de ce qui est pressenti dans les moments de dépassement de soi. Il faut éduquer un sentiment de dévouement, qui soit la force du souvenir du sens de l'œuvre, l'image de son contenu indicible. L'intellect contemporain ne dispose pas d'énergies suffisantes pour saisir le mouvement du dépassement de soi, même s'il est parfois capable de le concevoir dialectiquement.

Pour relever ce qui a été dégradé, et qui confond à cause de son propre degré le niveau de la « chute », pour redresser le tort, pour restituer ce qui a été enlevé ou perdu, un semblable dépassement est requis : c'est l'entreprise de l'amour sacré. On peut comprendre comment, une fois lâché le soutien de la convoitise, le rapport de la conscience avec les forces de la supranature opérantes dans le sexe, ne puisse être soutenu que grâce à la vivification de l'élément adamantin de l'âme, le plus profond et le plus dissimulé, qui réalise son contenu originaire, sa supra-nature. Ce contenu n'a pas besoin du véhicule de la convoitise pour émerger comme une puissance de vie.

Il ne s'agit pas ici de vivification mystique, mais de l'irruption intense d'une volonté qui n'est sollicitée par rien, seulement par sa force, et est cependant capable de se perdre dans

l'absolu don de soi à l'autre, selon un amour illimité, limpide, lumineux, qui est sur la ligne de « l'amour platonique », ou du dévouement des *gopi* de Krischna, ou de l'idéalisme des « *Fidèles d'amour* » du *Dolce Stil Novo*, mais pour arriver là où personne n'est jamais arrivé avant, en n'étant pas simplement l'amour pour le Divin, ou l'anéantissement de soi dans la dévotion, mais l'amour pour une créature, dans laquelle seulement il est donné de rencontrer le Divin, dans son mystère intact : créature dans laquelle est présent son avatar temporel avec son histoire intemporelle, synthèse de l'histoire de l'homme et du Cosmos, symbole du chemin parcouru jusqu'alors pour retrouver l'accord originaire. La réciprocité des retrouvailles de l'accord originaire, est cet amour : événement définitif, qui clôt un long cycle de consommation et d'obscurité. Dans Wolfram von Eschenbach, Parsifal avertit Gawan : « Lorsque le moment du combat vient pour toi, que la pensée d'une femme te vienne en aide ! ».

Étant donné le conditionnement profond de la conscience ordinaire au sujet de l'expérience du sexe, on peut dire que l'amour platonique est la corrélation inconditionnelle, parce que nécessairement réalisée non pas par l'âme affective, mais par l'âme consciente, à savoir par cette région de l'âme qui manifeste l'indépendance initiale du Je à partir de la corporéité : un amour qui se puise à sa propre source métaphysique, et accueille pourtant en lui toute la force qui domine le physique : qui embrasse d'une intensité capable de parvenir jusqu'à la corporéité profonde, où ne parvenaient auparavant que la convoitise et la volupté. De cette jonction retrouvée, peut également s'ensuivre une naissance spirituelle ou une naissance physique.

Le niveau du sentir qui s'alimente de sa propre source suprasensible, est le même que celui auquel l'âme expérimente la pensée pure, les idées vivantes ou les archétypes célestes des choses. Le niveau est à chaque fois atteint par une communion des deux capable de vaincre l'éloignement des corps, lorsque des nécessités contingentes impliquent leur séparation temporaire. L'épreuve à laquelle on fait allusion dans le mythe d'Orphée et d'Eurydice, est métaphysiquement prévue et connaît son drame provisoire sur le plan sensible : la séparation, dans sa contingence spatio-temporelle, est l'épreuve en vue d'une union plus intense des âmes au-delà des véhicules corporels et d'un affinement des organes intérieurs nécessaires à la communion en profondeur : une communion qui doit restituer consciente la synthèse adamantine.

Dans le sentiment unissant les deux, opère le pressentiment de la vie qui unit le couple céleste (à l'origine, *ndt*), selon une harmonie transcendante et éthérique, qui faisait de l'un le complément de l'autre. C'était la complémentarité liée à une condition suprahumaine, à savoir à l'ordonnement androgyne fondamental, c'est pourquoi chacun produisait en soi, comme élément potentiel, ce qu'intégrait l'élément correspondant actuel chez l'autre. Le couple originel constituait la prémisse en vue d'une naissance divine dans l'humain.

À l'époque du Je ou de l'auto-conscience initiale, le couple originaire est un point de départ qui peut être retrouvé, son principe de synthèse concordant à la nature du Je : le Je est le porteur de la réunification. Toute la symbolique du Graal est l'allusion au fait qu'un tel point de départ peut être retrouvé, comme s'il n'avait jamais été perdu. L'accord de Joseph d'Armathie avec les Anges, et les premiers Chevaliers du Graal élus par le Seigneur, concerne la transmission d'un devoir héroïque : la reconquête d'un bien primordial, resté suspendu hors du temps, pour être un jour immergé dans le temps, quand l'homme sera prêt, sur la base de son expérience de soi qui débute dans le temps, à l'expérience lucide du Je. D'une semblable possibilité innée au Je, sont porteurs les Gardiens de la Sainte Coupe. L'amour humain, quand il manifeste une impulsion supra-individuelle, est la quête obscure du Graal, ou bien la restitution d'une condition primordiale : laquelle exige de vivre avec l'énergie de son intemporalité dans le temps. L'amour des deux doit retrouver son mouvement en soi, au-delà des formes de l'apparence, pour insérer dans l'expérience du temps l'impétuosité de sa pérennité.

Comme on y a fait allusion, le sens de « l'amour platonique » n'est pas d'éviter l'union des corps et la génération physique, mais plutôt de libérer l'énergie de l'*éros* de la convoitise, de manière à restituer la vie du sentiment et la chaleur du vouloir à leur source réelle qui est le cœur.

Dans ce sens, l'amour platonique est le niveau de l'amour sacré, mais celui-ci devient la réalisation de celui-là.

Dans l'expérience ordinaire de l'*éros*, la sensation de la volupté est due à une traction profonde du sentir qui, saisi par le processus sensible et écarté de la médiation du cœur — duquel il devrait puiser chacune de ses résonances — se répercute directement sur le système nerveux et dans le cerveau : lequel, au contraire, devrait recevoir le contenu de la conscience communiante avec le sentiment du cœur. Le plaisir dérive donc du sentir tenu à l'écart de la source du cœur, ayant pourtant un rapport illicite avec l'instrument de la conscience, le système nerveux, qui contraint la conscience à un contenu vis-à-vis duquel celle-ci n'a pas de possibilité d'élaboration, parce qu'elle manque d'autonomie eu égard à cette élaboration. En substance, par rapport au plaisir sexuel, la conscience se retrouve dans un état d'impuissance et de confusion : elle se retrouve d'emblée identifiée à un contenu dont elle ne peut rien dire, parce que celui-ci s'impose de lui-même, au moyen du sentir privé de sa fonction normale et, par conséquent, incapable de la relation selon les énergies dont il est tramé : lesquelles sont les forces du cœur.

Occupé dans la volupté, le sentir, sans lequel la volupté ne pourrait pas être ressentie comme telle mais serait une perception d'une autre nature, n'appartient pas au sexe, mais au cœur. La déviation de ce sentir rend possible que s'impose le contenu de l'acte sexuel directement à la conscience comme une sensation brutale, et donc en réalité demeurant imperceptible à la conscience : fait défaut le véhicule réel, le sentir, parce que celui-ci est empoigné et contraint à une résonance qui le tient à l'écart de sa réalité, dont la source est le cœur. La perception normale, en effet, est objectivement possible grâce au concours autonome des forces du vouloir, du sentir et du penser au sein de l'acte perceptif, selon un mouvement parfait dans sa pureté qui, dans la profondeur extra-consciente, les unit avec leur source réelle : le cœur.

La maladies du sentiment et de la volonté sont toutes reductibles à une corruption du rapport des trois facultés avec le cœur. La perception sensible normale, dans la perfection de son schéma dynamique — en tant que processus dans lequel convergent harmonieusement les forces de la structure psychosomatique — est un événement minimum d'équilibre de toute la vie de l'âme : elle est en petit le modèle de la fonction objective du sentir et du vouloir par rapport aux contenus du monde. Il faut tenir compte du fait que la perfection du processus perceptif intérieur est un fait extra-conscient, que la conscience doit encore conquérir : ceci est le point de départ concret. Le fondement de l'ascèse à laquelle on fait allusion ici comme la voie présente du Saint Graal, est la discipline de la perception pure.

Dans l'expérience sexuelle, le processus perceptif est « chaotisé » par la prépondérance de la convoitise (désir violent, *ndt*) et de l'élément voluptueux : qui est l'exaltation du sentir par rapport à un contenu dont il en parvient pas à établir la relation avec le cœur. Dans la perception sensible ordinaire, à l'inverse, l'intervention de la convoitise n'a pas le pouvoir d'altérer la fonction de régulation du sentir et du vouloir auprès de l'organe sensoriel : leur relation avec le cœur reste donc intacte. Du fait que l'élément de vie de la lumière n'est pas altéré dans la perception ordinaire, l'objectivité du contenu est possible. Une telle objectivité diminue dans la perception érotique. Le sentir impliqué dans la convoitise devient volupté : il n'a plus le pouvoir de vibrer avec les forces de sainteté opérant en profondeur dans le sexe, parce que le courant de convoitise l'empêche de s'unir au cœur. Le niveau de la volupté, en vérité, c'est celui de l'oubli du niveau humain réel.

En dehors de la régularité de la perception sensorielle ordinaire, dans lequel il afflue selon sa vertu originaire, le sentir est altéré par son attachement à la corporéité, à savoir par le fait de devoir résonner selon le lien de la pensée avec la cérébralité : laquelle, comme on l'a vu, est l'origine de la convoitise. De cette manière, le sentir renonce à être le véhicule du cœur ou de la vraie force de l'être humain : il ne parvient pas à être le sentir par rapport aux forces essentielles du vouloir appelées à opérer dans le sexe : son altération est l'aliment de la volupté.

L'altération du sentir devient altération du courant de volonté au moyen de laquelle la conscience s'unit avec le sexe : toutefois, simultanément, le courant cosmique de la volonté, selon le caractère absolu de son autonomie et de sa pureté, opère dans le processus de reproductif, au besoin, dans la forme animale inférieure. Une telle action est aussi requise dans les accouplements inféconds et à simple but de plaisir. C'est celui-ci le sacrifice des forces les plus élevées agissantes dans l'être humain, pour l'homme dépendant du domaine sensible et de la conscience cérébrale, privé de la source de vie du cœur : pour que l'homme puisse un jour les rencontrer par l'entremise de la connaissance : ce qui revient à dire, selon le cheminement de l'amour sacré.

À la source du cœur, le sentir peut puiser la vie qui lui est nécessaire pour sa relation avec les forces du vouloir opérantes dans le sexe et indépendantes de celui-ci. Mais dans la profondeur encore plus transcendante du cœur, la source elle-même de telles forces du vouloir est retrouvable, celles de l'*albedo* et de la *rubedo*, ou le pouvoir de synthèse des forces du Soleil et de la Lune, symbolisé par la Coupe du Graal et de la Voie du Chevalier Adamantin.

Comme on l'a vu, Lucifer peut encore agir dans le sentir, dans la mesure où l'homme a besoin de la pensée réfléchie, à savoir de la pensée cérébrale. L'époque de l'auto-conscience est celle qui engendre la possibilité du passage de la pensée réfléchie à la pensée vivante. Cela ne peut vouloir dire non plus que soit abolie la pensée réfléchie : elle doit devenir un instrument du penser réel, en cessant de se soumettre à l'apparence illusoire et à l'expression des instincts. La pensée, dans son pouvoir d'élévation à la pure idéation, détient la clef de l'union du sentir avec le cœur : le sentir qui se reconjuge au cœur détient la clef de l'amour sacré, lequel est le sentir qui retrouve en lui le pouvoir de vie capable de rétablir la pureté du rapport de l'âme avec les forces agissant dans la reproduction.

La vraie béatitude appartient à ce sentir réuni au cœur, parce que c'est une béatitude pure, libre d'égoïsme et de passion, capable d'une profonde identité qui, pour se réaliser, ne nécessite pas de désir violent : parce que tout ce qui est objet de son rayonnement, elle le possède dans cette identité. C'est la voie de la retrouvaille d'Osiris, et sa résurrection : la vertu de l'amour puissant d'Isis. Le Dieu tué ressuscitera grâce à un pouvoir cosmique qui sera apporté sur la Terre par Christ, mais dès lors, ce sera l'Isis-Sophia à le rendre opérant en l'être humain. La voie de l'amour sacré est en vérité l'entreprise du Graal des temps nouveaux.

L'exigence du sentir revivifié selon l'amour platonique, ou selon le secret de l'Isis céleste, ou le contenu de la Coupe du Graal, c'est le rapport avec le courant profond du vouloir qui opère métaphysiquement dans le sexe. Normalement, pour l'homme, ce rapport n'existe pas : de sa détérioration naît la sensation trouble et aussi intense de la volupté. La résurrection du sentir restaure la rapport avec la force des profondeurs qui agit dans le sexe : cette force n'appartient pas au sexe, mais à l'être spirituel de l'être humain, à cette nature supérieur-là qui le moindrement et avec réflexion s'exprime comme conscience. En se manifestant au moyen du sexe, elle semble lui appartenir, parce que la liaison de la conscience réfléchie avec le sexe produit la dépendance de la conscience au moyen de la volupté, par son pouvoir corrompu : pouvoir de la force qui, dans son intégrité, est un fondement à la conscience.

L'exigence de connexion du sentir avec le cœur, par rapport à l'expérience de l'*éros*, amène le sentir à retrouver l'élément divin en lui et à restituer au courant de la volonté sa connexion au cœur. Tel le sens de l'amour platonique, ou du rapport réel de l'âme avec les puissances pures qui interviennent dans l'acte sexuel, sans appartenir au sexe et sans avoir de relation aucune avec la volupté. Le pur embrasement et l'exaltation consciente d'un tel amour, sont le vrai remède de l'être humain, parce qu'ils inversent en lui la direction de la Chute. Seulement à cet amour appartient la relation avec le sexe, selon une impulsion absolument fondée dans le spirituel et, pour cette raison, capable de s'unir avec la sainteté des forces qui, non connues à l'homme ordinaire et en se sacrifiant elles-mêmes, rendent possible la génération physique.

L'expression « inversion de la chute » au sujet du courant du sentir, équivaut à celle du dépassement de la mort. L'expérience de « l'amour platonique », en effet, comme réunion des trois facultés de l'âme avec la source du cœur, comporte l'épreuve du dépassement d'une ténèbre qui est la stratification dans la nature humaine des degrés de corruption de la force antique. C'est seulement en puisant à la source de la force qu'il y a un moyen de surmonter cette ténèbre.

L'épreuve cruciale de l'amour humain est celle-ci : l'amour platonique doit passer par le Golgotha, s'il veut se réaliser comme amour sacré : les deux doivent connaître l'opération spagirique finale de l'Or et du Feu, qui mène à la « Fontaine du secret de la Pierre », ou au secret spirituel de la corporéité physique, le contenu ultime du Graal : c'est-à-dire qu'ils doivent connaître le sacrifice profond des facultés de l'âme, la Mort et la Résurrection. De la même façon que les trois facultés de l'âme sont présentes, selon une syntonie autonome, dans la perception sensorielle, ainsi tendent-elles à confluer dans la plénitude de leur puissance de vie et de lumière dans le courant de l'amour humain : dans lequel, ordinairement, elles se corrompent et perdent leur syntonie, mais elles peuvent y affluer de concert et exprimer leur secret de vie et de lumière, au cas où la consécration des âmes maintienne en elle intacte leur nature suprahumaine dans l'humain.



XI

Le secret initiatique du Serpent

À partir des références cosmologiques de la présente étude, l'idée de la « musique des sphères » s'avère déterminante pour le thème traité, telle une vision très ancienne d'une construction invisible de l'Univers, dont la *dynamis* est le son créateur. On a vu comment les énergies de la sonorité originaires opérèrent à un moment déterminé chez l'être humain, en dominant l'élément lunaire inférieur en lui, nécessaire à la reproduction de sa forme vitale-physique.

Sur la base de cette vision, la résurrection de l'homme à partir de la mort apparente est concevable d'une façon justifiée comme la possibilité pour sa conscience de s'ouvrir au courant vital des puissances du son qui sont originaires à ce courant. Ce qui s'est appelé mort apparente de l'âme, en tant qu'effet de la perte de la musique vivifiante, est assujettissement au pouvoir du corps lunaire, dont la fonction devrait seulement concerner le sexe et le processus de la reproduction. La contradiction consiste dans le fait que l'âme de l'homme est dominée par le courant lunaire, lequel, à l'inverse, dans le domaine du sexe est assujéti aux fins reproductrices, par les forces cosmiques du son. Celles-ci affleurent par conséquent en lui, quand bien même le moins, comme des forces de l'auto-conscience : cependant, il n'en est pas tellement auto-conscient au point d'en percevoir la force qui, en lui, s'éloigne de lui dans le sexe.

Dans le processus subtil de l'auto-conscience on peut reconnaître agissantes les forces originaires du son, tel un pouvoir qui tend à devenir individuel en l'être humain, au moyen de l'activité consciente de la pensée. C'est pourquoi, comme on l'a montré, la naissance de l'auto-conscience s'avère rattachée à un changement qualitatif des facultés de l'âme en fonction des retrouvailles avec leur harmonie univoque. La résurrection de l'amour humain et la communion qui fut propre au couple d'origine, dépendent de la possibilité que l'être humain saisisse les puissances du son là où elles lui sont immanentes, et non pas là où elles se tiennent à l'écart pour opérer en lui au moyen de son assujettissement à la convoitise, à l'affectivité fluctuante et aux formes de la volupté.

En réalité l'être humain s'est isolé du sexe, dans le domaine duquel se déroule un processus autonome dont lui se borne à en subir les conséquences, sa liberté consistant seulement à en utiliser les formes de l'asservissement à son plaisir. Il est isolé du sexe et dans ce sens, il est manœuvré par lui et parce qu'il en est manœuvré, il se retrouve mentalement uni au sexe. Les impulsions de la convoitise le tiennent au moyen du mental, parce que celui-ci subit les processus cérébraux, en soi étrangers à la pensée.

L'homme dépend du sexe et de la série des instincts, dans la mesure où sa conscience mentale est garrottée à l'organe par le truchement duquel elle se manifeste : le cerveau. Celui-ci est la limite que la conscience rencontre en soi à un moment déterminé. L'ensemble des sensations inhérentes au sexe est transmis par les nerfs sensoriels au mental lié à l'organe cérébral : lequel les subit sans possibilité de médiation. De cette façon l'esprit attaché aux sens devient désir violent et le désir violent, en s'élevant dans le véhicule des sensations, devient pensée : la pensée subit l'identité, ne disposant d'aucune autonomie par rapport au contenu voluptueux. C'est la servitude la plus humiliante que subisse l'être humain, parce qu'il l'assume comme une expression de sa propre nature ou de son propre droit au plaisir. Or ni l'une, ni l'autre acception, ne répondent à la réalité de l'être humain.

De profondes erreurs existent dans la nature psychosomatique de l'être humain, ou bien de profondes distorsions des forces, ou encore de profondes contaminations, qui attendent d'être rectifiées par l'avènement de l'auto-conscience : ce sont les conséquences de la série des prévarications originaires qui furent en substance des prévarications du sexe. L'enracinement de telles conséquences dans la nature humaine, tout au long du temps, s'est produit en

correspondance avec le développement de la conscience rationnelle. Si aujourd'hui se présente une science de l'âme comme l'expression même de cette détérioration, elle ne peut certainement pas en offrir la thérapie : bien au contraire, elle en aggrave la situation. La mission de l'auto-conscience, en tant qu'énergie rectificatrice du dégât causé, est bien le contenu de la Science de l'Esprit.

Le dégât se manifeste surtout dans la collusion entre sexe et sentiment. Selon un développement harmonieux de la vie de l'âme, le sexe ne pourrait pas être ressenti. Ce qui est ressenti concerne toujours le cœur : lorsque le sentir fait défaut à la médiation du cœur, il frappe directement l'organe cérébral et dans ce sens, il exerce une action destructrice. Même si l'œil transmet un contenu qui peut susciter un sentiment, ce n'est pas lui, en tant qu'organe perceptif, qui suscite ce dernier, ainsi le *quantum* de sentiment que constitue le plaisir du sexe, ne devrait pas être imposé par le sens du sexe, mais par son contenu objectif : à savoir, il devrait être suscité par la médiation du cœur. Mais il n'existe pas de sentir humain capable d'une telle autonomie vis-à-vis du contenu de l'*éros*. C'est tout ce à quoi nous avons fait allusion dans la chapitre précédent, au sujet de l'amour platonique : la médiation du sentir requise à un pareil niveau, correspond à une expérience des puissances impersonnelles du sentir, rendue possible au moyen de l'éclosion d'une ouïe capable de percevoir le son métaphysique des êtres.

Cette expérience, à la méthodologie de laquelle nous renvoyons à nos études précédentes, correspond à une phase de l'ascèse méditative durant laquelle le sentir acquiert d'abord de l'indépendance vis-à-vis du vouloir, pour s'unir de nouveau à celui-ci au moyen d'un accord plus profond. Les forces qui opèrent dans le sexe exigent d'être perçues comme une vie dynamique d'un vouloir transcendant, auquel répond dans l'âme la capacité de s'identifier à elles, non pas selon la volonté obtuse, mais plutôt selon un sentir indépendant, lequel a le cœur comme centre.

On a vu comment l'entrave à l'amour humain doit être repéré dans le dégât radical du sexe, un dégât qui renvoie à un attachement de l'âme à la cérébralité, un attachement devenu une servitude totale dans cette époque-ci, déterminant même le type de la culture. La totalité d'une telle servitude isole aujourd'hui définitivement la conscience du courant pur du sentir, lequel courant a seul la possibilité de restituer à l'amour humain sa fonction cosmique, laquelle est seule, à son tour, à pourvoir restituer au sexe son instrumentalité.

En outre, on a vu comment, au niveau de la plus grande surdité intérieure, l'auto-conscience puise à une énergie de fond comportant le réveil de l'ouïe spirituelle correspondant à la vie réelle du sentir. Le niveau atteint pose l'urgence d'accueillir les forces de la Rédemption, lesquelles opèrent sans être perçues dans la structure vitale de l'être humain, en ayant leur obstacle dans la conscience réfléchie. Le sens du problème est saisissable dans le fait que la conscience réfléchie est l'obstacle à la réalisation de la conscience de soi, alors qu'elle en est le véhicule initial. La possibilité de la perception des forces originaires restituées est le problème réel de l'auto-conscience.

La perception de telles forces correspond au réveil d'une faculté d'ouïe spirituelle. Par une telle ouïe, elles sont perçues comme des sons ou résonances dynamiques, la sonorité dynamique étant leur puissance qui opéra au fondement de la structure de l'être humain et du monde. Ce son s'est manifesté dans la nature physique de l'être humain, pour que celui-ci parvienne un jour à l'entendre au point de retrouver en lui la faculté de l'émaner et de reconstruire sa nature supérieure. Les forces de la reconstitution parviennent à l'âme et sont assimilées par elle, même si tout d'abord elle n'en connaît pas la source : l'Événement du Golgotha. Ce sont des forces insérées dans la Terre par le Rédempteur, lesquelles, cependant, seul l'homme libre a le pouvoir de réaliser : la résurrection de l'ouïe spirituelle est l'entreprise de l'auto-conscience.

La redécouverte du son primordial est une intonation profonde dans l'âme, qui restitue une vie au sentir (à l'entendement ou à « l'écoute » du sentiment, *ndt*) en le réveillant d'une condition de sommeil et de mort. C'est le son qui réunit la conscience à la source du cœur : c'est pourquoi il apporte à la conscience le souvenir de sa réalité originare : souvenir de son royaume de

lumière, enseveli dans l'oubli qui est devenu nature. L'oubli se reconnaît comme une région de mort qui retient l'âme depuis les profondeurs. L'oubli peut être vaincu par le son qui est souvenir : souvenir d'un bien révolu, d'un état de vérité pour lequel l'âme entière est un tissu de nostalgie, affleurant dans les moments de rupture de conscience : mémoire d'un amour céleste et pourtant humain, une musique qui revient et demande à retentir comme l'expression originale même de l'âme : elle devrait à présent s'exprimer parce que son véhicule est la faculté qui est née de son sacrifice millénaire, l'auto-conscience.

L'auto-conscience (ou conscience de soi, *ndt*), qui naît au prix de la perte de la conscience originale et céleste et du sens de l'éternité, peut être auto-conscience grâce à l'élément éternel qui perdure de toute manière dans son intériorité profonde. Si elle ne se borne pas à être une position dialectique de soi, l'auto-conscience peut faire l'expérience d'un principe d'éternité comme de son fondement. L'ouïe céleste, à laquelle on a fait allusion, on peut la considérer comme le moyen perceptif de l'être humain à l'égard de la musique originale du Cosmos. Une semblable expérience, cependant, le conduit à reconnaître cette résonance cosmique dans la structure de ses propres organes : en particulier dans le système nerveux.

Le système nerveux, qui depuis la tête à l'épine dorsale reproduit la forme du Dragon, est l'instrument au moyen duquel la musique originale de l'Univers opéra à la structure de l'homme. C'est un ancien organe de la vie de la lumière, utilisé par les puissances du son pour édifier un être capable d'entendre l'harmonie primitive et de la vivre grâce à une vibration intérieure. Cet organe — lequel, selon une méditation donnée par le Maître des temps nouveaux, a la forme d'un ancien instrument à corde, telle une lyre cosmique utilisée primordialement par les puissances du son pour édifier la forme humaine — cesse d'être le véhicule de l'harmonie cosmique lorsqu'il commence à devenir un instrument de la conscience individuelle.

On peut dire que le système nerveux, originairement vivant comme instrument des puissances de la vie et du son, meurt progressivement pour devenir organe de la conscience sensible et rationnelle : il devint un tissu privé de vie, plus proche de la minéralité que de la matière organique, pour fournir à la conscience du Je l'expérience minérale du monde, l'expérience exclusive des sens. Une telle perte de l'originale vie de lumière du système nerveux coïncide avec l'expérience de la nécessité sexuelle et avec le début de la domination de la convoitise dans l'âme de l'être humain.

La nécessité que l'homme reproduise la vie selon le schéma du sexe s'accompagne de la mort de l'antique organe de la sonorité cosmique, à son devenir, en tant que système neuro-cérébral, de base de la conscience et de l'expérience initiale et unidimensionnelle du réel, celle sensible : laquelle contraint le courant de l'esprit à devenir convoitise de l'apparence. L'instrument original de la musicalité divine devient l'instrument sans vie et sans âme d'une vie sensible, laquelle, d'une part procure à l'homme l'expérience de soi et le savoir rationnel — symbolisé par l'Arbre de la Connaissance auquel Adam et Ève n'auraient jamais dû s'alimenter — et, de l'autre, l'attache à la nécessité animale du sexe et à la série prépondérante des instincts.

L'homme n'était pas mûr pour la connaissance, c'est pourquoi le fait d'avoir mangé le fruit de l'Arbre ne lui fournit point la Connaissance réelle, mais seulement une cognition sensible : d'où la nécessité de l'ego, de la convoitise, des instincts, et la nécessité qu'il perdît l'immortalité, afin que son erreur cognitive n'acquît point pouvoir de pérennité. L'homme perd la vie qui se transfère à son corps physique, mais il n'a aucun pouvoir sur la vie d'un tel corps : il n'a que le pouvoir de la détruire. Le corps ne mourrait pas si le Je, avec sa conscience bornée et sa convoitise corrélative, ne le détruisait pas : ce Je est conscient, en effet, au moyen de la mort du système nerveux. La dés-animation de système nerveux est la conséquence de la perte de la vie, le signe corporel du don d'immortalité égaré.

Au moyen du système neuro-cérébral, à savoir, par l'entremise de l'organe dévitalisé de la conscience réfléchie, dont il retire le sens de soi, la culture et le contenu de l'existence, l'homme est attaché à la Terre, non pas à la Terre vivante, qui est invisible pour lui, mais à la Terre comme

minéralité morte. Toute forme de la pensée réfléchie est privée de vie, c'est pourquoi elle est contrainte à adhérer sans réserves ni résidus à un tel caractère terrestre (ou encore « terrestrité », comme ce terme existe en italien, *ndt*), à s'identifier à cette terrestrité, à sa superficie indéfinie, à ramper sur elle : comme le serpent. Voir le serpent fait naître en l'homme dégoût et honte, parce que cet animal suscite en lui la perception intérieure, quand bien même obtuse, de sa condition réelle sur la Terre, de l'abaissement de sa conscience à la vie exclusive de la matière. Cette identité avec la matière, dans son exclusion du vivant, ne peut pas ne pas donner lieu à la maladie et la mort. Après avoir mangé du fruit suggéré par le Serpent, Adam et Ève perdirent le don d'immortalité. Si celle-ci n'avait pas été un don, l'homme n'aurait jamais pu la perdre.

L'être, devenu un organe privé de vie, en soi froid, recevant la vie du sang chaud de l'organisme sanguin et musculaire, c'est le système nerveux, la condition du Serpent. De la tête à l'épine dorsale, le système adopte la forme du Dragon : symbole du caractère démoniaque inférieur, d'un égoïsme sauvage, dont l'être humain ne peut guérir que par l'entremise de la souffrance, la peur et la mort. Mais la connaissance porte latentes en elle les forces non contaminées par l'organisme du Serpent, à savoir celles de l'être de la vie, qui perdure pur en soi, indemne de la dégradation : ce sont les forces de la guérison, la vraie médecine de la doctrine alchymique, les forces qui libéreront un jour l'être humain de la nécessité de l'égoïsme, de la souffrance et de la mort : c'est pourquoi le Serpent symbolise un degré initiatique.

Par la connaissance, l'homme peut vaincre ce que l'organisme physique de la conscience lui présente comme une condition de mort. Il a la connaissance, mais elle est privée de vie : la vivification de la connaissance peut lui restituer la réelle perception du soi : elle peut l'amener au réveil de l'ouïe céleste nécessaire pour percevoir l'harmonie secrète du monde : le son qui enchante le Serpent, ce dont son être est la privation. L'entreprise est le sens de l'amour sacré : l'impulsion par laquelle l'homme, en se libérant soi-même, pourra un jour délivrer le Serpent. La rédemption de Lucifer passe par la libération de l'être humain.

L'être humain, pourvu qu'il puisse retrouver la vie de la lumière et la chaleur des sentiments non encore corrompue, perçoit le mouvement de la lumière, le cercle lumineux du sang, qui n'a pas besoin de l'embrassement sensuel pour avoir, à partir des sens, la chaleur de la lumière coagulée dans la matière. Il cesse de corrompre le sang froid dont le Serpent est porteur. En revivant la vie de la chaleur, là où elle est une pure force métaphysique, il comprend sa propre dette à l'égard du Serpent, la dette d'une perte du caractère angélique et de l'abjection de sa forme animale. La honte du serpent, en tant qu'animal, concerne l'homme, et non le Serpent. Si l'homme cesse de s'identifier avec le monde des sens, les sens lui transmettent la réalité sensible « non contaminée d'esprit » : lequel dans ce acception-ci n'est pas l'esprit, mais la convoitise. Au travers des sens, l'esprit peut retrouver l'être qu'il est.

Le niveau du serpent, la nécessité de s'identifier avec la terre, de se traîner sur la terre, peut être surmonté par l'être humain qui, au moyen de la conscience dont il dispose, parvient à prendre conscience du niveau : à celui-ci, il peut commencer à opposer le niveau de la sphère dans laquelle il a l'intuition du surgissement de la conscience. Il peut avoir l'intuition d'un niveau encore supérieur et reconnaître les degrés de conscience qui attendent d'être parcourus de nouveau, pour qu'il réalise son être vrai. Sans la restauration de tels degrés, l'homme ne peut pas réaliser sur Terre l'harmonie et l'amour qu'il peut tout juste concevoir pour l'instant comme des idéaux. L'entreprise du Graal n'est pas seulement une référence symbolique, mais c'est une réalité indicatrice qui, dans les coulisses de l'histoire présente de l'être humain, se découvre comme le modèle d'une action consciente humaine et cosmique.

L'époque de l'âme consciente exige que l'homme retrouve la réalité perdue : la perception intérieure, l'ouïe spirituelle. L'ouïe intérieure peut lui restituer le son vrai, la musique unique en son genre d'un lieu natal sublime, qui lui a été enlevé. Il comprend que la totalité de son action humaine, son désir, sa lutte, sa souffrance, n'est pas substantiellement une convoitise de ce qui apparaît, mais une volonté profonde et irrépressible de retrouver le lieu perdu : que l'on peut

même dire tel un amour originaire perdu. Tout être humain porte profondément en lui cette volonté-ci de recherche et chaque fois que se rallume en lui l'amour pour l'autre être du couple, il éprouve plus ou moins fugitivement l'espoir de la restitution d'un bien inconnu dont il a été privé : il ressent obscurément qu'un cheminement s'ouvre dans l'amour vers un Paradis perdu, mais il ignore que cette voie, pour être parcourue, exige d'être consacrée. La consécration est la quête du Graal.

La restitution de l'Éden est le sens de la redécouverte de ce sentier : c'est de réentendre, par-delà d'autres contrées de silence et d'obscurissement de l'âme, le son d'une musique antique, dans laquelle revient ce qui était perdu de la béatitude originelle : auprès de la vision de l'aspect sublime de l'être aimé, c'est le dénouement de l'énigme humaine, comme le dénouement des conditions d'une longue agonie.

Il faut traverser un vaste champ de scories de loyautés broyées, d'accords détruits, de ruines de dons manqués, d'enfermements tragiques dans l'ego ou dans l'identité avec les volutes du Serpent : il faut traverser un champ qui est dit « Champ de la Mort » : figuration symbolique de la région dans laquelle fait naufrage tout amour humain incapable d'être vraiment donné, parce qu'incapable de puiser à son propre élément d'éternité, même s'il joue l'aptitude au don et à l'éternité. Le Champ de la Mort est surmonté par le vrai don, par l'amour voulu pour l'éternité, dont le signe est la perception de la musique trans-humanisante : réalité adamantine de la restitution de l'autre être qui se réalise cependant uniquement du fait que cet être est prêt : il est présent sur la Terre avec son histoire, arrivé comme à un rendez-vous concerté ensemble, depuis l'origine de la création.

Traverser le Champ de la Mort signifie surmonter la tentation facile de renoncer à la vie et à l'effort qui effectuent la Rédemption de l'existence humaine : cela signifie comprendre le don de la vie et le mystère qu'elle recèle tout près du point où elle sourd : lequel est la région de l'Arbre de Vie dont la vision ressuscite la force et la décision de l'amour sacré.

L'épreuve décisive c'est de se porter au-delà du Champ de la Mort en reconnaissant le caractère illusoire de tout ce qui semble se dresser comme destinée inéluctable, ou comme angoisse, ou comme barrage de la nécessité humaine. L'épreuve c'est de reconnaître le pouvoir de mort de l'oubli du son originaire : parce que ce son est le souvenir qui garde le sens de l'œuvre et son orientation. Qui se souvient du son surmonte la mort apparente de l'âme : il surmonte le danger de juger cette mort authentique, laquelle est sa dépendance au système nerveux, en vérité dans un état de mort : la mort auquel ce système se soumet pour servir d'instrument à la conscience de l'ego. Ce n'est que par une telle mort que le système nerveux pouvait aider l'homme à conserver intacte dans la région « désanimée » de la lumière réfléchie, dans le concept donc, la vertu du sang froid, la possibilité ouverte de la chaleur intérieure, indépendant de la chaleur du sang. La chaleur transparente du concept est le fruit initial minimum d'un tel accouchement douloureux : la possibilité du Logos, qui peut fleurir ou absolument périr.

Qui rencontre le Logos dans le concept possède la direction vers la Résurrection, à savoir, la possibilité d'ouïr le Logos, le son qui surmonte la mort. Pour le moment, le concept est l'ombre du Logos, « l'ombre de la lumière » : la vie de la lumière renaît dans le mouvement créateur de la pensée, qui exige d'un tel moment l'exercice d'un amour qui soit la vie du Logos. Que cette vie s'embrace, c'est pour l'ascète le signe que le moment est venu pour lui de la rencontre avec l'autre être binomial.

La puissante vérité le foudroie : « l'autre est ». Pourvu qu'il puisse le percevoir là où, comme le réel au-delà de l'apparence, il voit son propre Je Supérieur le rejoindre depuis l'autre. Enfin il se retrouve lui-même : l'*Operatio Solis* commence à lui montrer la ligne de son accomplissement. S'il cherche au-delà la figure de la grâce féminine, l'être de l'Amour Sacré, il voit devant lui comme une forme la vie pérenne de la lumière, la lumière qui domine les eaux ; *Stella Maris* : il voit comme Lumière Marine, dans sa lumière éthérique, la Porte du Ciel.

L'antique harmonie du couple suprahumain, dans lequel confluent les puissances originaires du son et de la lumière, est restituée.



XII

Restitution de l'Arbre de la Vie

L'expulsion hors du Paradis Terrestre, comme perte de la chance angélique du couple humain, se retrouve dans le symbolisme linéaire biblique. La Genèse n'envisage pas le thème métaphysique et mythique qui précède la naissance d'Adam et Ève, le thème de l'Androgyne, ou bien elle l'effleure à peine. Toutefois, dans la prohibition céleste au sujet de goûter au fruit de l'Arbre de la Connaissance, est reconnaissable la restriction posée à un état d'insuffisance : c'est la raison de la relation corporelle des deux, une relation gouvernée par des forces célestes qui ne tolèrent pas la connaissance humaine inadéquate, à savoir qu'elles ne souffrent pas d'être perçues par une conscience insuffisante au degré de leur être.

L'état de veille d'Adam et de Ève, tout en étant une condition des forces de la lumière, doit rester dans l'ignorance de ce qui se produit dans la relation profonde des corps. La nudité des corps physiques n'est pas perçue, parce que la vraie relation, mieux qu'entre les corps, se situe entre des formes de lumière : toutefois, comme telle, c'est une relation qui accuse un pouvoir perdu et exige une interdiction d'accès, avec la connaissance propre à ce niveau, au mystère des Puissances qui continuent à opérer au moyen de la division des deux. C'est l'œuvre de synthèse qu'elles réalisent avec la coopération humaine chez l'Androgyne, symbolisée par l'autre arbre de l'Éden : l'Arbre de la Vie, duquel le Seigneur ordonna que les deux, ayant péché, fussent tenus éloignés pour qu'ils ne pourvussent pas leur état de pêcheur d'un pouvoir d'immortalité : qu'ils ne provoquassent pas non plus de dommage à l'Arbre de la Vie. Que celui-ci demeurât intact et pourvût d'immortalité la continuité de l'espèce humaine par l'*éros*, la reproduction animale, la vicissitude de la naissance et de la mort, par suite de quoi l'individu se réincarnera, en ayant toujours moins la mémoire de sa propre persistance, parce que la vie ne lui appartiendra pas : par l'entremise de l'*éros*, il convoitera donc la vie, sans jamais la posséder.

Le péché des deux fut d'éprouver prématurément la relation corporelle, avec des forces de conscience non élevées quant à celles opérantes dans la structure corporelle sortie de la scission de l'Androgyne originaire. La scission se refléta dans les sexes, mais en réalité elle eut pour origine l'insuffisance des forces de lumière de la conscience, par rapport à l'avatar de la partie corporelle, dans laquelle commençait à peser la densité des eaux inférieure, ou des courants lunaires. Mais justement, après la séparation des sexes, les Puissances du son et de la vie, qui avaient étayé l'être humain androgyne, furent celles qui furent en mesure de poursuivre leur œuvre dans la partie inférieure du corps, en dirigeant le rapport des deux selon la Règle Secrète qui avait rendu possible la génération par scission chez l'être humain unique (dont la parthénogénèse dans la nature est encore un écho naturel, *ndt*).

Goûter du fruit de l'Arbre de la Connaissance, c'est, pour Adam et Ève, éprouver au moyen d'une conscience inadéquate le processus mystérieux de l'union des corps, dans la mesure où il se déroule grâce à des Puissances auxquelles la conscience supérieure n'est pas encore suffisamment forte pour s'ouvrir. Dans un tel processus se déploie une union directe de Hiérarchies célestes, qui entendent poursuivre au moyen de l'être humain une génération divine, recelant dans sa structure la capacité de créer selon les impulsions androgynes originaires, intérieurement perdues par lui. De telles impulsions continuent à agir secrètement chez l'être humain : dans le dessein des Dieux s'impose la volonté de maintenir intact l'élément céleste de la génération, jusqu'au jour où il reviendra à l'homme de l'assumer, parce qu'il sera capable d'une corrélation consciente avec cet élément céleste : la corrélation était alors celle du sommeil profond. Cette capacité d'inconscience profonde du sexe rendait possible une union sacrée entre les deux : union qui sera, à l'inverse, perdue elle-aussi à cause de la séduction luciférienne. Sa restitution ne sera pas concevable avant longtemps, jusqu'à ce qu'un jour les pures impulsions originaires opérantes dans le secret du processus régénérateur deviennent une vie profonde de l'auto-conscience, grâce à une possibilité supérieure, apportée à l'homme par la Sacrifice du

Golgotha et par le Mystère de la Résurrection. L'homme, en tant qu'individu conscient, sera libre de réaliser une telle vie ou de la repousser.

Le prix de la conquête de l'auto-conscience a été pour l'homme la perte de cette union sacrée : l'action de Lucifer dans l'âme humaine, la vision sensible, l'image de l'autre comme corporéité, la convoitise et le développement de la conscience rationnelle, sont des événements corrélatifs entre eux. La perte de la sacralité du mariage fera égarer à chaque composante du couple, l'autre qui lui est unie depuis les origines : l'unique avec lequel elle peut reconstituer l'unité originelle. À partir de ce moment, « chacun cherchera sa chacune » (l'autre, *ndt*) dans son apparition corporelle symbole d'une entité réelle seulement parce que suprasensible. Pour l'homme comme pour la femme, cette prostitution sera inévitable, laquelle est le long cheminement de l'autoconscience vers l'indépendance à l'égard de la convoitise, à laquelle elle doit sa naissance. Cette indépendance traverse un moment de révolte contre l'Esprit : avant d'être capable de mener à bonne fin la quête du Graal, Parsifal traverse en effet une phase d'obscurité et de rébellion : il accuse le Divin de ne pas l'avoir aidé lors de sa première rencontre avec les habitants du Château. C'est seulement lorsqu'il se libère aussi d'une pareille dépendance, à savoir de cette rémission à un pouvoir divin qui lui est transcendant, en retrouvant le Divin en lui, comme impulsion à l'action héroïque, ou comme Impulsion du Christ, Parsifal peut reconsacrer le Graal. Que l'autoconscience, en dépit d'avoir découlé d'une opposition au spirituel, retrouve dans son immédiateté la source spirituelle, c'est la mission à laquelle fait allusion la symbolique du Graal. L'entreprise du Graal exige une réalisation consciente : dans ce sens, elle doit être signalée comme le contenu de l'Initiation des temps nouveaux : elle comporte une tâche humaine, que l'on peut reconnaître sollicitée par des problèmes et des catastrophes que soulève de plus en plus l'affirmation de l'auto-conscience opposée à l'esprit. Le thème de la Rédemption ne concerne pas l'auto-conscience : c'est la Rédemption qui implique de retrouver la corrélation de l'âme consciente avec le secret de la pureté intacte de sa nature vitale physique.

La tâche de la Rédemption de l'auto-conscience et celle de la Résurrection de l'amour sacré sont une seule et même tâche, par le fait que l'opposition de l'auto-conscience à l'Esprit est due à la naissance de l'auto-conscience à partir d'un attachement corporel imposé au sexe. Aujourd'hui, l'auto-conscience peut vaincre cette opposition, en dépassant une limite qu'elle a à l'intérieur d'elle-même. Dépasser une telle limite, c'est plus qu'un acte cognitif mental — car cela implique pour l'auto-conscience de se réunir avec sa propre source supra-individuelle, indépendante du support vital physique, un tel dépassement ne pouvant pas être l'acte d'un seul moment, mais exigeant d'être à chaque fois renouvelé par l'expérimentateur, grâce au don radical de soi et à une volonté identique au travers de tous les obstacles et affrontements renouvelés de la ténèbre mentale (en italien, **la** ténèbre est au singulier et elle s'oppose à **la** lumière au singulier, et aussi en français, *ndt*) — et cet acte c'est le mouvement même de l'amour sacré. Il se réveille en effet quand il retrouve son objet : comme par un pouvoir du destin, il est porté, par l'impulsion transcendante qui lui est inhérente, à rencontrer l'être qui, par un mouvement identique, est arrivé à la détermination identique : la restitution de l'accord originel : pour que l'esprit n'ait plus besoin de l'attachement à la corporéité pour pénétrer consciemment dans l'humain.

Une légende concernant les origines éclaire le sens de la perte de l'Éden : celle de la visite de Seth au Paradis terrestre, lorsqu'il est envoyé par son père Adam, sur le point de mourir, pour aller y prendre l'huile de la miséricorde auprès des Gardiens Célestes. L'Archange (Archée en fait, *ndt*) Michel permet à Seth d'entrer au Paradis et de regarder à plusieurs reprises le décors des mondes supérieurs : le fils d'Adam est surtout frappé par un arbre, grand et merveilleux, dans lequel il reconnaît, entremêlés et fondus ensemble, l'Arbre de la Vie et l'Arbre de la Connaissance. L'Archée Michel permet à Seth de recueillir trois graines du fruit de cet Arbre magique et de les emporter avec lui sur la Terre : il lui explique en même temps le sens du nouvel Arbre sacré et des autres symboles du Paradis, en lui annonçant la venue de Celui qui descendra sur la Terre afin de restaurer l'ordre céleste originelle : le Sauveur de l'être humain.

Quand Adam écoute le récit de Seth, pour la première fois depuis son expulsion de l'Éden, après de longues années de tristesse donc, la joie illumine soudain son visage et il sourit, parce qu'il comprend que l'être humain sera sauvé : l'immortalité lui sera restituée, parce qu'au degré ultime de sa chute, un Rédempteur viendra : l'homme aura la possibilité de décider librement de soi : de sa remontée et de sa descente ultérieure. Dans son auto-conscience surgira cette possibilité, grâce à l'acte suprême de la liberté, qui sera fondé dans l'humain par le Christ.

À la mort d'Adam, Seth place dans la bouche de son père les trois graines du nouvel Arbre de la Vie, desquelles naît une plante flamboyante : chaque fois que ses rameaux sont coupés, il en repousse de nouveaux qui fleurissent. D'une telle plante viendra le « buisson ardent » ; de son bois sera faite la verge de Moïse, ensuite la porte du Temple de Salomon et, pour finir la Croix du Golgotha (Pour Anne-Catherine Emmerich, ses visions lui montrent que la Croix fut faite d'une poutre du Temple de Salomon, *ndt*).

L'homme n'aurait pas perdu l'immortalité, s'il avait renoncé à la Connaissance : il se serait éternellement alimenté du fruit de l'Arbre de la Vie, s'il avait obéi à l'avertissement de ne pas manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Chassé du Paradis, il ne peut plus se nourrir de l'Arbre de la Vie, mais la vertu de celui-ci afflue désormais comme une vie physique, une vie corporelle, une vie étrangère à la conscience, à laquelle il est uni à partir de ce moment-là, au moyen des sens, au moyen de la convoitise. Soit d'une vie impossible à éteindre, c'est à partir de ce moment-là le prix par lequel l'homme paye la naissance de l'auto-conscience, la possibilité de la liberté. La conscience n'est pas à la hauteur de la vie, elle n'a pas de pouvoir de vie : la vie lui échappe.

Vie et connaissance sont séparées. Mais la vision des deux Arbres en un seul, qui frappe Seth lors de sa visite au Paradis, comme symbole fatidique de la venue du Rédempteur, est significative, parce qu'au sommet de cet Arbre, telle une culmination de sa fructification, se trouve un symbole splendide, un nouveau-né, une vie nouvelle. C'est pour cette raison le Bois de Vie rené, le Bois toujours vert ou l'Arbre toujours Vert, aux fruits d'or, qui produit en soi les forces du Soleil et de la Lune, symbole du Grand Œuvre, ou de l'entreprise androgyne. Une semblable vision résume le sens de l'amour sacré, ou de la conquête du Graal : l'arbre édifie son corps au moyen du carbone, en accomplissant l'opération adamantine qu'un jour la respiration de l'homme accomplira, quand il cessera de puiser une vie à partir de l'air, pour la puiser en soi à partir de l'éther de vie réveillé dans l'âme, telle une lumière réintégrée de la pensée.

Dans la fusion des deux arbres, il y a le symbole de l'entreprise adamantine de l'amour sacré. Les deux se réunissent, si la dualité conscience-vie est surmontée : si la conscience s'entrouvre à l'éther du cœur, si l'éther de la lumière dans la conscience se réunit à l'éther de vie. Alors la conscience est prête à accueillir les puissances originaires du son, ou du Verbe : le Principe de Rédemption est prêt pour l'homme libre, qui conduit les forces de la conscience à la limite de la rationalité, aux seuils de la vie. Le vivant, en effet, est le vrai suprasensible.

Et ceci est le secret : que l'être humain dans la sphère de sa conscience puisse développer les forces qui le conduisent au-delà du seuil de la conscience : le premier mouvement de l'amour sacré, auquel nous avons fait allusion dans notre essai, en nous exprimant ainsi : « Seul un amour sacré ré-enflammé à partir de la connaissance peut restituer à l'être humain les clefs perdues de la connaissance ».

« L'harmonie des sphères », dont on a considéré la symbolique occulte, est une condition immanente du Cosmos, opérante sur la Terre : sans la puissance de l'éther du son, la vie sur la Terre ne serait pas possible, la pensée et la voix humaines ne seraient pas possibles, et ne serait pas possible non plus le processus de la reproduction. En vérité la Terre est immergée dans « l'harmonie des sphères », mais le son de celle-ci n'est pas audible physiquement. L'homme a perdu la faculté d'entendre un tel son, mais il n'a pas conscience de son propre état de surdité, parce que de cette surdité il tire la conscience de soi. Le secret de la réintégration, c'est la possibilité d'écouter le son perdu, grâce à l'élévation et à l'intensification de l'auto-conscience.

Le *quantum* de béatitude qui affleure dans l'amour du couple humain ordinaire est le moindre réveil de la musique originaire dans l'âme. Mais même cette plus petite restitution est à chaque fois égarée, en n'étant pas remarquée, en n'étant pas possédée. Une telle musique peut toutefois être pressentie comme sens profond de la vie et de la relation humaine, par suite de quoi on comprend l'origine incorporelle de l'amour, son caractère étranger au sexe.

Privée de la musique, ou des puissances retentissantes du Verbe, qui sont à la base de sa structure, la Terre est un être irréel. La catastrophe humaine doit cesser d'être nécessaire, la mort doit cesser d'être nécessaire, pour que soit remarquée une telle irréalité. Priver la Terre du son créateur qui est le sien, c'est empêcher la conscience d'être une réelle conscience du Je : c'est empêcher l'être humain de réaliser sa vraie nature humaine.

L'homme n'aurait jamais pu perdre l'immortalité de l'Éden ou l'immortalité terrestre, si celle-ci n'avait pas été un don. Si elle avait été en sa possession, si elle avait été un bien qu'il fait naître et rayonner de lui, il n'aurait pas pu la perdre. La perte de l'immortalité, la « chute », la nécessité de la maladie et de la mort, ont été nécessaires pour que l'homme reconquière comme son être propre, ce qui était purement un don. L'Éden est son vrai royaume, mais le royaume qui attend d'être restitué par lui : telle est le sens de la naissance de l'auto-conscience. La vraie condition de la Terre n'est pas celle qui apparaît. La Terre s'est dégradée, tous les règnes de la Nature ont accompli le sacrifice de s'abaisser au domaine sensible, le vivant s'est soumis à la nécessité de la reproduction sexuelle, pour accompagner l'être humain dans l'expérience de la ténèbre de la matière et coopérer à la naissance de l'auto-conscience humaine : non pas pour que celle-ci consacre l'état de « chute » et s'arrête à une civilisation mécanique dérivant de sa capacité embryonnaire de domination responsable de la Terre. Des buts plus élevés attendent l'homme conscient.

La condition de la Terre, qui permet à l'être humain l'expérience matérielle, est provisoire : elle n'est pas la réalité de la Terre. Tous les Mystères et les Traditions rappellent de semblables coulisses de l'apparition de la Terre. Cette apparition est provisoire : elle a été nécessaire à la formation de la conscience rationnelle sensible, pour que celle-ci un jour, à partir du pouvoir de son autonomie, tire les énergies pour rompre l'enchantement de l'apparition : derrière lequel se dissimule la réalité cosmique de l'être humain. L'homme ne peut faillir à un tel engagement, sans se trahir lui-même, sa propre nature et son fondement.

La réalité de la Terre, c'est l'Éden, mais l'Éden que l'être humain peut réédifier, pour autant que dans sa volonté il rencontre la présence du Logos. Même dans la phase du Paradis Terrestre, le Logos était en lui, mais il était alors guidé par le Logos : différente est à présent la condition pour qu'il soit un avec le Logos dans l'être le plus profond de la conscience dans laquelle il est libre. Il faut qu'il soit libre, pour qu'il puisse réaliser son identité avec le Logos. Pour qu'il ait la possibilité de la liberté, il doit, dans un premier temps, perdre la direction du Logos, en tant que transcendance. Tandis qu'il perd progressivement une telle direction, les Traditions gardent la mémoire de la règle du rapport perdu, mais elles ne possèdent pas ce rapport.

Dans la phase descendante, l'Initiation sera toujours un réveil de la transcendance de la direction perdue, non pas la conquête de ce qui devra venir à partir de l'accomplissement de la perte. L'accomplissement sera possible lorsque, chez un homme terrestre s'incarnera le Logos, de sorte qu'il ouvre le passage à l'identité de l'élément individuel avec la transcendance : le Je pourra naître comme auto-conscience. À partir de ce moment, s'entrouvre la possibilité de l'Initiation en tant que métamorphose radicale de la conscience qui sache préventivement parvenir au point où l'acte de la liberté, là où le mouvement pur du connaître, coïncide avec l'être métaphysique du Je. La force, qui lui fut transcendante autrefois, lui devient à présent immanente dans l'identité réalisée : celle à qui le Logos a ouvert le passage par le Mort et la Résurrection. Qui est Résurrection sur la Terre de l'Arbre toujours vert : l'Arbre du Soleil et de la Lune de la tradition spagyrique, dans laquelle sont fondues la lumière et la vie, par suite de quoi le Verbe peut fleurir par l'entremise de l'Arbre.

On a vu comment la fusion des deux arbres symbolise l'entreprise adamantine du couple humain : c'est un grand retour, parce que le drame de la chute débute avec une expulsion du couple humain hors du Paradis Terrestre, c'est pourquoi il ne peut avoir son sens ultime que dans la remontée du couple humain. Cette remontée est un événement dont le premier mouvement concerne l'homme du temps présent : l'être humain de l'auto-conscience. Ce n'est pas une entreprise du futur, mais celle du présent : parce que les temps sont mûrs et la naissance de l'auto-conscience sur la Terre — comme on l'a montré — n'a pas d'autre sens, sinon, que celui de l'élévation d'un principe irréductible à la nature inférieure et, pour cette raison, que l'on ne peut contaminer, adamantin, capable d'affronter ce qui dans la nature inférieure s'oppose à la réalité de l'Esprit.

Les problèmes présents de l'homme resteront insolubles s'il ne s'éveille pas quelque chose de plus que l'amour rhétorique ou sentimental, sinon hypocrite, prêché par les diverses morales sociales ou politiques : quelque chose de vivant qui agisse comme un pouvoir de transformation du concevoir et du sentir. Dans la ligne cosmique d'une telle transformation, quelque chose bouge chez l'humain, mais en se confondant avec des retours d'exigences de l'espèce ou de la nature animale en lui, comme si les forces nouvelles ne rencontraient pas, dans la conscience individuelle, une pureté, une ardeur, ou un élan, un courage, qui les soutinssent, par suite de quoi elles sont contraintes de s'appuyer sur un élément vivant qui n'est que nature, que force vitale, qu'élan biologique. Mais de cette manière, elles perdent leur vertu originaire, tout en réalisant sur le plan physique un potentiel déterminé de domination de l'élément terrestre.

L'élan vital ne doit pas induire en erreur, parce qu'il n'y a pas d'élan, il n'y a pas de force, il n'y a pas d'impétuosité, sur le plan physique, qui ne soit métaphysique ou suprasensible. On a montré comment la vraie force de l'*éros*, de l'amour, du sexe, du vouloir, ne vient pas de la corporéité, mais du mystère d'un principe incorporel, dont l'être humain est porteur, parce qu'il est porteur d'un Je. On a également montré comment l'affleurement de ce principe incorporel chez l'humain débute là où la volonté consciente, au niveau où elle se meurt, est capable d'un acte absolu correspondant à un tel niveau, à sa réalité originaire.

Cet acte absolu, c'est l'urgence du moment présent : il est requis de tout peuple et dans toute contrée de la Terre, aux responsables de l'Esprit. On a pu examiner en quels termes aujourd'hui un acte semblable est réalisable : chez l'ascète responsable, il doit donner lieu à une transformation de la conscience, à la suite duquel penser, sentir et vouloir convergent, dans la sphère de l'individualité consciente, en direction d'une harmonie appartenant à l'ordre supra-individuel. Un tel ordre exige chez l'humain l'accord des trois forces de l'âme, jusqu'au point où il commence à forcer la limite individuelle inférieure. C'est celui-ci le moment de l'expérience de l'amour sacré, parce que la force capable de réaliser l'accord, en maintenant intacte la pure fonction individuelle, est la *dynamis* de la corrélation réciproque des facultés des deux termes du couple humain. La mission de celle-ci est ce qui correspond à l'urgence de l'instance terrestre. L'amour sacré s'avère la voie directe de la réunion individuelle de l'humain avec le supra-humain.

C'est pourquoi le couple humain est un : cette unité rompue — à la suite de quoi chaque terme tend à retrouver l'autre au travers de la continuation de la séparation et de l'illusion fiévreuse de chaque nouvelle expérience — n'existe que pour être reconstituée. On a montré comment chaque couple est unique et dans ce sens, bien particulier, et comment toute forme de confusion des termes du couple tend en définitive à la restauration d'un accord originaire, sans lequel une réalisation de « l'état humain » sur la Terre n'est pas possible. L'homme est une entité en formation, qui tend à un accomplissement vis-à-vis duquel il doit rendre efficaces des forces cognitives ultérieures. Tout être humain, en soi binomial, peut réaliser sa valeur originaire par la rencontre avec la créature binomiale qui lui est prédestinée depuis l'origine, en étant le symbole vivant de sa réalité primordiale. Son cheminement se dirige vers une possibilité similaire.

Chaque couple est unique : ses retrouvailles sont le début de la restitution de l'humain au supra-humain, le germe de la re-consécration de l'amour terrestre.

Le couple est un, même dans le cas où les deux ne s'appartiennent plus selon la complémentarité originariaire : par une insuffisance de maturation, le binôme n'est pas encore reconstituable : pour chacune des deux composantes, le terme binomial correspondant est désincarné et la relation avec lui continue dans le secret du domaine suprasensible, dans la conscience du sommeil sans rêves. Le couple existant est alors préparateur d'une rencontre de chacun avec l'autre terme du binôme, pour une incarnation suivante. Même dans un tel cas, de pouvoir vivre le symbole de l'unicité comme si c'était celle définitive — et seulement la perception suprasensible peut révéler les arrières-plans cosmiques de cette relation — donne un moyen à chacun des deux, par la coopération quotidienne et le dévouement sacrificiel, pour préparer la rencontre définitive avec le terme réel de son binôme et accéder à la vie de l'amour sacré. Il est évident que, dans ce cas aussi, la fidélité réciproque et le sens de l'unicité de la relation sont requis comme discipline préparatrice et comme introduction cathartique à l'expérience des forces de l'âme qui, un jour, devront s'exprimer dans la rencontre définitive.

Lorsque les deux composantes du binôme originariaire sont simultanément présentes sur la Terre, leur rencontre possède la force de la fatalité : elle porte en elle l'impulsion transcendante d'une destinée qui a pour tâche de renouveler la Terre. La relation des deux, alternativement préparée dans les millénaires au travers du domaine humain et en dehors du temporel dans le domaine cosmique, s'exprime comme un mouvement de régénération de la Terre, ramenant en elle le Principe de la Lumière de Vie, ou la vertu rédemptrice du Graal. C'est le courant de l'amour sacré qui a le pouvoir de rendre vivant chez l'humain le don du Christ : auquel s'opposeront nécessairement les forces du passé, les entités qui attachent l'être humain à l'apparition sensible, au jeu illusoire des conventions et des convoitises, à la ténèbre terrestre.

L'amour sacré a la mission de restituer la vision du réel à l'humain, au-delà de la rhétorique de l'apparence, la vision de ce qui est vivant pour autant qu'il résume le cosmique en soi : dont la valeur ne peut pas être déterminée d'en bas, sans être altérée : elle ne peut pas être déterminée à partir du plan de la chute, ou de la connaissance qui correspond au niveau de la chute, mais bien plus à partir de la connaissance qui retrouve la pureté des hauteurs inaccessibles à la dialectique humaine, la solitude des sommets d'où émane le souffle fulgurant de l'Esprit : le niveau humain réel. La restitution d'un tel niveau est la mission de l'amour sacré, parce que celui-ci est la seule force capable de réunir le mouvement de la vie avec la chaleur de la vie de la lumière, pour que soit vaincue la séparation des deux courants cosmiques, pour que revive dans les âmes la vertu reconstituante de l'Un : pour que renaisse le pouvoir d'unir la vie avec ce qui est plus élevé que la vie, le pouvoir d'un renouvellement de l'existence, à laquelle la mort ne soit plus nécessaire.

(Traduction Daniel Kmiécik)